

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☒ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☒ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☒ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. Il y a des plis dans le milieu des pages.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
☐	☐	☐	☐	☒	☐
12X	16X	20X	24X	28X	32X

L'ALBUM

DES

FAMILLES

REVUE MENSUELLE ILLUSTREE

Litterature, Histoire, Biographies et Legendes.



FEVRIER.

1881.

PRIX \$2.00 par Année.

Agents de l'ALBUM des FAMILLES.

PROVINCE DE QUÉBEC.

Villes.	Agents.
Québec.....	Et. L'Égaré, 378, rue
Montréal.....	St Joseph, St Roch
	I St Amour, 314,
	rue Amherst
Trois-Rivières.....	P L Hubert Not.
N.-D. de Lévis.....	Elzéar Bédard
Rimouski.....	Alph Couillard
Sherbrooke.....	M. Richer, libraire
Sorel.....	J O Dauphinais.
St-Jean Dorchester.....	Jean Bourguignon
Saint-Hyacinthe.....	M. Charpentier,
	Agt. de journaux.
Chicoutimi.....	Alf Godin

CAMPAGNES.

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Arthabaskaville..	Arthabaska.....	Aimé Dion
Anse Saint-Jean..	Chicoutimi.....	Didier Houde
Beauharnais.....	Beauharnais.....	J A Lapointe
Cap Santé.....	Portneuf.....	S Delisle
Deschambault.....	Portneuf.....	J Arthur Matte
Hull.....	Ottawa.....	J O Laferrière
Isles de la Madeleine.....	D Paquet, Inst	
Joliette.....	Joliette.....	Albert Gervais
Kamouraska.....	Kamouraska.....	P C Dupuy
La Patrie.....	Compton.....	Régis Dumoulin
L'Acadie.....	Saint Jean.....	Jos H Roy, fils
Longueuil.....	Chambly.....	FX Valade
Lotbinière.....	Lotbinière.....	Maxime Lemay
Maskinongé.....	Maskinongé.....	Joseph Désziel
Plessisville et St	Arthabaska.....	F Deguise
Caliste.....	Témiscouata.....	V Chamberland
Rivière du Loup..	Maskinongé.....	L T Rivard
Rivière du Loup..	Maskinongé.....	J B Beuchamp
Sault-au-Récollet..	Hochelaga.....	La Déchène
Sandy Bay.....	Rimouski.....	Donat Duvert, fils.
Stanford.....	Arthabaska.....	Geo L'Évêque
Ste Anne Lapoc..	Kamouraska.....	P P Dalaire
St Charles.....	Bellechasse.....	Félix Langlois
St Colomb (Sillery)	Québec.....	Faulet et
Saint Joseph.....	Lévis.....	Lemieux
Vil. de Bienville..	Lévis.....	de N D de Lévis
St David de l'Aub.	Lévis.....	

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Saint Donat.....	Rimouski.....	Cloyis Morneau
Saint Eustache.....	D. Montagnes.....	Daniel Ethier
St Ephrème de T.	Beauce.....	Frs Bilodeau
St George de Wd.	Richmond.....	J B G Millette
Saint Henri.....	Lévis.....	G Roy
Saint Hughes.....	Bagot.....	E Lafontaine
St Jac. le Mineur.	Laprairie.....	J O Poirier, M de P
Saint Jude.....	St Hyacinthe.....	Frs Lessard
Saint-Michel.....	Bellechasse.....	Alphonse Gingras.
Saint-Vallier.....	Beaumont.....	Rv M Chas Larose
Beaumont.....	St Michel des Sts.	L Fréchette, jr
St Michel des Sts.	Berthier.....	Joseph Fortin
Saint Nicholas.....	Lévis.....	A E Léonard
Saint Romuald.....	Laval.....	J N Buist
Sainte Rose.....	Champlain.....	John Doyle
Saint Tite.....	Mégantic.....	J H C Lajoie
Thetford.....	Wolfe.....	
Wotton.....		

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shippagan.....	Gloucester.....	Henri A Sormany
----------------	-----------------	-----------------

MANITOBA.

Saint Boniface.....		Jos. Beaubien.
Winnipeg.....		Ass. M. de P.

ETATS-UNIS.

Localités.	Etats.	Agents.
Albany.....	New-York.....	Gilb J Léveilly, 15,
		North Lansing Str
Aurora.....	Illinois.....	Louis Raymond
Biddeford.....	Maine.....	L N Ohartier
Burlington.....	Vermont.....	Israël Couture
Central Falls.....	Rhode Island.....	Zoël Choquette
Chicago.....	Illinois.....	Philias Baillargeon.
		No. 305, 13th Place
Chicopee.....	Massachusetts.....	Geo. P. Benoit,
Chicopee Falls.....	Massachusetts.....	Wilfrid St-Amour.
Cohoes.....	New-York.....	Joseph Desrosiers.

Localités.	Etats.	Agents.
Danielsonville ..	Connecticut.....	J. T. Bréault.
Détroit.....	Michigan.....	Ed. Racicot.
Fall River.....	Massachusetts.....	H R Benoit.
Hebronville.....	Massachusetts.....	N Blais.
Holyoke ..	Massachusetts.....	Anthime Bourdon.
Hudson.....	Massachusetts.....	T Lacroix, boulan.
Indian Orchard ..	Massachusetts.....	Jos. Bengie.
Keene.....	N. Hampshire.....	Gilbert Perry.
Lawrence ..	Massachusetts.....	Dr Jos Desmarais,
		126 Lowell Str.
Lewiston.....	Maine.....	Isaac N. Leclerc.
Lowell.....	Massachusetts.....	J L Lapiere.
Malone.....	New-York.....	Joseph Ménard.
Manteno.....	Illinois.....	L A Towner.
North Adams ..	Massachusetts.....	A N Gélneau,
		Agt d'Assurance.
N. Grosvendordale	Connecticut.....	L P Lamoureux.
Northampton.....	Massachusetts.....	A Ménard,
		146 Chêne Str.
Spencer.....	Massachusetts.....	Geo Fontaine, fils.
Rochester.....	New-York.....	Gust Thibodeau,
		No. 9 Marshall St.
Putnam.....	Connecticut.....	Hector Duvert.
St Albans.....	Vermont.....	Dr G Thibault.
Three-Rivers.....	Massachusetts.....	William Bengie.
Ware.....	Massachusetts.....	Anthime Bourdon.
Webster.....	Massachusetts.....	Christopher Dubé.
West Rutland ..	Vermont.....	Nap Léonard.
West Warren.....	Massachusetts.....	Etienne Bouthillier
Winooski.....	Vermont.....	Alphonse Dubé.
Worcester.....	Massachusetts.....	P J Martin.
Woonsocket et }	Rhode Island.....	C Tétrault.
Manville.....		

LONDRES, (ANGLETERRE).

MM. Henry F. Gellig & Cie.,..... 449, Strand.

PARIS, (FRANCE.)

A la Librairie Religieuse de M. A. Sauton,
41, rue du Bac.

SOMMAIRE DES MATIERES.

	PAGES.
Bulletin Religieux.	
Missions de Témiscaming (suite et fin), par un Père OBLAT.....	33
Littérature.	
François le Balafré (suite), par Chas. BUET.....	38
Petit-Jacques (suite et fin), par Chas. DESLYS.....	42
Les Chevaliers de la Croix Blanche, par Chas. BUET.....	53
Poésies.	
Souvenez-vous! par un Ami de l'Album des Familles.....	37
La Charité, par Victor HUGO.....	60
Biographies.	
Les Grands Noms de notre histoire— Jacques-Cartier, par Nap. LEGENDRE.....	56
Mgr. François-Norbert Blanchet, arche- vêque d'Oregon-City.....	58

	PAGES.
Bibliographie.	
Bulletin de la Société de Géographie de Québec.....	60
Manuel des expressions vicieuses, par M. J. F. GINGRAS.....	60
Notes sur le Canada, par M. Paul de CAZES.....	60
Archéologie.	
Monument de Wolfe et Montcalm, à Québec.....	59
Critique.	
La Race française dans l'Amérique du Nord.....	60
Collaboration.	
Chronique mensuelle, par CARA LIMPIA....	61

	PAGES.
Maximes et Pensées.	
Naïvetés.....	42
Mécontentement.....	52
Recréations.....	58
Bouquet d'esprit.....	64
Informations Spéciales.	
L'Album des Familles et la lecture.....	63
Esprit de contradiction à propos de l'ins- truction.....	64
Gravures.	
La jeune malade.....	46
La blanche et charmante fée.....	47
Harangue de Barigoul.....	59
Portrait de Mgr. F. N. Blanchet, arche- vêque d'Oregon-City.....	58
Monument de Wolfe et Montcalm, à Québec.....	59

ABONNEMENT.

Le Prix est de

\$2

PAR ANNEE,

Payable d'avance.

L'ALBUM DES FAMILLES

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE.

ADMINISTRATION

S'adresser à

Mr. le DIRECTEUR
DE

l'Album des Familles.

OTTAWA.

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

BULLETIN RELIGIEUX.

[Pour l'Album des Familles.]

MISSIONS

DE

TEMISCAMING

(Suite et fin.)

V

Missions du Saint-Maurice.

Le Saint-Maurice est une grande rivière qui prend sa source au sein du lac Osketanaio, et qui après un long cours à travers les forêts va se jeter dans le Saint-Laurent, aux environs des Trois-Rivières. C'est sur les rives de cette rivière que sont éparpillées et échelonnées les familles sauvages de la tribu des *Têtes-de-Boule*, visitées pour la première fois par la *Robe noire* en 1837. Les premiers prêtres qui remontèrent le Saint-Maurice furent MM. Boucher, Dumoulin et Jacques Harper. En 1838, la première chapelle catholique, mesurant 50 pieds sur 25, fut construite, et le 11 Juin 1846 la première messe chantée avec toute la solennité possible fit pieusement retentir les échos de la forêt, infidèle encore en 1837, et maintenant commençant à connaître les douceurs et les grandeurs de la religion. Les *Têtes-de-Boule* furent ensuite évangélisées par M. Bourassa, par le

Rév. Père Laverlochère, par le Rév. Père Clément et par le Rév. Père Déléage. Jusqu'en 1864 les missions du Saint-Maurice étaient desservies par les missionnaires de Mauniwaki ; mais en 1865 elles furent rattachées à la mission de Témiskaming, fondée en 1863, qui y envoya tout à tour les Rév. Pères Lebre, Prévost et Guiguen qui, actuellement encore chaque année, visite avec un zèle infatigable les chers sauvages du Saint-Maurice ; part de Témiskaming vers le 15 du mois de mai, visite sur son chemin les sauvages de la Keepawe, du Grassy Lake, du Grand Lac, de Waswangri, de Mékiskan, de Kikendate, de Wemontaching, de Kakipawang, de Labarrière, etc., etc., et est de retour vers le mois de septembre, après trois mois et demi d'absence.

Le missionnaire du Saint-Maurice a eu à lutter, depuis le commencement, et lutte encore contre trois vices principaux qui tyrannisent les pauvres sauvages qu'il évangélise et qui sont : la jonglerie, l'ivrognerie, la polygamie ; vices du reste qui sont connus de tous les sauvages avant leur conversion et leur baptême. On peut partager ces sauvages en deux classes : les sauvages des frontières, qui habitent proche des blancs, sont plus instruits, plus civilisés, moins farouches ; et les sauvages de l'intérieur, appelés *Wild Indians*, Sauvages farouches et mauvais, vrais diables incarnés que rendent plus mauvais encore les calomnies et les mensonges des ministres protestants contre notre sainte Religion et les Prêtres. Heureusement que le bon grain est semé au milieu de l'ivraie comme partout ailleurs et que le missionnaire a ses moments de joie et de consolation.

Laissons le Rév. Père Guiguen nous raconter le récit d'une fête religieuse célébrée par les pauvres enfants des bois :

« Enfin, nous eûmes un jour de fête. On attendait depuis quelque temps les Sauvages de Kikendate qui, régulièrement, viennent chaque année à Wemontaching. L'on s'inquiétait même de leur retard, quand enfin vers 9 heures de la matinée, quelques coups de fusils se font entendre dans le lointain. C'est ainsi que les Sauvages s'annoncent ordinairement. De Wemontaching, l'on repend aussi par une fusillade, et bientôt après, toute une flottille de 17 canots couvra la rivière ; le chef en tête, le pavillon hisse, l'on se dirige vers le rivage au chant alterné de *Ave Maris Stella*. Les 80 nouveaux arrivés, en débarquant, se jettent aux pieds du missionnaire et reçoivent la bénédiction. Dès ce moment, la mission fut encore plus animée. D'ailleurs, le grand jour approchait le jour de la grande fête, de la Procession. Chaque année c'est le principal événement de la mission qui couronne la retraite, et qui n'a pas lieu si la Robe Noire n'a pas été satisfaite ; mais cette année les Sauvages voulurent lui donner son éclat accoutumé et montrer qu'ils avaient profité des leçons du missionnaire en fait de goût et d'habileté. Ils multiplièrent à l'envie les arcs de triomphe, les mâts de verdure et les guirlandes ; ils préparèrent un Reposeur extraordinaire dans ses proportions et dans son ornementation. Le magasin de la compagnie fut vidé pour la circonstance... et si par hasard quelque citadin de Québec, l'antique, ou de Montréal, la superbe, s'était trouvé égaré au pays des Têtes-de-

Boule, il aurait sans doute dit : " Ce n'est pas si mal, pas mal du tout pour des Sauvages." La procession eut lieu le 10 juillet ; elle fut magnifique. Je ne dirai pas combien mes Wemontachins étaient fiers ; je pourrais dire à peine combien j'étais heureux moi-même de les voir si gais et si bons ; j'étais heureux de cet hommage rendu à notre bonne Mère. Son image fut entourée de respect et d'amour et je doute si ailleurs, avec une pompe plus riche et des décors plus brillants, son cœur eût été plus content. Son image vénérée trônait sur un brancard aux mille couleurs. Les reines de Wemontaching et de Kikendate avaient l'honneur de la porter, et quatre petites filles, ayant chacune un voile blanc et une couronne de mousse, tenaient les cordons. En tête de la procession, qui s'ouvrait par la Croix, vous auriez vu flotter un immense drapeau de 20 pieds de long, présent du bourgeois de la compagnie ; vingt guerriers improvisés pour la circonstance, l'arme au bras, font des évolutions militaires, et chaque fois que l'image de la Sainte Vierge passe sous un arc de triomphe, l'air retentit d'une décharge de mousqueterie. Quand la procession fut rentrée, je donnai la bénédiction du Saint-Sacrement et ensuite je félicitai chef et peuple de leur bonne conduite. Je ne devais pas oublier nos musiciens, deux violons et un mélodéon accompagnaient les hymnes et les cantiques qui furent chantés tout le temps avec un entrain admirable, et s'il y avait de fausses notes les cordes du cœur n'en étaient pas la cause..."

Voilà certainement des scènes bien belles et bien touchantes au milieu de la sauvagerie toute pure, où l'instinct brut se fait jour souvent.

VI.

Missions d'Abbitibi et de la Baie d'Hudson.

A 250 milles de Témiskaming se trouve la mission d'Abbitibi, lac qui ressemble à un vaste marais parsemé d'îles et d'îlots dont chacun est occupé par une ou plusieurs familles ; qui formaient, il y a quelques années,

une population de 500 Sauvages, réduits maintenant à 300 par une terrible épidémie qui les décima il y a quelque temps. Cette mission est entièrement catholique aujourd'hui ; mais autrefois elle était complètement livrée à la jonglerie, à la superstition, à l'ivrognerie, à la polygamie, et même l'anthropophagie n'y était point inconnue. Écoutons le Rév. Père Laverlochère nous décrire les mœurs de ces Sauvages qu'il a si bien connus :

" Ces sauvages, nous dit-il, sont encore très-adonnés à une autre superstition, appelée jonglerie ou charlatanisme. Voici comme ils procèdent : après avoir dressé une cabane en forme conique, le jongleur frappe quelques coups sur une espèce de tambour de basque pour appeler le *Manitou*, puis entre seul, tandis que les autres se tiennent autour dans une attitude inquiète. Le sorcier chante quelques couplets sans suite, je crois que ce sont des imprécations. Tout à coup la cabane s'agite ; on n'entend plus à l'intérieur que des hurlements confus et frénétiques ; quelques jeunes chefs y pénètrent et trouvent le jongleur étendu par terre dans d'horribles contorsions..."

" Les tribus indiennes du nord de l'Amérique, celles du moins que j'ai pu visiter croient qu'il y a un esprit supérieur et bon, et qu'il y a aussi le génie du mal qu'il faut apaiser et se le rendre favorable en lui sacrifiant quelques restes de tabac, les entrailles d'un castor ou un chien que l'on pend la tête en bas, selon la qualité du *Manitou* que l'on veut apaiser. Ce sont, il faut l'avouer, d'assez pauvres sacrifices, mais de toutes leurs croyances superstitieuses, la principale est la métempsychose ; ils croient surtout que l'âme des bêtes qu'ils ont tuées à la chasse, ira animer d'autres corps. Aussi, ont-ils soin de vermillonner les têtes d'ours et de loups qu'ils placent ensuite au haut d'une perche après en avoir disséqué les chairs, persuadés que l'âme de cet animal, qui est allé habiter un autre corps, ne manquera pas de venir visiter son ancienne demeure. Quelle stupidité ! et quelle patience de la part de la *Robe noire* pour amener ces pauvres

sauvages à la connaissance du *Grand Esprit*, du maître de la vie qui seul peut nous sauver."

Abbitibi est à six journées de canot de Témiskaming ; et le fort de Moose est à huit jours de canot d'Abbitibi aux eaux bourbeuses, c'est-à-dire 450 milles de pays d'un aspect vraiment mélancolique. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit partout qu'une immense forêt de bois de bouleau, de trembles et des pins rabougris. Le terrain serait fertile en certains endroits si l'extrême aridité du climat ne le condamnait à une stérilité éternelle. Au milieu de cette nature désolée, le Créateur ne laisse pas cependant de montrer sa main bienfaisante ; car outre les ours, les lièvres, les castors et les loups marins dont les Indiens font leur nourriture principale, ces derniers reçoivent encore un ample secours par le passage des outardes, qui s'opère deux fois par an, au printemps et en automne, et qui dure de quinze à vingt jours durant lesquels un chasseur habile peut en tuer, dit-on, de 2000 à 3000, qu'il peut faire saler ou boucaner. C'est aussi ce que font les agents de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson. Au seul fort d'Albany on en fait saler de 14 à 15,000 chaque année. Moose Factory est le grand dépôt de la compagnie de la Baie d'Hudson pour le département du sud, comme York Factory l'est pour celui du nord. Moose forme un charmant village anglais au milieu du désert ; c'est une capitale en miniature. Son aristocratie est anglaise, c'est-à-dire formée par un nombre assez considérable d'officiers de l'honorable Compagnie. Le peuple se compose de métis dont la résidence est fixe, et de sauvages qui arrivent au Fort à certaines époques. Des maisons bourgeoises, dont plusieurs ont une apparence somptueuse, sont éparsées autour du centre principal ; un temple protestant, dont le ministre reçoit une rétribution annuelle de 300 Livres Sterling, et la spacieuse habitation de l'officier en chef du poste font un contraste frappant avec les déserts que l'on vient de parcourir. La rivière y est large et se gonfle terriblement à chaque marée. La position aussi est très

belle, car de l'autre côté du fleuve l'on aperçoit un vaste pays qui s'étend à perte de vue; tout couvert de pâturage où s'engraissent de riches troupeaux de bœufs. Le fort de Mosse-Factory est bâti dans une jolie petite île, à 3 milles de la mer et à 40 milles environ au-dessous du confluent de la rivière d'Abbitibi avec celle de Moose. Comme ce Fort se trouve situé à l'extrémité sud de la baie, tous les postes environnants y envoient leurs pelleteries, et un navire venant chaque année d'Angleterre, chargé de munitions et de vivres pour l'approvisionnement de ces divers postes, s'en retourne chargé de riches et précieuses fourrures. Le Missionnaire est reçu avec toute sorte d'égards et de prévenances par les officiers de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. Mais grâce aux absurdes calomnies et aux anathèmes lancés par le Rév. ministre contre les prêtres catholiques et ceux qui auraient la témérité de le suivre, les sauvages et les personnes simples et naïves regardent le prêtre comme un enfant de Bélial; un envoyé de l'Antechrist, un jongleur, un homme qui conduit à l'enfer quiconque veut le suivre.

« Oh ! papa, disait la fille du commandant du fort, jeune personne de dix ou douze ans, s'il est vrai, comme le dit le ministre, que tous ceux qui vont avec les prêtres, soient dans le chemin de l'enfer, que vas-tu devenir ? Tu es toujours avec eux. » Et en disant cela, la jeune fille pleurait à chaudes larmes... Aujourd'hui, cependant, les préventions sont bien tombées, témoin ce dialogue entre un sauvage protestant et un sauvage catholique : Le premier demandait à celui-ci quelle différence il pouvait y avoir entre sa religion et la nôtre, entre la Robe-Noire et son ministre. Voici la réponse du sauvage catholique pleine de la sagesse du Grand-Esprit : « La différence qu'il y a, peux-tu donc l'ignorer ? Nous étions méchants et la Robe-Noire nous a rendus bons en nous faisant connaître la religion du Grand-Esprit, qui défend le mal. Tu sais bien comme j'étais moi-même querelleur et ivrogne. Voilà trois neiges d'écoulées depuis que j'ai été baptisé. J'ai pro-

mis alors d'être bon priant, et depuis je n'ai pas une seule fois étourdi ma tête par la liqueur de feu, et loin de disputer et battre mes frères, je les aime et je prie pour eux. » Puis il ajouta : « La différence qu'il y a, c'est que nos Robes Noires n'ont point de femmes, parce que la Robe-Noire est l'envoyée du Grand-Esprit et que le Grand-Esprit n'en a point. »

Qu'il serait à désirer que nos éternels déclamateurs contre le célibat des prêtres, vinssent à l'école de ces sauvages !

VII.

A 140 milles plus au nord de Moose-Factory se trouve Albany, qui est un poste peuplé et où grand nombre de sauvages des postes circonvoisins viennent se réunir. Quelles contrées désolées ! quels tristes parages où l'on ne voit que des forêts sans limites d'un bois rabougri, un terrain marécageux et stérile, un ciel sombre et grisâtre, parlant un terrain plat, marécageux et aride et une mer glacée... éparse, çà et là, sur une étendue immense de pays, une multitude de familles indigènes, offre un aspect dégoûtant qui dénote la dégradation et la misère la plus profonde. Le silence de mort qui règne sur ces champs de ruines n'y est interrompu que par les hurlements des ours et des loups auxquels les Sauvages déclarent une guerre où bien des fois ils sont vaincus et cruellement déchirés; par les cris plaintifs des oiseaux passagers et le chant de guerre des maringouins ou moucheron qui pullulent dans de tristes marais, et dont la piqure envenimeuse cause une douleur cuisante. Ils sont et plus nombreux et plus gros que ceux que l'on voit dans les forêts du Canada, au point qu'ils obscurcissent le ciel comme d'un nuage, égalant par leur nombre et leur cruauté ces moucheron que le Seigneur par l'ordre de Moïse, envoya visiter le roi Pharaon. — Pour se défendre de leur impitoyable aiguillon, les sauvages se graissent le corps avec de l'huile de poisson pourri et les animaux domestiques passent la journée au milieu de la rivière. Ils ont plus d'une fois, durant le service divin, éteint les cierges en venant s'accumu-

ler dessus. Quelles souffrances infligées de la part de ces petits tyrans ailés !!!

La rivière d'Albany, qui coule de l'ouest à l'est, prend sa source dans le lac Salé, à 700 milles de la Baie James où elle se décharge. Elle serait sans contredit l'une des plus belles de toutes celles qui affluent dans la Baie, ayant un cours de 300 milles, sans aucune rapide considérable. Mais ses nombreuses batteries ne permettent d'y naviguer qu'avec des canots de moyenne grandeur. Son eau est limpide et bonne au goût, mais elle ne paraît pas être poissonneuse. Ses bords sont bas et marécageux depuis son embouchure jusqu'à la chute à Martin, 300 milles dans les profondeurs. J'en puis dire autant de toute la côte ouest des deux baies, car depuis les bords de la mer jusqu'à cent lieues de distance dans les forêts, on ne marche que sur un terrain tremblant, ayant de l'eau jusqu'à mi-genou. On n'aperçoit aucun vestige de bois franc; ce ne sont partout que des aulnes et des arbrisseaux résineux de chétive apparence. A Albany, la compagnie de la Baie d'Hudson a un fort ou comptoir qui était un des plus beaux forts de tous ceux de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, bâti en forme de citadelle avec bastions et créneaux ayant qu'un violent incendie ne vint la réduire en cendre, il y a quelques années. Depuis, l'honorable Compagnie en a fait construire un nouveau, mais bien plus modeste que l'ancien.

La mission d'Albany possède une chapelle très convenable et déjà enjolivée par quelques ornements. Dans leur pauvreté si grande, nos sauvages ont voulu s'accorder le luxe d'un véritable bourdon. A Albany se trouve la plus belle cloche du pays. Et ce sont les sauvages eux-mêmes qui l'ont fait venir d'Angleterre. Dans les autres postes, nous n'avons pas même un lieu de réunion; nous disons la sainte messe ou sous la tente ou dans quelque appartement dépendant des forts. Cela vient de ce que les protestants dominant malheureusement dans la plupart de ces localités. Ah ! il faudrait ici, comme ailleurs, la présence du prêtre en tout.

temps, et non-seulement l'on transformerait ces peuples, mais l'on obtiendrait auprès d'eux les mêmes résultats que nos pères obtiennent auprès des tribus du Nord Ouest. Certainement, ceux qui se dévoueront pour cette œuvre, auront bien des obstacles à surmonter, bien des souffrances à endurer, je ne sais pas même comment ils pourraient se procurer une nourriture quelconque à moins que l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson ne leur prête ses bons offices.

La faim est une des grandes plaies de ces régions glacées où il n'est pas rare de l'y voir introduire l'anthropophagie et de forcer les sauvages à se dévorer entre eux. Il y en a même qui vont jusqu'à se repaître des cadavres de leur propre enfants.

Il y a quelques années un Sauvage d'Albany, dont le terrain de chasse était à 200 milles du Fort, dans un pays où le mercure gèle dans le thermomètre, et qui n'avait rien mangé depuis une semaine, rentra un soir le désespoir dans l'âme, dans sa cabane, et saisissant son casse-tête, il assomma ses deux enfants affamés comme lui pour soutenir sa vie. Quelque temps après sa femme tomba malade et mourut. Elle n'avait pas encore rendu le dernier soupir que déjà son mari se disposait à s'en repaître. Étant arrivé au poste, il raconta lui-même son histoire qui malheureusement n'est pas unique dans ces pays désolés.

Et maintenant à la vue de tant de misères et de difficultés, il ne nous reste plus qu'à nous écrier avec le prophète : *Quam pulchri sum pedes evangelisantium pacem; evangelisantium bona!* qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui portent la bonne nouvelle ! " surtout aux peuplades infortunées de la Baie d'Hudson, mission la plus triste qui existe. Celles du Levant, de Constantinople, des îles de l'Archipel, de Syrie, de l'Égypte conservent encore quelques restes de leur ancienne splendeur. Et toutes ces contrées, quelque dégradées qu'elles soient, ne laissent pas cependant de représenter au missionnaire quelques restes de richesse de l'industrie et de la magnificence de leurs premiers habitants. Les îles même de l'Océa-

nié et du Japon, toutes barbares qu'elles sont, offrent aussi quelques encouragements et quelque espoir à la persévérance du missionnaire. Là se trouvent de nombreuses peuplades, réunies en corps de nation, un sol fertile, un climat tempéré. Mais dans les missions de la Baie d'Hudson il n'en est pas de même, et tout semble concourir à retenir ce malheureux peuple dans la voie de la perdition. L'extrême âpreté d'un climat qui ne permet pas de cultiver ; la diversité des langues, l'état de vie de ces tribus nomades disséminées sur une étendue immense de pays, la difficulté des chemins dans ces marécages où l'on est toujours jusqu'à mi-jambe dans l'eau, tandis que le reste du corps, est dévoré par la vermine et les mouches venimeuses ; le manque d'ouvriers et plus encore de ressources pour se procurer les choses les plus indispensables ; l'ivrognerie, la jonglerie et l'esprit d'hérésie qui a déjà soufflé presque partout, voilà la triste perspective qui se présente aux yeux du missionnaire Oblat de Marie Immaculée, qui a bien raison de s'écrier avec son divin maître : *Evangelizare pauperibus misi me.* Et pourtant qu'ils sont nombreux ces pauvres sauvages ! Sans parler de ceux qui habitent les extrémités Est et Nord Ouest de la Baie d'Hudson proprement dite, les bords seuls de la Baie James ne comptent pas moins de 9 à 10,000 âmes ; et ce qui semble tenir du miracle c'est que les chrétiens parmi eux conservent la foi et une foi vive. Ils ne voient pas de prêtres ou ils ne les voient qu'une fois par an et pendant un court espace de temps, et ils sont entourés de ministres protestants qui disposent de tous les moyens humains pour gagner nos pauvres catholiques. C'est bien le cas de dire que le bon Dieu a ses élus partout. Rappelons ici, comme un devoir et une consolation, les noms de ces glaneurs apostoliques dans les glaces du nord :

À la suite du Rév. Père Laverlochère, nous rencontrons les traces des RR. P. P. Deléage, Pian, Lebret, Nédélec ; à l'heure qu'il est le Rév. Père Nédélec est le zélé et infatigable bon pasteur de ces contrées lointaines. Si

le temps et l'espace nous le permettaient, nous nous plairions à raconter les difficultés et les dangers rencontrés par chaque missionnaire en particulier, exposé tantôt à périr dans les flots soulevés par la tempête, tantôt voyant leur nacelle mise en pièce par le naufrage ; ici se trouvant exposé à périr au milieu des flammes qui dévorent la forêt, là à être mis à mort par des infidèles excités par le Diable ; quelquefois souffrant toutes les intempéries des saisons, les moucherons de l'été et les glaces dangereuses de l'hiver.

Un jour, deux Pères Oblats faillirent périr sur un lac. La glace s'étant brisée sous leur traîneau, et sans deux hommes que la Providence conduisit dans cet endroit, il est fort probable qu'ils n'auraient point été capables de se retirer avec leurs effets de ce mauvais pas. Un autre missionnaire vit son canot brisé en deux par un arbre au temps des hautes eaux ; le jeune enfant à l'arrière put se sauver au rivage ; le Père, qui était à l'avant, plongea forcément dans l'eau ; il va être entraîné au fond, quand il sent sous sa main l'arbre qui a causé l'accident. Il s'y cramponne jusqu'à ce qu'un sauvage lui porte secours et l'amène à terre. Sa chapelle ainsi que lui fit le plongeon et le courant l'entraîna : elle fut repêchée à quelque distance de là. Marie Immaculée se plaît à prodiguer à ses missionnaires les marques de sa maternelle sollicitude. Dieu soit loué !

Pour compléter ce rapport, je devrais dire un mot des postes qui environnent Témiskaming, tels que Timagaming, Matawagamang, Mattawan, Fort William, Bonnechère. Dans chacun de ces postes, le travail ne manque pas au missionnaire. La mission de Mattawan devient importante entre toutes, au point qu'elle occupe deux prêtres toute l'année, surtout à cause des soins spirituels qu'ils faut donner aux nombreux voyageurs pour lesquels Mattawan devient un centre commerçant. Il y a maintenant à Mattawan une église, un presbytère, un hôpital aux soins des bonnes sœurs Grises, au nombre de quatre, deux pour l'hôpital et deux pour les écoles.

VIII.

Disons un mot des chantiers de l'Ottawa, ou Grand'Rivière, qui prend sa source dans les lacs immenses de la hauteur des terres, et qui compte pour affluents vingt-cinq grandes rivières dont quelques-unes aussi considérables que nos fleuves de l'Europe. Bondissant de rapides en rapides, de cascades en cascades, l'Ottawa s'étend ensuite en une immense nappe d'eau, forme le lac Témiskaming, où se trouve la fère mission sauvage considérable; puis en descendant la Grand'Rivière, on rencontre Mattawan, où le chemin de fer du Pacifique mettra bientôt en communication le lac Nipissing avec l'Ottawa, la grande route des chantiers éparpillés, disséminés dans les forêts. Chaque hiver, le missionnaire s'achemine vers ces solitudes éloignées qui ne doivent pas être plus inaccessibles à la Religion qu'à l'Industrie. Cet apostolat d'hiver dure à peu près trois mois, au milieu des souffrances que le prêtre doit surmonter: ministère pénible, mais consolant, confié aux RR. P. P. Oblats de Marie Immaculée. Pour leur part, les missionnaires de Témiskaming visitent chaque année une cinquantaine de chantiers et procurent les consolations de la Religion à près de 1,500 jeunes gens perdus dans les bois.

Aujourd'hui, nous sommes passablement installés à Témiskaming. Le Le Rév. Père Pian y a enlevé, la pelle à la main, quelques lambeaux de terre à la forêt et nous avons annuellement une petite récolte. Le missionnaire devient colon par nécessité afin d'entretenir un orphelinat et des Sœurs qui, en soignant nos orphelins, nous aident tant pour l'instruction des sauvages. Je ne sais pourquoi le gouvernement ne soutiendrait pas ces œuvres qui sont entreprises sans doute dans l'intérêt de Dieu, mais qui profitent aussi à l'Etat.

Aujourd'hui, 14 avril 1880, il y a 18 ans que Témiskaming existe. Que de choses se sont passées, que de vivants ont disparu pendant cet espace de temps! Tour à tour ce sont MM. Simpson, Hunter, Hackland, officiers à cette époque de l'honorable Compagnie. C'est Mgr. Guigues, M. Gilly,

son compagnon, curé de Pembroke; c'est l'écrivain, serviteur fidèle des missionnaires; Antoine McKay, sa femme et sa mère, autres serviteurs fidèles des Pères; Paul Rainville, ce vieux serviteur de la Compagnie, et combien d'autres que je pourrais insérer dans ce nécrologe. Ainsi passe la vie; c'est un torrent qui emporte tout. Heureux ceux qui savent s'attacher à CELUI qui seul est immuable et qui est le maître du Temps et de l'Eternité!

UN MISSIONNAIRE O. M. I.

(POUR L'Album des Familles.)

SOUVENEZ-VOUS!

MEMORARE.

I.

*Souvenez-vous ! divine, ineffable prière
Toute pleine d'espoir, toute pleine d'amour.
Que le cœur affligé, couronné de misère,
Fait monter vers les Cieux et la nuit et le jour :
Quand tout autour de lui, l'oubli, l'indifférence,
Quand, au dedans de lui le chagrin, l'impuissance,
Inclinent vers le sol son front et ses genoux ;
Un céleste rayon lui verse la lumière,
Le guide vers l'autel, l'image de sa mère,
Où sa fêrre, tout bas, dit le Souvenez-vous !*

II.

*Souvenez-vous ! ô vous que le Ciel fit si bonne,
Dont la virginité nous donna le Bon Dieu,
Dont la miséricorde admirable résonne
A travers chaque siècle, à travers chaque lieu !
Vous qui portez le nom embaumé de MARIE,
Que n'enveloppe point votre triste avanie
Que la grâce remplit de ses riches trésors !
Vous, de la Création l'immaculé sourire,
Délicieux refrain de l'angélique lyre,
Dont l'écho réjouit nos infortunés bords !*

III.

*Souvenez-vous qu'aucun ne pleura sur la terre
Sans trouver près de vous un remède à ses maux ;
Sans trouver ici-bas la route moins amère
Sans goûter près de vous les douceurs du repos ;
Sans recevoir de vous une prompte assistance,
Le secours opportun allégeant la souffrance,
La lumière chassant les brouillards du chemin,
Le calme bienfaisant après les fûts d'orage,
Un jour serein et pur libre de tout nuage,
Un bienfait décollant de votre douce main !*

IV.

*Virgine, dont la douceur toute douceur surpasse,
Mère, dont la bonté rappelle l'océan,
L'espérance à vos pieds mit son séjour, sa place
Et le malheur vers vous toujours prit son élan ;
Près de vous je viens donc déposer mes alarmes,
Demander le bonheur à vos célestes charmes
Qui ravirent jadis le Fils de l'Eternel
Devenant l'un de nous, épousant notre race,
Afin de mieux jouir de votre aimable grâce
Et par Vous nous ouvrant tous les trésors du Ciel !*

V.

*A nos cris, nos soupirs, prêtez toujours l'oreille,
Ne nous rejetez pas, ne nous dédaignez pas !
N'êtes-vous pas l'amour qui jamais ne sommeille.
Cette main toujours prête à soutenir nos pas ?
Répondez à nos vœux, exaucez nos prières,
Guérissez, soulagez nos maladies amères,
Salut de nos douleurs, de nos infirmités
Formant autour de nous un cercle formidable
Se disputant nos jours... ô panacée aimable,
De votre bon vouloir dépendent nos santés...*

VI.

*Je viens à vous, courbé sous le poids de mes chaînes
Que vous seule pouvez ouvrir, rompre, briser,
O refuge assuré des misères humaines,
De malheureux pécheurs daignez diviniser ;
Relèvez vers les cieux nos fronts près de la terre ;
Faites gémir nos cœurs d'un regret salutaire
Et jaillir de nos yeux les pleurs du repentir ;
Remplacez nos péchés par l'éclat de la neige,
Commandez aux Vertus de nous faire cortège,
Faites-nous sous votre œil en sainteté grandir.*

VII.

*Souvenez-vous de nous, Vierge que la Salette
Vit autrefois pleurer sur nos égarements ;
Qu'à Lourdes contempla, vénéra Bernadette
Sur les rives du Gave et ses escarpements ;
Souvenez-vous du nom de Dame des Victoires
Que la grande cité compte parmi ses gloires,
Où par vous tant de cœurs ont été reconquis ;
Souvenez-vous du nom des douleurs du Calvaire
Où Dieu nous fit vos fils et vous fit notre mère,
Titre que vous aimez, dans les larmes conquis.*

VIII.

*Mère que la douleur ceignit de son diadème,
Cœur virginal qu'un glaive entr'ouvrit, transperça,
Nous habitons des lieux d'une tristesse extrême,
Que l'affliction partout et toujours traversa.
Souvenez-vous de nous aux heures de l'angoisse,
Faites que la patience à côté de nous croisse ;
Que l'espérance brille et soutienne nos pas,
Consoles le malheur dont ne veut pas le monde ;
Que la résignation de sa paix nous inonde ;
Soyez à nos côtés à la vie, au trépas.*

IX.

*Dans nos âmes versez la force, le courage
Pour l'heure de la lutte et l'heure du combat ;
Quand le dragon viendra nous fouetter de sa rage,
Ce dragon sous vos pieds qui se tord, se débat,
Souvent pour nous tenter il sort du noir abîme,
Il cache sous des fleurs son noir venin, le crime ;
Il sème autour de nous la volupté, l'orgueil ;
Il se dresse en fureur contre l'autel, le trône,
Réclamant pour lui seul l'encens et la couronne ;
Faites-lui regagner du Tartare le seuil.*

X.

*Miséricordieuse et pieuse Marie
Souvenez-vous toujours que jamais on n'oui
Qu'une âme vint à vous d'espoir vide, tarie,
Sans vite recevoir de ses soupirs le fruit.
Animé, rempli donc de cette confiance
Je me jette à vos pieds, maternelle Clémence,
J'y dépose à jamais mon âme, mon fardeau,
Je ne vois nulle part de secours, d'assistance
Sinon dans votre Cœur, ce réservoir immense
Des grâces que Dieu mit dans ce béni Vaisseau.*

UN AMI DE L'ALBUM.

Mattawan, octobre 1880.

LITTÉRATURE.

[Par Permission Spéciale.]

FRANÇOIS LE BALAFRÉ

(1562-1563.)

DEUXIÈME PARTIE.

L'ARQUEBUSE DE POLTROT.

(Suite.)

V

Le baiser de Judas.

LE Duc de Guise s'était établi à Olivet le 5 février. Dès le lendemain il commençait l'attaque des faubourgs d'Orléans, tandis que la reine-mère, selon son habitude, cherchait à préparer les voies à un accommodement qui eût diminué l'influence des Guise, au préjudice des intérêts du royaume.

Le grand capitaine prit position entre les villages d'Olivet et de Saint-Aubin, avec une infanterie forte de quinze cents hommes, soutenue de douze cents cavaliers. Mais il avait peu d'artillerie.

Il se logea au lieu dit les Valtins, dans le camp de Saint-Hilaire et près de Saint-Mesmin.

Alarmée des projets belliqueux de François de Lorraine, inquiète de l'insuccès des négociations poursuivies par l'évêque de Troyes, Catherine de Médicis, venue d'abord à Chartres pour y passer quelques jours, se transporta à Blois avec la cour, afin de mieux surveiller l'action du prince lorrain, auquel elle envoya Castelnau pour lui proposer d'abandonner le siège d'Orléans, de se jeter en Normandie et d'y livrer bataille à l'armée de l'amiral.

M. de Guise prétendait mener ses plans jusqu'au bout. Il pria donc Castelnau de lui accorder le temps de la réflexion, lui fit donner un cheval et l'invita à l'accompagner. Il lui fit passer la revue de ses troupes, rangées en bon ordre, et donna des ordres, à voix basse, à ses officiers.

Tout à coup, quatre couleuvrines que traînent les pionniers, sont placées en tête de l'infanterie, la colonne s'avance directement contre le

faubourg du Portereau, le feu commun, les gabions et tonneaux qui abritent l'ennemi sont rapidement culbutés, les portes enfoncées, et le faubourg tombe au pouvoir des catholiques après un combat opiniâtre. Les protestants sont défaits; quelques uns se noient en voulant échapper.

Grâce à la terreur causée aux assiégés, grâce aux difficultés de leur retraite, l'armée royale, mieux munie d'artillerie, aurait pu ce jour-là s'emparer du fort des deux tourelles, des îles de la rivière, de la ville même peut-être. Mais Dandelot, frère de Coligny, et qui commandait Orléans, accourut et fit fermer les portes et hausser le pont-levis devant les fuyards et devant les gens de Guise, tout près de pénétrer pêle-mêle dans la ville.

Aussi le Balafre écrivait-il le lendemain au maréchal de Gonnor: "Mon bonhomme, je me mange les doigts de penser que si j'usse eu six canons, et pour en tirer deux mille coups, cette ville était à nous. Il n'y avait un seul parapet qui vaille en l'île, et ne l'ont garni que de tonneaux."

L'armée royale s'établit donc au Portereau, que le duc s'occupa de faire fortifier. Là, ayant questionné des prisonniers, il apprit que Dandelot était malade:

— Voilà, dit-il en riant, une bonne médecine pour le guérir.

Puis s'adressant à Castelnau, lequel attendait toujours la réponse qu'il devait porter à la régente:

— Vous voyez, Castelnau, reprit-il. Dandelot malade, une partie de la garnison battue... Ils n'ont pas quatre cents bons soldats... Je battrai si bien la rivière que tout le pays jusqu'en Guyenne demeurera sûr et libre, et avec l'aide de Dieu nous mettrons quelque bonne pacification au royaume. J'ai donc peine à quitter ce siège, et grand regret de partir d'ici, sans mettre le connétable en liberté, et dénicher le magasin et première retraite des huguenots, pour courir après la cavalerie de l'amiral.

François, sans attendre la réplique du messager, fit disposer les gardes, donna les ordres pour la nuit, distribua de sa propre main, selon son usage, de l'argent aux blessés, puis il retourna à son logement.

Cependant, pour ménager l'orgueil de Catherine, le duc assembla un conseil de guerre, et fit exposer par Castelnau les détails de sa commission. Après quoi, affirmant que la prise d'Orléans permettrait une action plus certaine contre Coligny, il développa son plan: convoquer aux environs de Beaugency ou d'Etampes le ban, toute la gendarmerie, la noblesse des

provinces, et mettre à la tête d'une armée d'au moins quarante mille hommes le jeune roi Charles IX lui-même.

La reine se rendit aux projets du lieutenant-général.

Quelques jours après la prise du Portereau. M. de Guise se rendait maître du fort des Tourelles, dont s'emparaient à l'escalade et par surprise quelques soldats.

La ville est bientôt serrée de plus près par huit mille hommes de pied et quatre mille chevaux; des pionniers même sont réunis pour essayer de détourner le cours de la Loire et de faire rentrer ce fleuve dans son ancien lit, à distance des murailles. L'attaque des îles et des solides retranchements du pont est préparée; trente-deux pièces de canon en batterie les menacent; la ville peut donc prévoir à jour fixe le moment de sa soumission: l'amiral, qui s'est promptement décidé à revenir au secours de son frère, ne doit plus arriver que trop tard; Guise, tout en annonçant à la reine un succès prochain, lui témoigne la crainte que, malgré sa modération et ses efforts personnels, l'ardeur des troupes ne fasse suivre du pillage l'assaut commandé pour la nuit suivante, lorsque le héros voit soudain s'éclipser fatalement son étoile et celle de la cause catholique.

Le 18 février, François le Balafre se levait de table vers cinq heures du soir, pour aller selon sa coutume, examiner les positions.

Il avait invité à son dîner, comme il le faisait toujours au camp, plusieurs officiers: M. Tristan de Rostaing, M. de Crenay, M. de Serre, commissaire des vivres, M. de Brantôme, et enfin Poltrot de Méré, qui était revenu au camp d'Olivet depuis quelques jours, et dont l'hypocrisie franchise avait su détourner les préventions que le duc nourrissait contre lui.

Le dernier mot de Guise, en jetant sa serviette fut celui-ci:

— Eh bien! messieurs, mes ennemis ont beau dire que je n'entrerai pas dans Orléans... Par la messe! le soleil y entre bien! Et puis que le soleil y entre, j'y entrerai aussi... Barbe de bouc! ainsi que jure quelqu'un de ma connaissance.

Il se mit à rire, et s'appuyant familièrement sur le bras de Poltrot.

— Venez, Méré, allons faire un tour au bord de la rivière.

— Monseigneur ne rentre pas chez lui? demanda Rostaing, un peu jaloux de la faveur accordée à l'aventurier.

— Plus tard! plus tard, Tristan! L'évêque de Limoges et le sieur d'Oisel sont à Orléans, négociant avec

madame de Condé. Je n'ai pas grande confiance en ces fines langues, qui prétendent faire mieux que nos épées ! mais la princesse retient nos subtils ambassadeurs, et je ne me coucierai qu'après avoir ouï leur rapport. Venez, Méré.

Il entraîna son compagnon hors de la maison, et prit avec lui le chemin conduisant à la Loire, suivi à quelques pas des autres gentilhommes.

Il était d'humeur fort gaie et frodonnait à mi-voix un des nombreux pasquils composés contre lui par les ministres huguenots.

La Loire coulait à plein bords, grossie par les pluies torrentielles de ce long hiver. Le ciel, embrasé par les feux du couchant, réfléchissait sur l'eau frémissante de longue trainées rouges, pailletées d'étincelles d'or. Le fleuve avait cet aspect majestueux des grands cours d'eau. Ses rives étaient naguère couvertes de cultures, détruites maintenant par la guerre, le pire des fléaux, puisqu'il n'épargne rien.

Le Balafré considéra longtemps ce magnifique paysage, ces vastes plaines parsemées de bosquets, les coteaux plantés de vignes, la rivière au sourd mugissement.

— Que tout cela est beau ! dit-il en soupirant.

Puis, d'un ton plus bas :

— Que Dieu est bon !... Et combien les hommes sont méchants !

Le soleil disparaissait dans sa gloire de rubis, teignant d'une pourpre éclatante la Loire toute entière, qui semblait couler des flots de sang.

Le duc se redressa par un mouvement superbe, et montrant à Poltrot de Méré ce fleuve semblable à du métal en fusion :

— Vois ! dit-il — et son accent exprimait l'effroi et l'horreur !... Vois, mon ami : que de sang !... que de sang !...

Il était fort pâle. Emu profondément, le capitaine d'aventures demeurerait silencieux.

Soudain M. de Guise haussa les épaules :

— C'est le sort !... Ceux qui seront couchés sur la terre ensanglantée, demain, seront heureux... puisqu'ils ne seront plus ! Venez, Méré.

Il reprit le bras de son compagnon, auquel il parla ainsi :

— Vous avez bien fait de revenir, monsieur. Je vous avais mal reçu, à Dreux, et je le regrettais. Vous voilà bien décidé à abandonner l'erreur de la Réforme, et à servir noblement le roi. J'en suis aise, et j'en ai soin de votre fortune.

— Monseigneur est trop... généreux ! balbutia Poltrot, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

— Qui, j'avais je ne sais quelles

injustes préventions contre vous : elles sont dissipées : vous m'aimez vraiment, je le crois.

— J'aime votre Altesse ! répondit alors Poltrot, fermement.

— Je suis un bon maître, disent mes serviteurs... Ah ! voici des gens que je m'attendais à rencontrer.

Deux hommes venaient sur le chemin. Tous deux étaient de mine arrogante. Bien armés, richement vêtus, ils allaient de compagnie sans échanger une parole.

— Monseigneur connaît ces capitaines ? demanda Poltrot.

— Je ne veux pas savoir leurs noms. On m'assure qu'ils me veulent assassiner.

Le duc s'avança hardiment vers les deux officiers, fixant sur eux un regard assuré, menaçant.

Aussitôt ils se rangèrent pour lui donner passage, bien qu'ils le vissent seul avec Méré, car Brantôme, Crenay, Rostaing et le vieux bonhomme de Serre, restés en arrière, étaient cachés par les buissons.

Les officiers, — dont l'un, neveu du baron de Caltelnaud supplicié lors du tumulte fameux d'Amboise se vantait partout de son dessein de tuer Guise pour se venger, — les officiers, portant la main à leur salade de fer s'inclinèrent profondément.

— Bonjour, messieurs ! dit le duc avec son accent hautain.

Il passa, et comme Poltrot le rejoignait, il poursuivit en s'adressant à lui, et tout haut :

— Ces gens sont plus respectueux, bons et courtois qu'on ne m'avait rapporté. Mais, je vous assure, s'ils ne m'avaient salué, j'en aurais tué un, pendant que vous auriez tué le vôtre... Ils ne me feront point mourir : ce n'est pas la peine de les arrêter !

— Eux ? murmura Poltrot en hésitant... Mais un autre ?

— Quand un mauvais voudra, il me trouvera toujours.

A ce moment la voix de Rostaing retentit, appelant :

— Monsieur le duc ! Monseigneur !

— Qu'est-ce encore ? s'écria Guise en se retournant.

Rostaing et les autres gentilhommes accouraient, escortant un jeune seigneur, habillé avec la plus grande recherche.

— Ah ! dit-il allègrement, c'est vous, Villegomblain ?

— Et je vous apporte la bonne nouvelle, monseigneur, répondit Sidoine en baissant la main que le duc lui tendait. Madame la duchesse vient d'arriver au château de Corné, tout voisin du camp, et me dépêche auprès de vous pour vous dire qu'elle a grand'hâte de vous embrasser.

— Et moi aussi ! s'écria François, tout joyeux. Il y a si longtemps que je n'ai vu ma femme !... Lui a-t-on conduit Joinville ?

— Monsieur de Varicarville et moi avons eu l'honneur d'accompagner le prince auprès de madame sa mère, répondit Sidoine.

— Eh bien ! donc, messieurs, retournons.

— Par quel chemin prendrez-vous ? demanda Rostaing.

— Celui que nous prenons pour rentrer chez moi tous les soirs. Nous passerons le bac de Saint-Mesmin, et nous irons vite à ce bienheureux château où je retrouverai, pour quelques heures, la douce vie de la famille !

— Mais vous êtes désarmé ?

— J'ai ma cuirasse...

— Ah ! vous devriez, dit le commissaire des vivres, de Serre, faire rétablir le pont de Saint-Mesmin. Ce serait un grand soulagement pour vous... et pour votre noblesse, trop souvent obligée de faire ce grand détour du pont d'Olivet.

— Cela coûterait trop cher, objecta M. de Guise.

— Peuh ! fit Brantôme, quatre à cinq cents écus !

— Épargnons l'argent de notre roi, reprit le duc : il en a assez à faire ailleurs ! Tout lui est bien de besoin, car chacun le pille et le mange de tous côtés. Nous nous passerons de ce pont ; pourvu que j'aie mon petit bateau, c'est assez.

— Oui, monseigneur, s'écria Brantôme, c'est assez ! Et si le bateau chavire, on dira que le plus illustre capitaine s'est noyé comme un barbet.

— Oh ! fit Tristan de Rostaing, de son ton goguenard, oh ! nenni, monsieur Pierre. Luc Gauric, l'astrologue, a prédit que monseigneur serait tué par derrière !...

— Ah ! Rostaing, ne dit pas cela ! s'écria le Balafré d'une voix courroucée. Pour être tué par derrière, il faut être en fuite, et je ne pense pas que je fuie jamais devant qui que ce soit... Allons ! messieurs.

Quelques instants plus tard ils arrivaient au camp. Le duc se retira aussitôt dans son logis pour quitter sa lourde cuirasse d'acier. Villegomblain et Rostaing sellèrent leurs chevaux. Poltrot de Méré les salua et disparut.

Lorsque le duc sortit de chez lui, vêtu d'une légère casaque de buffle, doublée de velours, il demanda :

— Où est monsieur de Méré ?

— Monseigneur, on ne sait, répondit Villegomblain.

— Bah ! il joue à l'ombre avec mes Espagnols. En s'élle, messieurs. Et vous, Crenay, dit-il en s'adressant à

l'un de ses gentilshommes, allez devant prévenir madame la duchesse.

VI.

L'assassinat.

La nuit commençait lorsque Poltrot de Méré, ayant accompagné M. de Guise jusqu'à son pavillon, s'éloigna furtivement, à petits pas, en homme qui n'est pas pressé et se promène. Il arrêta plusieurs gentilshommes, avec lesquels il échangea quelques propos familiers. Il arriva ainsi chez lui, et soudain transforma ses allures.

Il guettait depuis trop longtemps l'occasion pour n'avoir pas prévu le moment où elle se produirait et ordonné soigneusement ses préparatifs. En peu d'instants il eut revêtu son habit de guerre, tout en peau de buffle. Il accrocha un poignard à sa ceinture. Puis il chargea son arquebuse de trois balles de cuivre.

Son cheval — ce bel andalou volé à Coqueluchon — était sellé; des chiffons lui enveloppaient les sabots, pour qu'il ne fit aucun bruit en marchant.

Poltrot lentement, revint à la Loire, sans rencontrer personne, cette fois. L'eau grise du fleuve clapotait le long des rives; elle brillait faiblement, dans les ténèbres, d'un éclat métallique.

Poltrot héla le passeur du bac de Saint-Mesmin, qui le prit pour un officier de M. de Guise, envoyé en estafette.

— Hé! monsieur, dit-il en détaillant l'amarre de sa barque, une sombre nuitée pour courir les haliers?

Poltrot ne répondit que par ces mots prononcés d'un ton bref:

— Vite! Je suis pressé.

Il descendit de cheval et entra dans l'embarcation, conduisant par la bride l'andalou, qui ne fit aucune résistance.

— Une bête docile! murmura le passeur.

Puis, voyant que ses observations impatientaient son passager, il se tut aussitôt.

La traversée se fit sans encombre. Poltrot paya le bonhomme, qui lui tint l'étrier pendant qu'il remontait à cheval, et prit le large sans plus s'inquiéter de ce qui se passait derrière lui.

Le chemin s'enfonçait sous un petit bois de bouleaux, que bordaient des aulnes et des troènes. Poltrot sondait du regard l'obscurité du taillis. Peut-être y avait-il là des gens qui l'épiaient? Il ne tremblait pas,

mais un secret effroi lui comprimait le cœur et lui serrait la gorge.

Après un quart d'heure de marche, il parvint à un carrefour où se croisaient plusieurs routes. Au centre se dressait une croix sur un large socle de pierre brute; deux énormes noyers, très-vieux, l'ombrageaient. Une herbe fine et douce tapissait le sol, rayé en étoile du ruban poussiéreux des sentiers.

Sur la droite, un massif d'arbres, très rapprochés les uns des autres, environnés de broussailles, reliés par des lianes et des plantes parasites: une caverne faite de troncs et de rameaux. L'aventurier fit un détour et attacha son cheval derrière ce massif.

Il se posta ensuite à l'angle du chemin, blotti dans l'ombre épaisse d'un bosquet d'arbustes.

Il ressentit, une fois encore, les étreintes de la peur. Un silence absolu régnait, le silence glacial et morne des nuits d'hiver. Pas même le cri plaintif des moineaux pépiançant sous la ramée. Pas même le hululement lugubre de la chouette et de l'orfraie. A peine si la brise entrecroquait les branches avec un petit bruit sec. Et cette grande torpeur de la nature impressionnait profondément l'homme, à l'affût comme un carnassier, et qui songeait au sang qu'il allait répandre.

Il avait encore dans l'oreille ces paroles de son maître: "Vous m'aimez, je le crois!" Que répondait-il? Aussi lâche que l'Isariote, trahissant par un baiser, il disait: "Je vous aime," à celui dont il avait vendu la vie.

Il dardait autour de lui des regards éperdus d'épouvante. Là-bas? cette forme blanche... Un spectre déjà? Non. Il rit. C'était une longue branche de saule, à demi-brisée, et qui flottait, froissant le manteau de lierre étalé sur un vieux mur.

Que la nuit est triste!... Ces ténèbres compactes, qui voilent tout; ces aspects bizarres que prennent toutes choses; ces troncs informes, plantés comme des fantômes le long des fossés!... On dirait que la solitude est peuplée d'invisibles, et qu'un souffle va passer, terrible, animant tout à coup ces objets informes...

Le criminel guettait, patiemment. Il voyait sous les noyers se profiler en lignes blanches la croix du carrefour; il baissait les yeux: ce témoin aveugle et muet l'importunait.

Là-bas, sous bois, un léger bruit se fit entendre: un susurrement de voix, un froissement de feuilles sèches, un cliquetis de branches cassées, puis des pas frappant le sol, à intervalles réguliers. C'était bien un cheval qui s'avancait,

Le cavalier chantait à demi-voix une pastorale de Lorraine.

— Lui!... déjà?.. pensa tout haut Poltrot de Méré.

Il voulut soulever son arquebuse, mais ses mains tremblaient. Machinalement, il tira son poignard et le mit entre ses dents.

Le cavalier déboucha à l'entrée du carrefour. Un manteau blanc flottait sur ses épaules.

— Ah! murmura Poltrot, ce n'est pas lui; c'est Crenay.

Le cavalier passa, éperonnant sa monture: et tout retomba dans le silence, le grand silence mystérieux de la nuit.

M. de Crenay cependant ne précédait le duc de Guise que de quelques centaines de pas.

François de Lorraine quittait le camp un peu avant huit heures. Malgré l'avis de ses écuyers, il avait déposé sa lourde cuirasse, et ne portait sous sa cape qu'un pourpoint de velours.

Escorté de Sidoine de Villegomblain et du capitaine Rostaing, il se dirigea vers la Loire, où l'attendait le passeur, prévenu par Crenay.

Chemin faisant, ils discouraient.

— Ce qui est étrange, dit le duc à Villegomblain, c'est qu'on n'ait plus eu la moindre nouvelle d'Améric Nord'hù. Le mulâtre serait-il passé à l'ennemi? Je me serais alors bien trompé, car je me connais en hommes, et celui-là a l'âme loyale d'un preux. Mais depuis sept semaines qu'il est parti, Coqueluchon n'a pas donné signe de vie.

Sidoine repartit avec feu:

— C'est qu'il lui est arrivé malheur, Altesse!... Coqueluchon est incapable d'une trahison: je me fais son garant...

— Par la messe!... moi aussi, interrompit le duc.

— Avez-vous remarqué, monseigneur, une chose plus étrange encore? poursuivait le jeune homme d'un ton mystérieux.

— Quoi donc?

— N'aviez-vous pas donné à Coqueluchon un cheval de votre écurie?

— Oui.

— Un bel andalou, bai-rouge!

— Bélisand.

— Bélisand. Eh bien! monseigneur, vous n'avez donc jamais fait attention au cheval que monte d'ordinaire un de vos gentilshommes? Bélisand appartient à cette heure à monsieur de Méré.

— Que dites-vous?... Impossible! Améric n'aurait point vendu...

— Je ne dis pas qu'Améric ait vendu, monseigneur! un cheval, cela se vole très-bien!

— Allons donc! tout le monde en a

contre ce pauvre Méré, parce que c'est un huguenot converti...

— Humph ! fit Rostaing, qui revenait de battre les buissons à droite et à gauche. Peuh ! monsieur de Méré, de catholique s'est fait protestant, de protestant s'est refait catholique : il se fera Turc un jour ou l'autre !

Le duc n'aimait pas que l'on médisait des absents.

— Villegomblain, demanda-t-il, avez-vous des nouvelles de vos amis de Paris ?

— Le baron de Coudrée...

— Dites E. guerrand l'Hermite : les secrets de famille doivent être respectés.

... Maître Enguerrand, puisqu'il vous plaît, m'a écrit longuement. Il cherche un certain Bonrepos...

— Je sais. Et la jeune fille ?

— Agnès attend, comme moi, que la guerre soit finie... Ma mère voudrait que je revinsse au manoir : elle y est seule, et redoute la solitude de la vieillesse.

— Ah ! s'il ne dépendait que de moi, Villegomblain, la guerre serait terminée... Guerre maudite ! qui renouvelle chaque jour le crime de Caïn. Le moine ?

— Dom Thierry ? On ne m'en parle pas. Sans doute il continue ses prêches : c'est un éloquent.

— Certes ! répondit le Balafré en souriant. Mais croyez-moi, Sidoine, en ce siècle-ci on fait trop de discours, et je préfère l'épée bien affilée d'un capitaine à la langue acérée d'un orateur. Un pays où l'on discute devient bientôt un pays où l'on se bat, et celui-ci ne serait pas ravagé comme il l'est, s'il avait moins écouté les bavards qui veulent tout changer.

Ils côtoyaient en ce moment le fleuve qu'un faible rayon de lune diaprât d'étincelles d'argent. Le passeur avait allumé deux falots, garnis de toile blanche, qui traçaient un grand orbe de lumière blafarde sur l'eau. Son bac était large et profond. Le duc et son compagnon s'y installèrent, et le batelier tira sur la corde, tandis que ses aides dirigeaient la lourde machine avec des gaffes.

L'eau frémissait, se déroulant en volutes, frangées d'écume. Les rives s'allongeaient à perte de vue, avec leur bordure d'arbustes, et leurs berges semées de roches, à peine éclairées de reflets pâles.

Dès qu'ils eurent débarqué :

— Allez devant ! dit le duc à Villegomblain, et voyez si la route est libre.

Sidoine sauta en selle, mit le pistolet au poing et s'avança, fouillant les haies du regard.

Il ressentait une singulière tristesse. Le souvenir d'Agnès, brus-

quement évoqué, l'espoir d'une félicité impatiemment attendue, les illusions dorées de son âge et les promesses de l'avenir le plongèrent dans un rêve mélancolique et doux que troublait une angoisse inexplicable, sans cause apparente, et pourtant vive. François le Balafré s'entretenait avec Rostaing de ses projets de pacification. Orléans pris, il voulait se jeter en Normandie, en chasser l'amiral, poursuivre ensuite la campagne dans tout le royaume, sans temporiser, et tambour battant. Puis la France débarrassée de cette plaie qui la rongait, il jouirait quelque temps d'un repos bien gagné, et plus tard...

— Plus tard, nous demanderons compte à l'étranger de son acharnement contre nous : aux princes allemands nous renverrons leurs mercenaires, et nous reprendrons dans leurs palais ce qu'ils ont volé dans nos maisons. Les Anglais d'Elisabeth sauront ce qu'il en coûte de fomenter la révolte et de soudoyer les rebelles ! Ah ! l'Europe veut la France vaincue et humiliée ? Nous lui montrerons ce que peuvent la fidélité et le courage. Dieu merci, le lys est en pleine floraison... et bien gardé !

— Pensez-vous qu'Orléans se rende ?

— La reine, en Florentine astucieuse qu'elle est, négocie sous main avec monsieur de Condé. L'évêque de Limoges et le bonhomme d'Oséel ont entrepris la princesse. D'ailleurs, si tous ces gens-là ne veulent pas entendre raison, nous sommes les maîtres. Je veux en finir, et demain nous donnerons l'assaut. Pike, Rostaing, j'ai hâte d'embrasser ma femme et mes enfants.

Avant de donner de l'éperon, le capitaine murmura :

— Une Grâce, monseigneur !... Mettez-moi demain à côté de Méré.

— Encore !

— Méfiez-vous !

— Ce gentilhomme a de l'affection pour moi : vous êtes fou de le soupçonner.

Ils traversaient en ce moment le carrefour. M. de Guise ôta sa toque à plumes blanches pour saluer la croix. Tout à coup, un éclair brilla, une détonation retentit, bruyamment répercutée par l'écho.

Le duc poussa un grand cri. Il voulut porter la main à son épée, mais son bras, fracassé, lui refusa service. Il tomba sur le cou de son cheval.

Rostaing entendit un fracas de branches brisées, le hennissement d'un cheval. Il aperçut une forme humaine qui se coulait dans les haies.

Villegomblain était accouru, et recevait le duc entre ses bras.

— Monseigneur, cria-t-il, êtes-vous blessé ?

— A l'épaule, dit François...

Il ajouta, d'une voix entrecoupée de gémissement :

— Il y a longtemps qu'on me gardait ce coup-là ! Je le mérite pour ne m'être pas précautionné.

Sidoine, abandonnant son cheval, s'élança sur celui de M. de Guise, qu'il soutint.

— Au château ! commanda Rostaing.

Il se jeta à la poursuite de l'assassin, qui galopait déjà sur la route.

Un quart d'heure plus tard, Villegomblain arrivait au château de Corné, soutenant son maître évanoui.

La duchesse de Guise aussitôt prévenue descendit précipitamment, en poussant des cris de désespoir. Ce fut un émoi, un tumulte indescriptible. Les sanglots, les lamentations, rappelèrent le duc à la vie. Il jeta son bras autour du cou de sa femme, en murmurant :

— Hélas ! ma mie, je vous porte une piteuse nouvelle... Telle qu'elle est, il la faut recueillir, venant de la volonté de Dieu. Un méchant m'a tué, ici près : je n'en reviendrai pas... Je n'ai aucun regret de mourir, mais il me peine que ce soit par le fait d'un Français...

— Ah ! cria la duchesse qui versait un torrent de larmes, j'en demande vengeance à Dieu !

— Ma mie, répondit le Balafré en la baisant avec tendresse, n'irritez pas Dieu, qui nous commande le pardon à nos malfaiteurs... Je suis heureux de donner ma vie pour mon honneur, pour le service du roi.

Et comme Anne d'Este pleurait toujours, le duc, tandis qu'on le transportait sur une chaise dans ses appartements, ajouta :

— Vous avez occasion de vous douloir, ma chère femme, car je vous aime et je vous ai toujours tant aimée ! Dieu vous consolera, qui aux tribulations ne délaisse jamais les siens, au nombre desquels vous êtes.

Le prince de Joinville, hors de lui, fou de douleur, sortit à ce moment de sa chambre où l'écuyer Varicarville le voulait tenir enfermé, et vint se jeter à genoux auprès de son père, qui lui dit en l'embrassant :

— Dieu te fasse la grâce, mon fils, d'être homme de bien !

Un barbier, mandé en toute hâte, visita les blessures du prince. L'assassin, croyant que François de Lorraine portait encore sa cuirasse, avait visé très haut. Les balles de cuivre avaient frappé l'épaule, en la traversant de part en part. On conclut néanmoins de l'espoir.

Lorsque Rostaing revint, au petit

jour, harassé d'une course furieuse à travers les halliers et les prairies, le duc dormait.

— Eh bien ! lui demanda Sidoine, qui veillait dans l'antichambre.

— Il m'a échappé !... gronda le capitaine, pâle de chagrin et de colère, mais on le trouvera !

— Qui est-ce ?

— Le meurtrier ? Je ne sais pas. Mais je sais qui a payé le meurtre !

— Le prince de Condé ?...

— Fi !... un Bourbon !... C'est monsieur de Coligny...

— Alors je sais le nom de son émissaire, dit Sidoine : c'est Poltrot de Méré.

Charles BLER.

(A suivre.)

NAIVETES.

Un prédicant nègre.

En Géorgie, un prédicant commença par annoncer une quête pour une œuvre pie, et il ajouta :

— Pour l'amour de Dieu, je conjure celui qui a volé hier une brebis à M. Williams, de ne rien mettre sur l'assiette.

Tous ses paroissiens firent leur offrande.

Calino chasseur.

Il s'est mis en route de bon matin, un fusil sur l'épaule, mais par une de ces fatalités qui n'arrivent qu'à lui, il a oublié ses cartouches.

Tout à coup un lièvre part devant Calino, un lièvre superbe.

Il épaule vivement son fusil.

— Mais, malheureux ! lui dit son compagnon, ton fusil n'est pas chargé.

— Tais-toi donc, imbécile, repart Calino, le lièvre n'en sait rien.

Un élève en pharmacie passe un examen.

— Dites-moi, interroge le professeur, comment vous reconnaîtrez la présence de l'acide prussique dans une substance ?

— C'est bien simple, monsieur, il suffit d'en respirer. Si on tombe mort du coup, on est certain d'avoir affaire à de l'acide prussique.

Le capitaine X... ne passe pas pour brave, bien que la croix d'honneur brille sur sa poitrine. Il a d'ailleurs pour l'eau une répulsion instinctive. Un jour qu'en traversant la rivière il paraissait effrayé, un de ses amis se laissa aller à dire avec le plus grand sang-froid : Le capitaine X... craint l'eau comme le feu.

Dans le jardin du palais de l'Industrie, le jour de l'ouverture de l'exposition des œuvres d'art.

En somme, cette Vénus est médiocre.

— C'est bien vite dit ; mais il faut encore un certain mérite pour mettre sur pied un morceau comme celui-là.

— Laissez donc. La sculpture, au fond, il n'y a rien de plus simple... Vous prenez un ciseau d'une main, un maillet de l'autre, et vous vous placez devant un bloc de marbre...

— Après ?

— Après... vous enlevez de votre bloc " tout ce qu'il y a de trop ! "

PETIT-JACQUES.

(Suite et fin.)

V.



MAIS il y avait quelqu'un de plus heureux encore, de plus pétulant, de plus enivré... c'était Petit-Jacques.

Il fallait voir comme il gambadait à ses côtés... comme il bondissait autour d'elle... comme son regard était tout plein de gaillardise... comme chacun des accents de sa voix ressemblait à un chant de triomphe !

Par contre, ma pauvre Marguerite devenait toute chagrine. Maintenant que le salut de la demoiselle s'était réalisé, maintenant que Petit-Jacques ne semblait plus essentiel au château, elle eût désiré le voir revenir tout à fait à la chaumière, et, sa jalousie maternelle reprenant le dessus elle avait comme un brouillard dans l'âme.

Hélas ! tout cela n'était rien encore. Le moment le plus terrible approchait, le moment où la famille Duhamel allait quitter Villerville, et, selon toute probabilité, voudrait emmener l'enfant.

En effet, vers le milieu de l'automne, M Duhamel reparut à la maison, mais l'air tout réjoui cette fois et la parole allant droit au but.

— Je viens vous prouver que je ne suis point un ingrat, dit-il. Je me charge de l'éducation de Petit-Jacques, de son établissement, de son avenir. Mais il faut pour cela qu'il parte avec nous, qu'il entre au collège de Rouen. La séparation sera dure, je le conçois : mais si vous aimez véritablement votre fils vous n'hésitez pas. Ce n'est plus pour ma fille que je vous le demande aujourd'hui, c'est pour lui-même.

Et comme nous ne savions trop que répondre encore, il ajouta :

— Réfléchissez, mes amis ; nous ne partons que dans trois jours. Rouen, d'ailleurs, n'est pas bien loin de Villerville, et vous y serez les bienvenus toutes les fois que vous voudrez embrasser Jacques. Quant à la façon dont il sera traité chez nous, vous savez combien nous l'aimons quant à son avenir, je vous le répète et je vous en donne ma parole d'honnête homme, je ferai pour lui ce que j'eusse fait pour un fils.

Puis, après quelques autres bonnes paroles, il sortit.

Alors seulement j'osai regarder Marguerite,

Elle était affreusement pâle, et relevait aussi vers moi ses yeux tout chargés de larmes.

Je voulu parler, elle me fit signe de me taire, et, marchant jusqu'à moi, elle vint tomber dans mes bras en éclatant en sanglots.

— Femme... murmurai-je doucement à son oreille, allons, femme, du courage !

— Eh ! s'écria-t-elle tout à coup, si je pleure, c'est que j'ai déjà consenti ! Mon cœur saigne, la douleur m'étouffe ; j'en mourrai peut-être... mais mon fils sera instruit, riche, heureux... il partira !

— Bien ! fis-je en lui prenant la tête à deux mains pour mieux l'embrasser : bien, Marguerite, tu es une vraie mère !...

En ce moment Petit-Jacques entra.

— Chut ! dit-elle vivement. Essayons nos pleurs et tâchons de sourire... l'enfant aurait le cœur trop triste en partant, s'il savait que son départ nous cause autant de peine !

Les trois journées suivantes furent bien dures pour Marguerite, et devront lui compter au ciel. Mais elle tint bon, ma courageuse Normande ; et, sauf quelques scènes d'attendrissement dont ne put s'aroucher Petit-Jacques, pour tout le monde excepté pour moi, elle parut complètement résignée.

La veille du départ arriva.

Jusqu'au soir, la pauvre mère resta plongée dans un morne abattement. Puis tout à coup, elle se prit à courir par la maison avec une sorte d'activité fiévreuse. Il s'agissait de faire la malle de Petit-Jacques.

Cette malle, il me semble encore la voir d'ici ; c'était une de ces boîtes comme on en rencontre encore dans les campagnes, ni trop grande ni trop petite, presque carrée, à couvercle bombant, peinte en couleur bleuâtre avec de grosses roses rouges par-ci par-là. Ouverte au milieu de la salle basse, elle était entourée de toutes sortes de hardes que Marguerite y rangeait, accroupie non loin de la lampe posée sur le carreau.

Parfois elle s'interrompait dans sa besogne, et d'une voix pleine d'amertume :

— Adieu ! disait-elle en s'adressant tour à tour à chaque objet avant qu'il disparût dans la malle. Adieu, petits bas de laine que l'hiver dernier j'avais pris tant de plaisir à tricoter moi-même... tenez-lui bien chaud l'hiver prochain ! Petites chemises tissées avec le propre fil de mon alerte quenouille, ce n'est plus moi qui vous blanchirai maintenant !... Adieu... adieu chères reliques de mon cher petit ! je vous couvre de mes larmes et de mes baisers...

cela lui portera peut-être bonheur là-bas !

Lorsque le moment arriva de fermer la malle, elle se trouva trop pleine, et ce fut vainement que Marguerite appuya ses deux mains sur le couvercle. Je dus y mettre aussi mon genou ; nos têtes se rencontrèrent, et, sans rien dire, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre avec autant de désespoir que si la boîte placée entre nous eût été le cercueil de notre enfant.

Durant la nuit entière, Marguerite s'obstina à rester auprès de la couchette de l'enfant, et à plusieurs reprises, comme je l'engageais à venir prendre enfin quelque repos, elle me répondit tout bas :

— Laisse-moi... c'est la dernière fois que je le regarde dormir !

A sept heures sonnant, la chaise de poste s'arrêtait devant la maison.

Marguerite était calme et forte maintenant ; elle souriait à travers ses larmes, et l'on n'eût jamais pu soupçonner ce qu'elle avait souffert.

Mais Petit-Jacques le devina, et dans son dernier embrassement :

— Je sais bien tout le chagrin que tu as, lui dit-il à l'oreille, pauvre maman ! Moi aussi je suis bien triste de vous quitter, père et toi. Mais, patience et bon espoir ! nous ne nous séparerons plus, va... lorsque je vous aurai faits riches tous les deux, lorsque je serai devenu un homme !

M. et Mme Duhamel nous renouvelèrent leurs protestations d'amitié ; Mlle Eugénie voulut embrasser Marguerite, et, montant à son tour dans la voiture, elle fit asseoir l'enfant à ses côtés, elle l'enveloppa dans ses bras, elle nous jeta ce dernier adieu :

— Je suis Catherine... je suis sa sœur !

Tant que la chaise de poste gravit au pas la rue escarpée du village, la tête de la jeune fille et celle de l'enfant se montrèrent constamment en dehors de la portière et nous sourirent.

Il va sans dire que nous suivions à pied tout d'abord. Marguerite avait même la main sur l'arrière de la voiture ; on eût dit qu'elle voulait la retenir ainsi.

Tout à coup les chevaux, atteignant le sommet de la côte, partirent au galop.

Marguerite aussi s'élança... mais, comprenant sa folie, elle s'arrêta presque aussitôt et resta debout au milieu du chemin, les deux bras étendus en avant, le regard comme rivé à la voiture, en dehors de laquelle flottait un mouchoir blanc. La chaise de poste disparut enfin au tournant de la route.

— Ah ! gémit Marguerite en tombant à demi pâmée dans mes bras, c'est mon cœur qui s'en est allé !

VI

Dans le récit du bonhomme Manoury, il y en avait un nouveau silence, et l'on n'entendait plus dans la Fosse-Marine que la chanson des oiseaux s'ébattant dans les vieux pommiers, que le murmure harmonieux de la mer qui montait.

Au bout de quelques minutes cependant, le père de Petit-Jacques poursuivit :

— Je suis entré dans de bien longs détails, monsieur ; pardonnez-le-moi. Toutes ces petites choses-là, ce sont de grands événements pour nous autres bonnes gens du village.

Notre vie, d'ailleurs, allait être bien uniforme désormais, bien incolore et bien muette : l'enfant n'était plus là !

Moi, du moins, j'avais de temps en temps l'occasion de le revoir. A cette époque, j'étais mareyeur et libre d'aller vendre mon poisson où bon me semblait ; c'était presque toujours vers Rouen que se tournait ma charrette.

M. Duhamel m'avait autorisé lui-même à lui rendre visite ; et, comme bien vous pensez, je ne m'en privais point. Jacques m'accueillait à cœur-joie, et toute sa nouvelle famille aussi ; il vivait là-dedans comme un oiseau dans un lit de mousse. On était de plus en plus enchanté de son bon naturel, et surtout de ses progrès au collège. Oui, monsieur... au collège... c'était là qu'on l'avait mis, avec les fils des premiers de la ville... et il semblait devoir en être le coq ! Jugez si j'en étais flatté, monsieur, si je m'empressais de remettre au brancard ma jument grise, afin de reporter bien vite ces bonnes nouvelles à la maman Manoury ! Pauvre chère femme ! ça la remontait pour tout un jour ; mais le lendemain elle retombait de plus haut... patatras ! et plus ça allait, plus ça devenait grave. Elle en vint à me jalouser, à me dire tout haut :

— Tiens... je voudrais te voir tomber malade, afin d'avoir moi-même à conduire la marée là-bas... j'embrasserais du moins à mon tour le petit !

— Il n'est pas besoin de me souhaiter mal pour en arriver là, répondis-je en riant ; quand tu le voudras bien, Marguerite, je ne t'empêcherai point de monter dans la charrette.

— Je le veux dès demain ! s'écria-t-elle, je le veux !

On était alors en plein décembre ; la neige couvrait la terre ; les chemins étaient défoncés... et le vent, qui retournait au nord, semblait

annoncer pour la nuit prochaine un froid à pierre fendre.

N'importe ! j'eus beau raisonner, supplier, me mettre en colère, prétendre que pour moi-même et pour la Grise il allait faire un trop dur temps... bernique ! il fallut partir.

Figurez-vous une nuit sombre et neigeuse, un vent de tous les diables et une froidure à l'avenant... des chemins exécrables, un pays perdu, une mauvaise charrette toute cahotante et qu'abritait à peine un lambeau de toile tourmenté par la bise !

Et Marguerite ne se plaignait pas, monsieur ; bien au contraire, elle paraissait enchantée de son voyage, et quand je lui demandais :

— Femme, n'as-tu point par trop froid ?

Elle me répondait en souriant :

— Je ne pense qu'à mon plaisir de demain matin ; ça me fait l'effet d'un soleil !

Nous arrivâmes enfin. Quand à la scène qui s'ensuivit, ce sont de ces choses qui ne peuvent pas se dire avec des mots.

Deux autres fois durant l'hiver je réunis la mère et l'enfant. Mais il est écrit que les femmes ne seront jamais contentes. Marguerite, qui aurait dû s'estimer bien heureuse, avait trouvé moyen de se mettre en tête une autre histoire.

— Oui... me disait-elle un jour que nous entrions à Rouen... oui, notre fils est bien élevé, notre fils nous aime et nous fait toujours grand accueil. Mais s'il nous rencontrait ainsi, toi dans ta limousine et moi sous mon capot, dans cette charrette, au milieu de ces paniers de moules et de ruchons... s'il nous rencontrait en pleine rue, dans ses pimpants habits de fête, et que par aventure tous ses camarades de collège fussent là... qui sait s'il ne rongerait pas de nous ? qui sait s'il oserait nous reconnaître ?

Au moment même où Marguerite achevait toutes ces suppositions mauvaises, nous débouchions sur la grande place de la cathédrale. C'était précisément un jour de fête, et parmi la foule qui se rendait à l'office on distinguait la longue file bleuâtre des collégiens allant deux par deux. Je flanquai un vigoureux coup de fouet à la Grise, la charrette atteignit l'angle du monument, j'avancai la tête en dehors de la capote, et sitôt que j'eus aperçu Petit-Jacques je le hélai à haute voix.

Oh ! j'en étais bien certain, l'enfant n'hésita pas. A peine eut-il relevé la tête, à peine nous eut-il reconnus, qu'il s'élança hors des rangs, franchit en deux bonds le marche-pied, et, sans même penser que tous ses camarades le regardaient, se précipita

joyeusement dans les bras de sa mère.

—Tu vois ? dis-je à Marguerite.

—C'est vraiment un bon petit cœur ! me répondit-elle aussitôt que j'eus à mon tour embrassé l'enfant et qu'il eut rejoint le collège. Mais tu as eu tort, François... peut-être que le petit va être méprisé maintenant à cause de nous.

Pour le coup, monsieur, la femme avait raison ; et si la chose eût été à refaire j'y eusse réfléchi à deux fois. Mais je m'en consolai bien vite en songeant qu'après tout la rencontre prouvait l'excellent naturel de mon Jacques, et que, dans le cas où ses camarades voudraient faire les mauvais plaisants, il avait... Dieu merci ! ...de bons poings au bout des bras, des poings de paysan.

Le printemps se passa sans autre incident remarquable, et bientôt les pommes commencèrent à se colorer aux chauds rayons de juillet.

La famille Duhamel revint à Villerville, mais hélas ! sans ramener encore Petit-Jacques.

—Vous voyez que je sais me sacrifier aussi à son intérêt, nous dit gracieusement Mlle Eugénie, nous l'avons laissé comme pensionnaire au lycée jusqu'aux vacances.

—Et quand est-ce les vacances ?

—A la mi-août.

Le 14 août, notre fils arrivait. Il était tout chargé de couronnes ; monsieur, il avait remporté tous les prix !

Ces prix, ces couronnes, Marguerite ne manquera pas de vous les montrer... et bien d'autres avec... si jamais vous nous faites l'honneur de venir à la maison. C'est là notre bibliothèque à nous, notre trésor, et nous en sommes orgueilleux... oui-dà... tu plus ni moins que le roi des diamants de sa couronne !

Je vous laisse à penser toutes les joies de ce premier retour.

Malheureusement elles furent de courte durée.

Mlle Eugénie retomba malade, et, cette fois, d'une façon terrible.

Pauvre jeune fille ! Elle était repartie cependant bien ravivée, bien fraîche et bien souriante, à la fin du précédent automne ; mais les roses de son teint s'étaient flétries au souffle de l'hiver, ainsi que les dernières fleurs des champs. Ajoutez à cela la mauvaise influence de l'air des villes pour une aussi délicate santé. Déjà, lors de son retour, nous l'avions trouvée bien amaigrie, bien affaiblie, bien pâle. Cette fois, la campagne et la mer restèrent impuissantes ; elle languit, elle se traîna jusqu'à l'arrivée de Petit-Jacques. La joie de le revoir lui donna le dernier effort de la lampe prête à s'éteindre. Durant

deux ou trois jours, on la revit s'agiter, courir en riant sur la grève ou dans la verdure. Hélas ! ce suprême élan la brisa. Un matin elle voulut sortir et chancela sur le seuil. Elle s'assit un instant pour reprendre quelque force, elle essaya de se relever... elle retomba anéantie, mourante !

Ce fut alors une désolation, un désespoir dans tout le château, dans tout le village ; car il n'était personne qui ne l'aimât, la charitable et angélique demoiselle !

Mais celui qui la chérissait le plus, monsieur, plus que son père, plus même que sa mère, c'était Jacques.

—Ah ! marmurait-il tout en pleurs, ah !... je le disais bien, moi, que c'était une autre Catherine... Dieu ne nous l'avait rendue que pour un temps... elle était trop belle, elle était trop bonne pour rester sur la terre ; sa vraie place est au ciel.

Cependant on avait écrit à Rouen, à Paris ; de célèbres médecins arrivèrent en toute hâte, une consultation solennelle eut lieu au château.

Mais M. Duhamel avait bien compris que le véritable arrêt de la science ne serait pas prononcé devant la jeune malade, devant sa mère. Il voulait connaître la vérité, lui, il se sentait le courage de tout apprendre ; il dit aux docteurs :

—Réunissez-vous dans la maison de François Manoury avant de repartir, j'irai vous y rejoindre.

Nous étions prévenus, nous fîmes asseoir les docteurs, et nous nous retirâmes respectueusement à l'écart.

Le pauvre père ne tarda pas à arriver.

—Messieurs, dit-il dès en entrant, parlez moi comme on doit parler à un homme.

Hélas ! la réponse fut accablante. La jeune fille ne pouvait plus être sauvée que par un miracle. Tout ce qui était possible, c'était de prolonger sa vie pendant quelques mois, durant une année peut-être. Mais pour obtenir ce résultat il fallait quitter immédiatement la Normandie, aller chercher un climat plus généreux, celui de l'Italie ou tout au moins du midi de la France.

—Imaginez un moyen de transporter mademoiselle Duhamel avec tous les soins que son état exige, conclut le plus âgé des médecins, qui portait la parole au nom des autres ; mais partez sans perdre un seul jour, et surtout que votre fille ne soupçonne rien : la vérité la tuerait ! Nous nous retirons, monsieur... Mais ne prenez point nos paroles pour un arrêt irrévocable... il vous reste encore deux espérances ; le soleil et Dieu !

Quelques secondes plus tard, notre maisonnette était redevenue silen-

cieuse, et nous nous empressions autour de M. Duhamel, mais sans avoir pu trouver encore une seule parole digne de consoler l'immense et morne douleur dans laquelle il restait enseveli.

Tout à coup, de l'angle le plus obscur de la salle basse, un sanglot s'éleva.

—Qui donc était là ? s'écria vivement M. Duhamel.

— Quel autre que nous trois connaît mon secret ?

Ai-je besoin de vous le dire, monsieur ? c'était Jacques. Il avait eu soupçon de quelque chose ; impatient de connaître la vérité, il s'était faufilé dans la maison à la suite des médecins, il avait tout entendu.

—Malheureux enfant ! fit M. Duhamel ; je ne puis plus maintenant te laisser approcher de ma fille ; car ils l'ont dit, ces hommes : une indiscretion la tuerait !

—Oh ! se récria vivement Petit-Jacques, oh !... n'ayez pas crainte de ce que je sais tout, monsieur. Elle n'apprendra rien par moi... je vous le jure... jamais rien !

Dans la voix de l'enfant, dans son regard, il y avait une telle énergie, une si intelligente volonté, que tout autre qu'un père au désespoir eût immédiatement pris confiance en lui.

—Si la chose est possible, nous partons sans toi, conclut inflexiblement M. Duhamel qui s'empressa de retourner au château.

Mais quelques prières, quelques subterfuges qu'on employât, Mlle Eugénie ne voulut consentir à partir le jour même qu'à la condition que celui qu'elle appelait son petit frère serait du voyage.

Lorsque M. Duhamel vint nous apporter cette nouvelle, il n'eut qu'à regarder Marguerite, il n'eut qu'à lui dire un seul mot pour qu'aussitôt elle s'écriât :

—Emmenez-le, monsieur ! emmenez-le !

—Hélas ! ce ne sera peut-être pas pour longtemps !

—Je prierai Dieu qu'il ne revienne que dans un ou deux ans, mais que ce soit avec la demoiselle, conclut Marguerite.

Cette fois la digne mère était calme et résolue ; elle ne songeait même pas à pleurer.

Quant à Petit Jacques, lorsqu'il renouvela la promesse de ne rien révéler de ce qu'il savait, on eût dit un homme qui faisait un serment.

Le soir même, la famille Duhamel quitta Villerville.

On avait disposé pour la jeune malade une sorte de brancard sur

lequel elle fut portée jusqu'à Honfleur.

Là un bâtiment à vapeur que M. Duhamel frétait tout exprès le reçut avec toute sa famille.

Ce paquebot devait remonter la Seine jusqu'à Paris, peut-être même au delà.

Il va sans dire que nous avions accompagné Petit-Jacques jusqu'au lieu de l'embarquement.

Lorsque tout le monde fut à bord, lorsque les grandes roues commencèrent à battre le flot qui montait, il était déjà presque nuit.

Une belle nuit de fin d'août, une tiède nuit, une nuit bleue, une nuit toute semée d'étoiles.

Nous courûmes jusqu'à l'extrémité de la jetée, et là, bien après que le bateau se fut perdu dans les brumes du lointain, nous regardions encore !

VII.

Ce qui va suivre, monsieur, je n'en ai plus été le témoin ; mais je me le suis fait raconter tant de fois par mon fils qu'il me semble que moi aussi j'étais là.

Le paquebot sur lequel venait de s'embarquer la famille Duhamel était un de ceux qui sont construits spécialement pour la navigation des rivières ; il remonta dans la haute Seine aussi loin qu'il lui fut possible d'aller. Puis, comme c'était le moyen de transport le plus rapide et surtout le moins fatigant pour la jeune malade, — elle voyageait pour ainsi dire dans son lit, — on gagna directement la Saône, où les voyageurs trouvèrent un second bateau, semblable au premier, et qui déjà les attendait. De la Saône on passa dans le Rhône, qui fut descendu sans désespérer jusqu'aux environs de Marseille.

Alors seulement on reprit la route de terre ; mais déjà le terme du voyage approchait : c'était à Hyères que se rendait la famille Duhamel.

Il paraît, monsieur, que c'est un admirable pays que celui-là. Jamais d'hiver, jamais même de brumailles. Toujours un ciel bleu ; toujours du soleil, de la verdure, des fleurs ! Et quelles fleurs : des lauriers-roses, des cactus et de grands aloès en guise de haies, partout des buissons de jasmin, des forêts d'orangers, qui parfument l'air ainsi que l'encens des églises ! Un vrai paradis, quoi !

M. Duhamel avait fait retenir à l'avance une charmante villa, bâtie à mi côte du célèbre amphithéâtre qui abrite la baie des vents du nord. De la terrasse, la vue planait sur la mer... non point une mer grise et verdâtre comme chez nous, mais une mer d'azur et des horizons d'or !

Mlle. Eugénie était arrivée là brisée, presque mourante. Quelques précautions qu'on eût prises, ce long voyage l'avait énormément épuisée. Plusieurs fois, durant la route, on avait craint qu'elle ne pût aller plus loin ; on avait fait halte ; puis on était reparti, transportant cette frêle existence avec autant de soucis, avec autant de prudence que nous en mettons, nous autres habitants des bords de la mer, lorsque par un grand vent nous allons sur les dunes avec une pauvre petite lumière qu'on tremble de voir s'éteindre à chaque pas.

Durant les premiers jours, la jeune malade resta donc plongée dans une atonie profonde, dans une immobilité presque complète. On eût dit un sommeil léthargique. Puis, tout à coup, pareille à la fille de Jaire se réveillant au tout-puissant appel du Christ, elle se leva lentement de sa couche, elle ouvrit de grands yeux étonnés, elle étendit les bras en avant et regarda tout autour d'elle.

Par la haute fenêtre, toute grande ouverte sur la terrasse, la vue s'étendait au loin. De son premier regard la jeune malade put embrasser toutes les magnificences de ce merveilleux pays, encore inconnu pour elle. C'était précisément le matin. Elle aperçut un ciel si pur, une mer si calme, un si resplendissant soleil dans la campagne.... elle se vit entourée de si admirables ombrages et de fleurs si belles.... elle se sentit comme baignée dans une si douce lumière, dans un air si tiède et si parfumé.... qu'un joyeux frissonnement parcourut aussitôt tout son être, et que, déjà transfigurée par l'enthousiasme, elle s'écria :

— Oh ! mais c'est la vie, tout cela... je renaiss... je suis sauvée... j'existe !

Il y avait là M. et Mme. Duhamel, Petit-Jacques, l'institutrice, des amis, des serviteurs... Ce furent des transports de joie, ce fut un vrai *Te Deum* de victoire. Quelques jours cependant s'écoulèrent encore avant que la jeune fille pût se lever, descendre au jardin, parcourir la contrée.

Puis le miracle de Villerville se renouvela, mais plus lentement et d'une façon moins complète.

Vers la fin de l'automne, mademoiselle Eugénie était presque redevenue la fraîche et charmante créature qui, l'année précédente, nous avait pour la première fois emmené Petit-Jacques.

Pour sa mère, pour tout le monde, elle était hors de péril.

Mais non point encore pour Petit-Jacques ni pour M. Duhamel, qui seuls avaient entendu l'arrêt des

médecins, qui tous deux en avaient gardé le secret.

Bien souvent, le pauvre père prenait l'enfant à part, et après lui avoir de nouveau recommandé le silence, il murmurait avec une triste incertitude :

— C'est bien cela qu'on m'avait promis là-bas... sa vie se prolongera ainsi que celle d'une fleur mise à l'abri du vent... quelques semaines, quelques mois peut-être... mais voilà tout, les lois de la nature sont inexorables !

Petit-Jacques avait meilleure espérance dans l'avenir, et vers cette époque il nous écrivait :

“ La santé de la chère demoiselle va se rétablissant de plus en plus. Pourquoi donc les médecins ne se seraient-ils pas trompés ? D'ailleurs, ils l'ont dit : deux espérances nous restent, le soleil et le bon Dieu. Le soleil, nous en avons plus ici dans une semaine d'automne qu'il n'y en a dans tout un été normand. Quant au bon Dieu, je l'ai tant prié, je le prierai tant encore.... Oh ! oui, j'en répondrais.... elle vivra, elle vivra ! ”

L'hiver tout entier se passa sans qu'aucun fâcheux indice parût devoir démentir la croyance de l'enfant. La température continuait à être des plus favorables, et, sauf quelques journées de douce pluie, on eût pu complètement oublier la date que marquait le calendrier. Les craintes de M. Duhamel lui-même commençaient à s'effacer de son esprit. Quant à sa fille, elle se souvenait à peine d'avoir été malade, elle croyait à sa vie comme elle croyait en Dieu.

Le printemps arriva.

Hélas ! c'était là l'époque redoutable.

Bientôt la jeune convalescente sentit dans tout son être un engourdissement singulier, une lassitude étrange. Les orangers allaient fleurir, elle voulait les voir ainsi.... Les forces lui manquèrent. Elle s'en affecta beaucoup ; elle ne tarda pas à perdre de nouveau les quelques couleurs qui lui étaient revenues. Son appétit en même temps s'en allait, et l'effrayante pâleur d'autrefois reprenait possession de son visage, mais avec une teinte plus livide, plus terreuse que par le passé. Elle se plaignit de violents maux de tête et de soudains accès de fièvre qui lui embrasaient le corps. Puis, tout à coup, son sang se refroidissait tellement qu'il semblait ne plus circuler en elle et que sa main devenait glacée comme celle d'un cadavre.

Evidemment, c'étaient là de terribles symptômes, et déjà, dans tout son entourage, chacun regardait sa fin comme prochaine.

Mais, par une toute spéciale grâce d'en haut, elle seule ne soupçonnait rien encore, et, la mort déjà sur le front, elle continuait de sourire à l'avenir.

Malheureusement les phthisiques abondent à Hyères, et vers le printemps bien des tombes nouvelles se creusent au cimetière. Mlle. Eugénie remarqua l'absence de quelques jeunes gens, de quelques jeunes filles qu'elle rencontrait ordinairement dans des maisons amies, et qui jour à jour venaient à disparaître. Elle

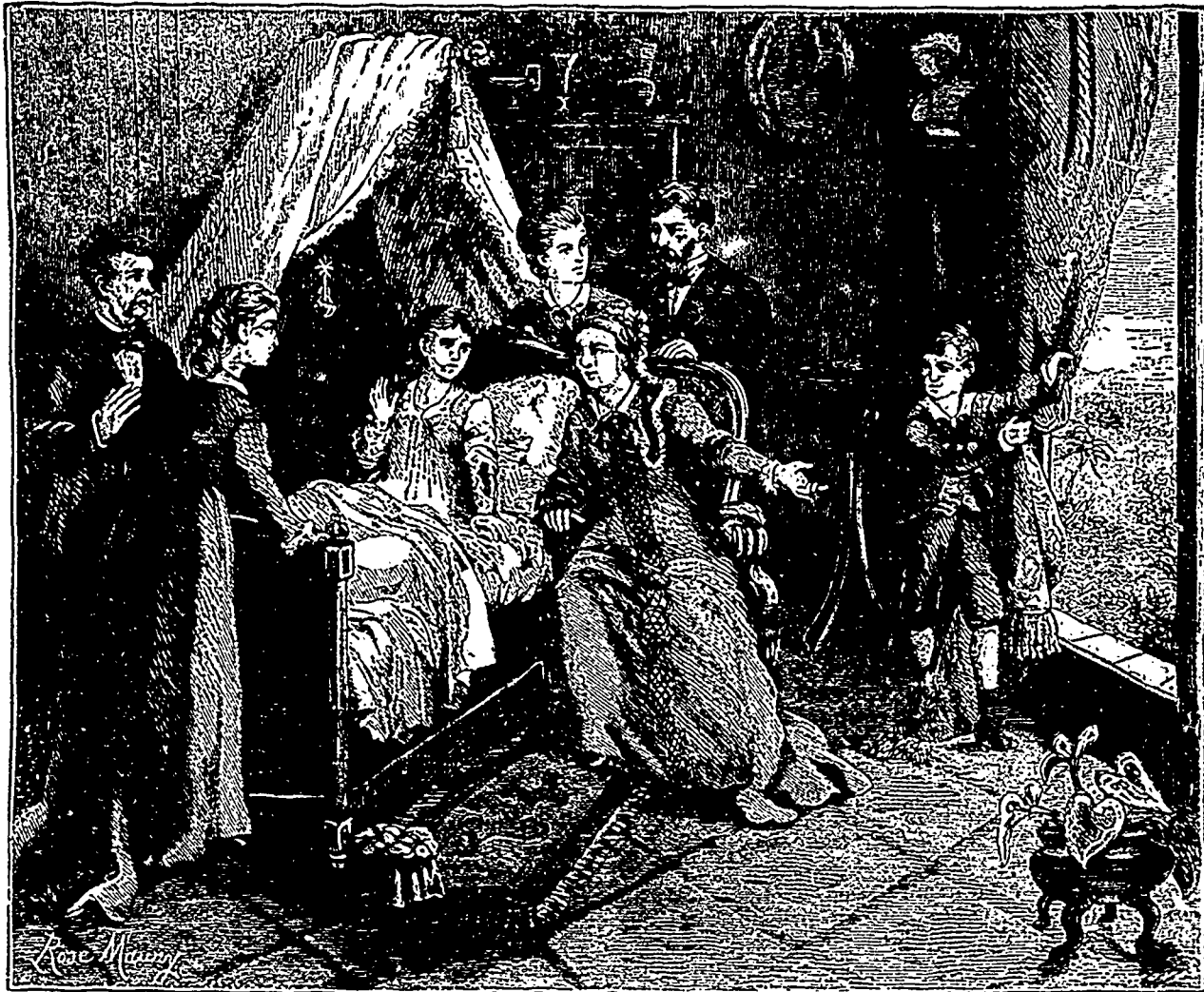
s'informa de ce qu'ils étaient devenus. "Ils sont retournés dans leur pays," lui répondit-on. Elle le crut, ou du moins feignit de le croire. Mais déjà son sourire devenait contraint, inquiet, attristé.

Dans la maison voisine demeurait une jeune anglaise, à peu près de son âge, et avec laquelle elle s'était particulièrement liée. Une semaine s'écoula sans qu'on en entendit parler. Elle manifesta le désir d'aller lui rendre visite, et après plusieurs refus, plusieurs atermoiements, un soir elle

s'esquiva toute seule de la maison afin d'éclaircir le pressentiment qui lui tourmentait l'esprit.

Pauvre demoiselle ! ce qu'elle avait supposé, c'était la maladie, ce n'était pas la mort.

En arrivant à la demeure de son amie, elle trouva la porte toute grande ouverte, le jardin rempli d'une foule silencieuse, la maison voilée de tentures funèbres, et sur le seuil, entre des cierges allumés, un cercueil drapé de blanc.... celui de la jeune anglaise.



De son premier regard la malade aperçut..... (Page 45, 2ème colonne.)

Mademoiselle Duhamel ne jeta pas un cri ; elle tomba aussitôt comme frappée de la foudre.

Quelques instant plus tard, lorsqu'on la rapporta chez ses parents elle était évanouie, inanimée, presque sans souffle, aussi livide qu'une morte.

Oh ! ce dernier coup avait été terrible pour la pauvre enfant !

Elle revint à la vie cependant ; mais à son effrayant torpeur succéda

une crise plus effrayante encore. Durant toute la nuit, elle fut en proie à une fiévreuse exaltation, à une sorte de délire convulsif. Il lui prenait des terreurs étranges, et, s'enveloppant dans ses draps, se collant contre la muraille comme pour fuir quelque menaçante apparition, elle s'écriait avec de plaintifs sanglots, avec des gémissements qui vous déchiraient le cœur.

— Je ne veux pas qu'on me couche aussi dans un cercueil !.. Gardez-

vous bien de m'enterrer, je suis vivante !... Et puis, je me trouve si bien ici !... Oh ! pourquoi m'avoir montré ce beau ciel, cette riante nature?... mais c'est un paradis que l'on ne peut plus quitter. Ne m'en chassez pas encore, je vous en supplie !... Laissez-moi revoir une dernière fois les orangers en fleur !... Mourir... oh ! mais j'ai dix-sept ans... je n'ai jamais fait de mal à personne... je suis aimée de tous... épargnez-moi, mon Dieu ! c'est si bon de vivre ! Oh ! pas

encore ! Je ne veux pas... non, je ne veux pas mourir !

Et cent autres choses navrantes qui devenaient presque de la folie.

Au jour enfin, brisée par le désespoir, elle retomba dans une sorte d'engourdissement, qui peu à peu se transforma en sommeil. Mais, dans ses songes, sans doute, elle voyait toujours l'épouvantable Mort se dresser à son chevet, tendre vers elle ses bras décharnés, car de temps en temps elle frémissait encore, et à travers ses paupières fermées ruisselaient souvent de grosses larmes.

Il s'écoula plus d'une semaine

avant que la fièvre la quittât, avant qu'elle eût complètement recouvré la raison.

Mais ce n'était plus maintenant la même jeune fille. A sa belle confiance d'autrefois, à sa sérénité naïve, venaient de succéder subitement une sombre appréhension, un morne et continuel effroi de l'avenir. Autant elle s'était montrée crédule, autant elle devint défiante ; et, bien qu'elle n'osât pas l'avouer encore, déjà dans son regard se lisait cette obsédante pensée : Vous me trompez tous ! Son hésitation fut longue, mais son impatience de la vérité augmentait de

jours en jours. Elle s'obstina cependant au silence ; elle ne voulut d'abord interroger que ses souvenirs. Mais tout était confus dans sa pauvre tête endolorie, et c'était vaguement que lui revenaient les terreurs de ses rêves. Enfin, lasse de questionner des fantômes, elle prit la résolution de faire parler les vivants, elle se dit avec une énergique volonté : Je connaîtrai mon sort !

C'était le soir : tout le monde présisément se trouvait réuni sur la terrasse. Elle aborda franchement l'entretien en déclarant qu'elle se savait condamnée ; mais chacun était



J'étendis le bras vers la blanche et charmante fée. (Page 52, 2ème colonne.)

sur ses gardes et tout aussitôt se récria. Ce fut en vain qu'elle feignit l'indifférence et la résignation, en vain qu'elle joua tour à tour et la femme forte et la capricieuse fillette, en vain qu'elle supplia, qu'elle pleura, qu'elle s'emporta, qu'elle tendit mille pièges à toutes les affections groupées autour d'elle ; personne ne se laissa prendre en défaut, personne ne lui permit de deviner les larmes que chacun refoulait héroïquement au plus impénétrable de son cœur. Et cependant la perfide questionneuse regardait plus

avidement encore les yeux qu'elle n'écoutait les paroles !

— Tu n'as jamais été sérieusement malade, lui répondait sa mère ; c'est un peu de faiblesse, un peu d'irritation, une simple fièvre de croissance... Voilà ce que c'est, mademoiselle, que de vouloir grandir trop vite !

Et elle avait le courage de sourire.

— Ah ! répondait la jeune fille de plus en plus songeuse.

— Garde-toi bien de te frapper l'esprit, ajoutait le père : Dans un mois tout au plus, nous te ramènerons chez

nous, et bien portante, fraîche, enjouée ; tu courras comme il y a deux ans sous tes chers pommiers de Villerville.

— Vraiment ?

— Je te le jure.

— Ainsi... il ne vous reste aucune inquiétude à propos de ma santé ?

— Aucune.

— Ainsi vous êtes tous très contents... très-heureux.

— Très-heureux, très-contents !

— Ah !...

Il y eut un silence, durant lequel

celui qui entend tout dut entendre tous les cœurs battre.

Puis, soudainement et comme tout à fait rassurée elle-même, la jeune fille sourit à son tour, mais avec une étrange expression de visage.

Son regard venait de rencontrer Petit-Jacques, et, ranimée par une inspiration toute nouvelle, elle se disait :

— Celui-là n'est qu'un enfant... et lorsque nous serons seuls tous les deux, je le forcerai bien à parler !

Pauvre Petit-Jacques ! de bien rudes épreuves allaient commencer pour lui !

VIII

Dès le lendemain matin, la demoiselle appela Petit-Jacques dans sa chambre, et, sans faire semblant de rien, s'y renferma seule avec lui.

Puis, dissimulant toujours son but, elle alla regarder à toutes les fenêtres, écouter à toutes les portes, revint s'asseoir au milieu de l'appartement, attira l'enfant auprès d'elle, et, comme si de rien n'était, commença simplement à jouer avec lui.

Mais, tout petit qu'il était alors, mon fils n'en était pas moins Normand ; il sentit bien où elle voulait en venir, et il se dit :

— Garde à nous !

Après avoir, durant quelques minutes, babillé de choses et d'autres, la jeune fille se prit à dire inopinément et de l'air le plus naturel du monde :

— Eh bien ! mon Jacquot, me voilà donc sauvée ?

— Sauvée de quoi, mademoiselle ? demanda l'enfant avec un si clair regard qu'elle en fut d'abord tout interdite, et pour un instant détourna les yeux.

Mais, revenant presque aussitôt à son idée fixe :

— Sauvée de la maladie ! reprit-elle, sauvée de la mort !...

La mort ! se récria Petit-Jacques. Est-ce que jamais personne a songé à cela ? Est-ce qu'on meurt à votre âge ?

— Ta sœur Catherine avait comme moi dix-sept ans... Tu l'as donc oubliée, ta sœur Catherine ?...

— Oh ! non...

— Eh ! bien ! alors...

— C'était une pauvre paysanne... elle n'a pas été soignée comme vous... on ne l'a pas conduite en ce pays.

— Ah !... tu conviens donc que, si je fusse restée là-bas, moi aussi je serais morte ?

— Non !... non !... je n'ai pas dit cela, mademoiselle.

— Mais les médecins... les médecins qui sont venus à Villerville... ils l'avaient déclaré, eux... je le sais.

— Comment le sauriez-vous, puis-que cela n'est pas ?

— Voyons, Petit-Jacques, voyons ! ... Puisqu'il n'y a plus de danger maintenant, puisque je me porte bien, — car je me porte très-bien, Petit-Jacques, — tu peux m'avouer ce qui s'est dit là-bas... Quel mal crains-tu que cela me fasse ? De la franchise... allons... je t'en prie, mon ami, mon frère !... avoue-moi tout... Tu me rendras bien heureuse !

— Mademoiselle... mais vous voulez donc que je mente ?

On t'a fait la leçon, c'est évident. Tu as promis de ne pas parler. Mais je veux que tu parles, moi... entends-tu bien, je le veux !

— Jamais je ne vous ai désobéi... Qu'exigez-vous que je dise ?

— Tout ce que tu as observé, tout ce que tu as entendu...

— A Villerville ?

— Oui... d'abord. Eh bien ?

— Eh bien !... j'ai oui dire que vous alliez beaucoup mieux, que le climat du Midi devait vous remettre tout à fait en santé... Et bien vite on est parti, voilà tout.

— Voilà tout... soit ! Mais une fois ici je me suis trouvée plus souffrante encore, et il est venu d'autres médecins.

— Quant à cela, c'est vrai... Il en est venu beaucoup, et de tous les pays.

— Très-bien. Ceux-là, quelle fut leur opinion ?

— Vous le savez aussi bien que moi, mademoiselle, car je ne les ai jamais vus que lorsque vous étiez là vous-même.

— Mais quand je n'y suis plus, on cause bien un peu de mon mal ; on en cause en toute liberté. Tu es encore présent, toi... On ne se méfie pas d'un enfant... tu dois avoir entendu bien des choses.

— Pas autre chose que ce que je vous ai rapporté, mademoiselle.

— Je comprends... c'est en secret, c'est avec mystère que les hommes noirs parlent à mon père.

— Les hommes noirs ?

— Les médecins...

— Non... non...

— Et, après leur départ, mon père est plus triste encore ?

— Bien au contraire.

— Ma mère se cache pour pleurer ?

— Jamais ?... oh ! jamais !

— Tu mens, Petit Jacques !

— Moi ?

— Jure-moi que tout cela c'est la vérité.

— Ma bonne demoiselle...

— Jure-le moi par la mémoire de ta sœur Catherine.

— L'enfant frissonna, mais en dedans, car les grands yeux de la mourante étaient braqués sur lui. Il se

rappela les paroles du médecin : " la vérité la tuera !... " et, priant Dieu tout bas de lui pardonner son mensonge, il répondit :

— Par la mémoire de ma sœur Catherine, qui est au ciel et qui nous entend, je... !

Mais il n'eut pas le temps d'achever, car la demoiselle se redressant tout à coup, et avec une recrudescence de dépit, de colère :

— Non ! se récria-t-elle impitoyablement, elle d'ordinaire si douce et si bonne... non, tu me trompes aussi, toi ! ... Mais de ta part c'est odieux. Va-t'en... tu n'es qu'un ingrat !

— Moi ! se récria l'enfant désespéré, moi qui vous aime tant.

— Mensonge encore ! mensonge comme le reste ! tiens... tu le vois bien... tu rougis !

— Je rougis... parce que vous me traitez d'ingrat... et que j'en ai vergogne.

— Tu pleures !

— Hélas ! c'est parce que vous avez l'air de ne plus m'aimer... mademoiselle... et que vous êtes méchante avec moi... Oh ! oui... bien méchante !

Et le pauvre petit, énervé par cette longue épreuve, éclata enfin en sanglots.

Oh ! cette fois, la demoiselle n'y tint plus. Son excellente nature l'emporta sur les mauvaises suggestions de la peur : elle se laissa glisser aux genoux de l'enfant, elle l'étreignit contre sa poitrine, elle le couvrit de baisers, elle lui demanda mille fois pardon en l'appelant son frère.

Et, par contre, elle ne doutait plus maintenant ; heureuse et souriante, elle se rattachait avec confiance à l'espoir de vivre.

Mais le lendemain, mais les jours suivants, les terreurs et l'incrédulité lui revinrent avec la souffrance, avec la fièvre. Elle interrogea de nouveau Petit-Jacques, elle le remit sans cesse à la question. Pauvre enfant ! sa vie devint un supplice.

Il tenait bon cependant, il persévérait avec énergie dans son généreux silence ; et parfois, à force d'adresse et de larmes, à force surtout d'amitié, il parvenait à se faire croire de mademoiselle Eugénie, et ramener le sourire sur ses lèvres, et dans son cœur l'espérance.

Après une de ces terribles scènes où son pauvre petit cœur devait être brisé ni plus ni moins qu'une barque battue contre le galet par la tempête, il nous écrivait :

" J'ai bien de la peine, mes chers parents, mais si la demoiselle meurt, du moins elle ne se sera pas vue mourir... "

Par malheur, c'étaient les bons

jours, ceux-là, et ils devenaient de plus en plus rares. Bien souvent, au lieu de se raviver ainsi qu'une fleur au soleil, la pauvre malheureuse jeune fille se repleyait sur elle-même, flétrie et glacée comme sous un ciel d'hiver. Sa tête se renversait en arrière sur la chaise longue dans laquelle elle était assise, ou, pour mieux dire, couchée; son regard se voilait derrière ses paupières devenues presque bleues; elle tombait dans un anéantissement profond et semblait endormie.

L'enfant alors respirait en liberté; il joignait ses petites mains pour remercier Dieu de lui avoir donné force et courage; il s'approchait à pas de loup de sa sœur Eugénie; il la contemplait en silence avec un regard de tendresse et de pitié.

Mais parfois, lorsqu'il s'oubliait ainsi, elle rouvrait tout à coup les yeux. Son sommeil n'était qu'un piège. Oui, monsieur, elle avait de ces ruses-là; elle imaginait mille moyens de surprendre ce secret poursuivi avec tant d'acharnement et qui lui échappait toujours!

Aussi son caractère s'altérait de plus en plus. Elle s'aigrit, elle s'irrita et — ce qui semblait impossible — elle devint presque mauvaise.

Tout le monde en souffrit, mais surtout Petit-Jacques.

C'étaient tous les jours des interrogatoires pleins d'embûches et de terreurs, des scènes à en devenir fous... Une torture morale... quoi!... un vrai martyre!

Et notez bien, monsieur, qu'il n'y avait plus même de bous revirements comme la première fois. Non, non... elle s'offensait finalement de son obstination, elle l'éloignait brusquement pour s'isoler dans une morne bouderie, et c'était en vain qu'il se désolait, qu'il suppliait, qu'il pleurait maintenant; elle le chassait de sa présence, elle lui disait:

— Tu parleras... ou bien je ne t'embrasserai plus, je ne t'aimerai plus... tu ne me verras plus!

Oh! Petit-Jacques... mon pauvre Petit-Jacques, c'est alors que tu dus être malheureux, désespéré!

Et cependant, monsieur, il resta muet encore.

Mais les menaces de Mlle Eugénie, de sa sœur Eugénie, semblaient se réaliser. Elle en arriva à le prendre en grippe, en aversion, en haine. Un jour enfin elle lui fit défendre son appartement. Oh! pauvre demoiselle... il fallait qu'elle souffrit bien ce jour-là!

Pour le coup, Petit-Jacques sentit qu'il était à bout de résolution, qu'il allait tout dire.

Il eut même la pensée: Il se mit

en chemin pour la mettre à exécution, il monta l'escalier qui conduisait à la chambre de la malade, il entra ouvrit la porte...

Mais, sur le seuil même, il se ressouvint de son serment, et surtout des paroles du docteur: "La vérité la tuera!"

Et il s'enfuit en disant:

— J'en mourrai peut-être aussi... mais je ne parlerai pas!

Désormais il évita la demoiselle; il ne la vit plus qu'en présence de ses parents, devant tout le monde.

Le reste du temps, les heures qu'autrefois il passait près d'elle, il se confinait au fond du jardin, et là, tout seul, il pleurait, il priait.

Mais ne voilà-t-il pas que M. et Mme. Duhamel se blessent de son changement de conduite, et que c'est lui qu'ils en accusent!

Petit-Jacques... tu manques de gratitude et d'affection envers celle qui t'appelait son frère! C'est mal, mon enfant, c'est bien mal... Il ne t'aurait fallu cependant qu'un peu de patience encore!

Telles furent les cruelles paroles que lui dit la mère.

Quant au père, il ajouta:

— Si tu ne te sens pas le courage d'attendre jusque-là, mon ami, ne te gêne pas pour le dire. Je te ferai reconduire à Villerville; Eugénie n'a pas besoin de toi pour mourir!

Petit-Jacques, qui d'abord était resté tout interdit, voulut protester de son dévouement, dire ce qu'il en était... Mais l'émotion ne lui permit qu'un sanglot, et lorsqu'il retrouva enfin la parole M. et Mme. Duhamel n'étaient plus là.

D'ailleurs, l'auraient-ils compris? auraient-ils voulu le croire? On en arrivait à cette dernière période, où, dans une famille, il n'y a plus d'oreilles, plus de regards, plus de raisonnement, plus d'âme... à cet éternel état de choses, ce n'est plus terrible encore que le deuil, où la mort n'a pas encore frappé, mais où déjà chacun la sent dans la maison. Le père et la mère étaient comme atteints de folie... non point la folie qui se débat et se désespère à l'approche du malheur, mais la folie morne et sombre qui déjà courbe la tête sous le suprême coup. La jeune fille ne parlait plus, ne bougeait plus, respirait à peine. Lentement, insensiblement, ainsi qu'une lueur déjà presque éteinte, elle agonisait sur sa chaise longue; car elle n'avait pas voulu qu'on la remit au lit, prétendant que son lit était une tombe. A chaque instant, on s'attendait à entendre retentir dans la chambre ce cri soudain de désespoir qui toujours accompagnait une âme bien-aimée qui

s'envole. Chaque fois que quelqu'un en sortait, c'était pour n'y rentrer qu'avec effroi, et du regard demandant à tous les autres: "Est-ce fini?" Il faut avoir eu de ces heures-là dans sa vie pour savoir ce qu'elles sont!

La pauvre petite flamme cependant brûlait encore, mais depuis quelques jours déjà toute espérance s'était éteinte. Le dernier mot de l'agonisante avait été celui-ci: "Je ne veux plus d'hommes noirs!" Ceux qu'elle appelait ainsi... vous le savez, monsieur, c'étaient les médecins. On leur avait donc donné congé, et sans insistance de leur part, allez! Ils savaient bien n'avoir plus rien à faire dans la maison. Quant à d'autres étrangers, quant aux amis, aucun n'osait plus y venir.

Grande fut donc la surprise de Petit-Jacques, auquel d'ailleurs on ne faisait plus guère attention, lorsqu'il vit entrer dans la chambre un personnage inconnu, un homme au costume singulier, à la physionomie plus étrange encore.

C'était un arabe, tout vêtu de blanc, robe et burnous. Sa figure, jaune comme un parchemin, annonçait un âge très-avancé, mais ses grands yeux noirs conservaient un tel éclat qu'ils semblaient lire jusqu'au fond des cœurs. Quant à son front qui rappelait la nuance et le poli du vieil ivoire, il était énorme.

M. Duhamel avait introduit l'étranger comme un riche marchand de Tunis qui offrait de rares bijoux et de précieuses étoffes. La veille, précisément par un caprice de mourante, la demoiselle avait désiré des robes nouvelles.

A l'approche du Tunisien, elle manifesta cependant une sorte de répulsion. Mais son père lui dit, et avec une certaine insistance qui frappa Petit-Jacques:

— Regarde toujours, ma fille... Examine tout à ton aise, et choisis quelque chose... Tu nous feras grand plaisir... à ta mère et à moi... Ne te presse pas, prends tout ton temps... regarde...

Déjà, comme certain d'avance, d'être écouté, l'inconnu étalait ses marchandises, qui réellement étaient fort curieuses et fort belles. Mais il mettait dans tous ces apprêts une sorte de maladresse, et ne quittait pas des yeux le visage de la malade qui, de son côté, le considérait fixement, en proie à une émotion croissante.

Soit que cette émotion exerçât sur elle une secrète influence, soit tout simplement curiosité de jeune fille, elle parvint à se redresser, toucha quelques étoffes, essaya même un bracelet, mais sans cesser de regarder l'Africain.

Lui aussi, il la regardait toujours.

Bien plus, tout en vantant sa marchandise, il se permettait quelques questions sur la maladie; il trouva même le moyen de lui prendre la main et de la conserver longtemps dans les siennes.

Cependant, après avoir vendu quelques objets, il se retira.

M. et madame Duhamel le suivirent.

Aussitôt mademoiselle Eugénie appela du regard Petit-Jacques et lui demanda à voix basse :

— C'est un médecin déguisé, n'est-ce pas ?

— Comment ! vous pourriez croire.

— Est-ce un médecin ?... Répond !

L'enfant affirma que c'était bien un marchand, et cette fois du moins il ne croyait pas mentir.

— Va-t-en ! fit-elle en laissant retomber sa tête sur le dossier du fauteuil.

— Mademoiselle...

— Va-t-en !

Et le repoussant au moment même où il allait l'embrasser :

— Je ne veux plus que tu reviennes ici... jamais !

A peine dans le jardin, Petit-Jacques eut un accès de délire, presque de démence.

— Je ne puis plus supporter sa haine ! gémit-il en contenant à peine ses sanglots. Ma vue lui fait mal, c'est évident... je veux m'en aller d'ici. C'est d'ailleurs l'idée de son père, et puisqu'il me l'a proposé lui-même... eh bien ! soit... qu'on me reconduise à Villerville !

Pauvre petit ! son chagrin une fois calmé, assurément il n'eût plus voulu partir. Mais dans ce moment, à bout de forces, éperdu de désespoir, il courut immédiatement demander son congé.

M. Duhamel occupait un pavillon isolé de la maison, et l'on arrivait à son cabinet de travail soit par le grand escalier, soit par celui de service.

Notre enfant avait l'habitude de ce dernier chemin, il le prit encore ce soir-là.

La nuit commençait à venir au moment où il atteignit la petite porte, masqué par un épais buisson de magnolias.

Il y avait déjà de la lumière à certaine fenêtre du premier étage : sans aucun doute, M. Duhamel était là.

Petit-Jacques gravit rapidement les marches, ouvrit sans frapper et souleva l'épaisse tapisserie qui retombait de l'autre côté de la porte.

Mais tout à coup sa main resta en suspens.

Il venait d'apercevoir le prétendu marchand tunisien gravement assis

entre M. et madame Duhamel, qui se tenaient debout et qui l'écoutaient dans l'attitude d'un anxieux respect.

— Tiens ! pensa tout aussitôt Petit-Jacques, est-ce que mademoiselle Eugénie aurait deviné juste ?

Et, sans plus bouger qu'une statue, retenant son souffle, il regarda, écouta.

IX.

— Monsieur, demandait l'Africain, n'avez-vous jamais habité la Sénégambie ?

— Durant dix années environ ; c'est là qu'est née notre fille.

— Plus de doute !

Et, laissant retomber sa tête sur sa poitrine, il demeura tout songeur.

— Eh bien ? firent après un silence les deux voix réunies du père et de la mère.

Il releva vers eux un regard convaincu, puis il répondit enfin :

— Vos médecins se sont abusés sur l'état de la jeune fille. Ils l'ont traitée comme phthisique ; elle ne l'a jamais été. Je dirai plus : pour avoir résisté si longtemps, il faut que ses organes soient fortement trempés. Le mal qui la dévore, qui la tue, c'est le fléau de nos brûlants climats, c'est la fièvre du Sénégal.

— La fièvre du Sénégal !... En effet, je me souviens...

— Ah ! pourquoi m'avez-vous appelé si tard ?

— Ne reste-t-il donc aucune espérance ?

— Une seule. La suprême ressource en pareil cas ; mais je doute que vous osiez en avoir le courage.

— De quoi s'agit-il donc, ô mon Dieu ?

— D'un poison terrible... dont seul j'ai le secret... et qui seul coupe parfois cette fièvre. En ce cas, la guérison est presque immédiate et le rétablissement s'opère avec une rapidité qui tient du miracle.

— Mais en répondez-vous, au moins ?

— J'ai dit : parfois... Parfois aussi, plus fréquemment même, c'est la mort instantanée, foudroyante.

— O mon Dieu ! frémirent en même temps le père et la mère atterrés.

Il y eut un silence, après lequel l'Africain reprit :

— Je dois être de retour ce soir même à Nice, où le prince dont je suis le médecin m'attend. Dans la prévision de votre acceptation, j'avais apporté ce qu'il faut ; mais il ne m'est possible d'en compléter la préparation qu'à bord de la caravelle qui m'a amené ici. J'y retourne donc, et jusqu'au lever de la lune j'attendrai. Passé ce délai, si personne

n'est venu, nous mettrons à la voile... et je jeterai le flacon à la mer...

— Le flacon...

— Oui. Il contiendra dix cueillées, que la malade prendra d'heure en heure... D'heure en heure, vous m'entendez bien... Réfléchissez !

Et grave, insensible comme un homme de marbre, il se disposait à sortir.

Mais se ravisant tout à coup, et tirant de son doigt une bague noyée qu'il posa lentement sur la table :

— Si vous ne veniez pas vous-même, ajouta-t-il, remettez à votre envoyé cet anneau. Au cas où personne ne viendrait, vous me le retournerez à Nice.

— Mais... s'écria M. Duhamel d'une voix éperdue, mais si nous allions la tuer !...

— N'est-elle pas déjà perdue pour vous ?... fit l'impassible médecin ; perdue sans retour !

— Qui sait ?... murmura la pauvre mère, dont le regard éploré s'éleva vers le ciel.

— Allah seul commande à la mort !... conclut l'Africain. Allah seul est tout-puissant !

Et il disparut.

Durant quelques minutes, madame Duhamel et son mari demeurèrent silencieux, immobiles, et les yeux fixés sur l'anneau, qui semblait et les attirer et les repousser tour à tour.

Enfin le père, sans doute plus audacieux, fit un pas vers la table, et lentement avança la main sur le tapis.

Tout à coup la mère arrêta son bras.

— Mais, dit-il, si c'était pour elle la vie ?

— Mais, répondit-elle, si c'est la mort !

Puis, après un nouveau silence, si profond cette fois que Petit-Jacques entendait le battement des deux cœurs, il y eut une terrible scène d'hésitations, de combats, de hardiesses insensées et de revirements tout pleins de sanglots. Pauvre mère torturée !... pauvre père au désespoir !... il semblait que là, devant eux, sur cette table, cette bague fût un dé fatal avec lequel ils dussent jouer en un seul coup la vie de leur fille !

M. Duhamel parut enfin l'emporter ; il allait prendre l'anneau, il allait partir.

En ce moment au milieu de la nuit, au milieu du silence, s'éleva tout à coup le tintement lointain de l'Angelus.

— Etienne !... s'écria madame Duhamel avec une exaltation soudaine, Etienne... c'est la voix de Dieu qui nous rappelle à nous-mêmes et qui

nous défend de tenter ce hasard impie ! Cet homme, c'est le démon. Il a parlé d'Allah... tu l'as bien entendu ? Son dieu ne sauverait pas Eugénie... Non... Le nôtre seul est tout-puissant ! il nous appelle, il nous exaucera... Viens à l'église !...

M. Duhamel courba la tête, fit le signe de la croix et se laissa entraîner par sa femme.

Un instant la chambre resta vide.

Tout y semblait même profondément endormi, excepté la lampe qui continuait de brûler sur la table, et la bague qui brillait toujours auprès de la lampe.

Puis la tête de Petit-Jacques écarta les draperies ; le corps bientôt suivit la tête.

L'enfant s'avança silencieusement vers la table, contre laquelle il s'arrêta, les yeux sur l'anneau.

Enfin, avec l'hésitation de quelqu'un qui appréhende de se brûler, il le toucha du doigt.

A ce contact, — fut-ce une inspiration du ciel qui s'alluma soudain dans son cerveau ?... fut-ce un accès de folie ?... Jacques lui-même n'a jamais su me dire quel mobile l'avait poussé, — mais il saisit tout à coup la bague, s'élança au dehors, courut jusqu'au rivage, se jeta dans un canot, se fit conduire à la caravelle niçoise, et, comme un écureuil affolé, grimpa jusque sur le pont.

L'Africain précisément était là ; il attendait.

— Un instant plus tard, dit-il, et, la lune se levant, nous allions partir.

— Voici l'anneau, dit l'enfant.

— Voici le flacon, dit l'Arabe.

L'échange aussitôt opéré, Petit-Jacques était déjà de retour dans le canot.

Quelques minutes après, il reprenait pied sur la plage.

Là il demeura un instant indécis, étourdi, ahuri.

Il n'avait plus la conscience de rien, il ne se souvenait plus, il ne savait plus.

Mais le flacon lui rappela tout... le flacon qui brûlait sa main qui lui semblait briller dans les ténèbres, ainsi qu'un charbon ardent.

D'ailleurs, une force inconnue, irrésistible, le possédait, le conduisait, le précipitait en avant.

Plus rapide donc qu'un jeune poulain lancé au galop, il regagna la grille de la villa, il bondit jusqu'à la maison, il escalada l'escalier, il atteignit la chambre de la malade.

Ni M. Duhamel ni sa femme n'étaient encore de retour de l'église.

Mais l'institutrice se trouvait là.

L'enfant ne fut guère en tourment de s'en débarrasser, allez !

— M. Duhamel vous demande tout de suite, dit-il.

Et presque aussitôt il resta seul avec sa pauvre chère Eugénie.

Au bruit de la porte qui, par deux fois venait de s'ouvrir et de se refermer coup sur coup, elle avait redressé quelque peu la tête. Elle aperçut Petit-Jacques qui s'avançait vers elle en silence ; elle se pencha davantage en avant, et durant quelques secondes, sans se parler, l'enfant et la jeune fille se regardèrent.

— Ah ! fit-elle en premier, c'est toi... Mais qu'as-tu donc ? On dirait que tu veux parler enfin ?

— Oui... oui ! répliqua-t-il, plus encore des yeux que des lèvres ; oui, je vous dirai tout maintenant !

— Je vais mourir ! s'écria-t-elle avec effroi.

— Non... C'est la vie que je vous apporte... et la vie, la voilà !

Petit-Jacques montrait le flacon.

Interdite, effarée, ne comprenant pas encore, elle l'interrogea du geste et du regard.

Alors d'une voix fiévreuse, hâlante et précipitée, mais cependant assourdie par la crainte d'être entendu du dehors, il raconta la visite de l'Africain, les déchirantes hésitations de M. et de Mme. Duhamel, son audacieuse initiative, à lui, Petit-Jacques, sa folle course jusqu'à la caravelle et son retour triomphant.

Il n'avait pas encore achevé que déjà la jeune fille était debout, et d'une main résolue saisissait le flacon.

— Qu'importe le danger, puisque c'est ma seule chance de salut ! s'écria-t-elle avec une exaltation vaillante. Je veux vivre... oh ! oui... je veux vivre !

Déjà elle s'apprêtait à affronter le poison.

Mais s'arrêtant tout à coup, et comme en une pieuse extase :

— Petit frère, dit-elle, prions d'abord... prions !

La jeune fille et l'enfant s'agenouillèrent tous deux, et jamais plus fervente oraison, jamais supplication plus pure ne monta vers le ciel.

Déjà des anges invisibles planaient dans la chambre, tout prêts à recueillir l'âme d'une nouvelle sœur. Peut-être, attendris et vaincus, allaient-ils reprendre en souriant leur vol.

Courageuse et résignée, la mourante cependant se relevait... Elle approcha le flacon de ses lèvres.

Alors seulement Petit-Jacques se rappela tout à coup les paroles de l'Africain : " Une cuillerée par heure, et pas plus !... "

Il se redressa d'un bond : il voulait parler...

Mais, hélas... trop tard ! Déjà le flacon était vide !

La jeune fille porta vivement les mains à sa poitrine, comme pour en arracher une affreuse douleur ; elle remua convulsivement les lèvres sans parvenir à articuler aucun son ; elle ouvrit démesurément les yeux, agita les mains, oscilla sur elle-même, et presque aussitôt, comme foudroyée, tomba.

Petit-Jacques jeta un grand cri, et se recula, l'œil hagard, les cheveux hérissés, la bouche béante.

Quant à ce qui se passa ensuite, ce ne fut pour lui qu'un rêve... un rêve horrible !

La chambre se trouva soudainement remplie de monde... Le père et la mère se précipitèrent à corps perdu vers leur fille et cherchèrent vainement à la ranimer. Puis ils aperçurent le flacon sur le tapis, devinèrent tout à l'égarement de Petit-Jacques, et finalement ce terrible anathème éclata sur lui :

— Malheureux !... elle est morte ! et c'est toi... c'est toi qui l'as tuée !

L'enfant n'en entendit pas davantage : éperdu d'épouvante, de désespoir, de remords, il s'enfuit.

X.

A un mois environ de là, comme nous allions nous mettre à table pour souper bien tranquillement, Marguerite et moi, nous vîmes entrer tout à coup notre enfant, pâle, amaigri, hagard, la chevelure en désordre et les vêtements en lambeaux.

Stupéfaits, hésitant à le reconnaître encore, nous courûmes à lui, nous le fîmes asseoir, nous le questionnâmes tour à tour.

— Elle est morte, répondait-il invariablement, avec un regard fixe, avec un accent étrange ; elle est morte... et c'est moi qui l'ai tuée !...

Puis, de grosses larmes.

Tout ce que nous comprenions à cela, monsieur, c'est qu'un grand malheur nous était arrivé.

Une première explication eut lieu le soir même. Averti par les rumeurs du village, le maire accourut à la maison, et nous apprit que depuis déjà quinze jours il avait reçu d'Étiennes une lettre ; dans cette lettre qui pour nous devait rester secrète, M. Duhamel l'avertissait que Petit-Jacques avait disparu de chez lui, qu'il le faisait activement rechercher dans tous les alentours, et qu'il suppliait, au cas où l'enfant reparaitrait à Villerive, de lui en donner immédiatement avis.

— J'écrirai dès demain, conclut le maire et par le retour du courrier vous aurez sans doute une explication complète.

Nous attendîmes, mais la mort dans l'âme.

Quoi que nous fissions, monsieur, il était impossible d'obtenir de Petit-Jacques autre chose que ces mots, par lesquels ils nous avait salués au retour, et que sans cesse il répétait avec une même stupeur :

— Elle est morte.... ma sœur Eugénie.... et c'est moi qui l'ai tuée.... c'est moi !

Ce qu'il y avait de plus clair dans tout cela, monsieur, c'est que notre pauvre enfant était fou !

Enfin la réponse annoncée nous apprit tout.

Mais ce dont nous ne nous serions pas doutés, c'est que mademoiselle Eugénie était vivante et bien vivante ; elle avait été sauvée, sauvée surtout parce qu'elle avait bu d'un seul trait tout le contenu du flacon, surtout parce que le Dieu des chrétiens, le bon Dieu, le nôtre, s'était servi de ce moyen-là pour opérer un miracle !

Je ne suis pas médecin, monsieur, je ne saurais trop vous expliquer cela ; il paraîtrait que la violence même du remède en avait fait rejeter à la malade toute la partie mortelle, et que la partie salutaire, restant seule, avait radicalement coupé la fièvre. Après une crise terrible, mais très-courte, la guérison s'était immédiatement fait sentir, et, selon le dire de l'Africain, la santé semblait revenir avec une rapidité merveilleuse. Dans peu de temps nous serions à même dars juger nous-mêmes ; mais dès lors M. Duhamel nous assurait de sa reconnaissance et nous disait : " Bonne espérance à votre tour pour Petit-Jacques !... Alors que nous manquions de courage, Dieu s'est servi de sa main pour ressusciter notre fille ; il lui a rendu la vie, elle lui rendra la raison ! "

Ah ! je n'y croyais guère, monsieur, ni non plus Marguerite. Nous avions lu et relu cette lettre devant notre enfant, nous avions mis en œuvre tous les moyens imaginables pour lui démontrer qu'il se trompait, pour lui faire croire que sa sœur Eugénie allait bientôt revenir ; à tous nos raisonnements, à toutes nos affirmations, il ne répondait que son éternel et morne refrain :

— C'est moi qui l'ai tuée ! elle est morte !...

Quant à ce qui s'était passé durant le mois qui avait suivi sa fuite, jamais au juste on ne le saura. Guidé par un vague instinct, il avait pris à l'aventure la direction de Villerville ; il avait fait à pied deux cent cinquante lieues, ne marchant que la nuit, se cachant durant le jour au fond des bois, vivant de racines et de fruits, parfois peut-être d'une au-

mône, Pauvre petit !... Et c'était ainsi qu'il nous était revenu, épuisé, décharné, brisé, presque aussi perdu de corps que d'esprit.

Quinze jours s'écoulèrent, durant lesquels sa santé du moins se rétablissait, durant lesquels il reprit un peu de ses belles couleurs d'autrefois ; mais quant à son intelligence, elle semblait éteinte à jamais.

À le voir, cependant, on ne serait jamais doute de cela ; sauf la fixité de son regard, sauf l'amertume de son sourire, c'était encore un charmant enfant. Sa folie était bien douce, allez.... mais bien navrante !

Un soir enfin, — beau soir d'automne, — nous étions ici tous les deux dans la Fosse-Marine ; c'était l'endroit où il se plaisait le mieux, c'était là que pour la première fois il l'avait vue, elle !

Vainement j'avais cherché à l'égayer un peu, vainement je m'étais efforcé de faire sourire sa mélancolie ; il paraissait à peine m'entendre, et, jouant avec quelques pommes déjà tombées des arbres, il répétait de temps en temps, comme un refrain :

— Elle est morte.... ma sœur Eugénie... et c'est moi qui l'ai tuée !

La nuit vint... une délicieuse et claire nuit.

Tout à coup, au moment où je songeais à la retraite, j'aperçus là-bas, en haut de la falaise, comme une blanche apparition qui semblait accourir vers nous.

Je reconnus bientôt que c'était une femme.... une jeune fille.... une demoiselle.

Elle arriva là, entre ces deux pompiers, sur ce renflement de terrain qu'alors éclairait la lune.

Un cri de joie m'échappa. C'était elle, monsieur, c'était elle !

Elle mit un doigt sur ses lèvres, et, comme Marguerite, qui la suivait de près, elle s'arrêta.

Petit-Jacques, en ce moment, chantonnait encore :

— Elle est morte.... ma sœur Eugénie.... elle est morte....

Je lui frappai doucement sur l'épaule, et sitôt qu'il se fut retourné vers moi, j'étendis le bras vers la blanche et charmante fée qui nous souriait au milieu d'une nuée de lumière.

À cette vue, l'enfant se redressa tout à coup, fit un pas en avant, joignit les mains et tomba à genoux dans l'herbe....

Il y eut un instant de silence.

Puis, comme glissant à la surface de la prairie, la jeune fille arriva jusqu'à l'enfant, se pencha vers lui, l'embrassa au front, et, se reculant de

deux pas, lui tendit les bras avec ce cri :

— Jacques !... petit frère !... Petit-Jacques !

— Ah ! répondit-il avec un élan spontané du cœur ; ah ! je te reconnais.... C'est toi, sœur Eugénie.... Toi voilà donc enfin !... C'est bien toi !...

Déjà il était dans ses bras... il riait.... il pleurait... il n'était plus fou que de joie !

— Vous voyez bien, nous dit-elle, que je lui ai rendu la raison comme lui m'a rendu la vie. Le bon Dieu voulait cela... nous devions nous sauver l'un pour l'autre !

XI.

Suffoqué par l'émotion, le bonhomme Manoury fit une dernière pause.

Mais, à travers ses larmes, il ne tarda pas à me sourire.

J'en profitai vivement pour lui demander :

— Eh bien... après ?

— Après ? repartit-il allègrement. Mais il y a dix années de cela, et mademoiselle Duhamel s'appelle aujourd'hui madame la comtesse de Varedes !

— Comment... cette charmante jeune femme qui vient de passer tout l'heure avec deux adorables enfants qu'elle guidait par la main....

— C'est notre chère ressuscitée d'autrefois.... sœur Eugénie.

— Mais Petit-Jacques ?

— Oh ! oh ! m'est avis que nous ne tarderons guère à le voir non plus ; les vacances sont commencées d'hier soir à Paris.... Et tenez... tenez.... que vous disais-je ?

Un alerte et pimpant élève de l'École polytechnique descendait, en courant, la pente escarpée de la Fosse-Marine.

Déjà le bonhomme Manoury se précipitait à sa rencontre. Il y eut entre eux une chaude et franche accolade.

Puis mon vieux conteur se retourna vers moi, et, le regard étincelant de joyeuses larmes :

— C'est mon fils, conclut-il fièrement ; voilà Petit-Jacques !

CH. DESLYS.

MÉCONTENTEMENT.

Le député X. est l'objet de vifs reproches de la part de ses électeurs qui l'accusent d'avoir trahi son mandat.

J'ai obéi à la voix de ma conscience, répond fièrement X.

— Eh bien ! répliqua un des mécontents, aux prochaines élections, ne comptez que sur cette voix-là.

Les Chevaliers

DE LA

CROIX BLANCHE.

PROLOGUE

LE DRAME de NEUVECELLE

I.

OU POMPÉE BARBOUL CONTE LA LÉGENDE
DES COUS-TORDUS AUX BONNES
GENS DU PAYS DE GAVOT.

Sur la rive française du lac Léman, au-delà de l'embouchure de la Dranse, rivière torrentueuse qui vient mêler ses eaux grises aux flots bleus, — un peu au-dessus du fameux palais de Ripaille, — s'étend une petite province assise au pied des derniers contreforts des Alpes : c'est le pays de Gavot, dont Evian est la capitale.

On pouvait comparer autrefois ce vaste canton aux jardins d'Armide, et peut-être même à cette Arcadie heureuse où régnait la vie pastorale dans sa calme simplicité. Mais on a civilisé cette région naguère si paisible, et la fièvre de l'or exerce là-bas ses ravages. La fumée noire des locomotives empoisonne les châtaigneraies, et sur les ondes flottent des steamers encombrés de touristes que dévore l'ennui. Le pays de Gavot devient riche : la politique y fleurit ; plaise à Dieu qu'elle n'y détruise rien des antiques vertus et des nobles souvenirs du passé !

C'est une immense prairie, entrecoupée de cultures, s'arrondissant en collines gracieuses, se creusant en vallons coquets, parsemée de bosquets touffus, où l'érable-plane se mêle au chêne et au hêtre, de futaies épaisses, couvrant de leur dôme de verdure les hameaux disséminés sur les pentes, ou cachés aux replis d'une combe.

Ici l'on ne voit point encore la haute ramure des pins, le feuillage grisâtre et le troncrugueux de l'arole, et les taillis du genévrier criblé de baies violettes, et les parterres de Gènes, de colchique, de cardamine aux pédales pourprées. Au bord des chemins, la vigne suspend ses pampres en guirlandes aux branches de saules étêtés ; les grappes du raisin ambré sont à la portée du voyageur qui passe, et dont le regard s'égaie

aux couleurs éclatantes brodées sur toutes les nuances de la gamme du vert.

De troupeaux seconant leurs clochettes paissent l'herbe fleurie ; à l'ombre des tilleuls, des essaims d'enfants blonds dansent la ronde champêtre ; les paysans travaillent, de l'aurore au coucher du soleil, et c'est, au milieu de ces champs bénis, sous l'ardent azur d'un ciel transparent et pur comme celui de Florence, une animation joyeuse où se mêlent, dans une harmonie grandiose, les chants rustiques, le gazouillis des oiseaux, le clapotement des ruisseaux sur les cailloux, le frémissement de la brise dans les arbres.

Le cadre de ce paysage charmant est incomparable.

D'un côté ce sont les Alpes, qui s'élèvent par gradins, hérissées de pics aigus, avec leurs crêtes de rochers semblables aux crâneaux d'un château de géant, que dominent les glaciers et les neiges éternelles aux éblouissantes blancheurs ; les montagnes s'entassent par assises énormes, couvertes de pâturages et de forêts, diaprées de teintes bleues ou violettes, avec de larges traînées de lumière dorée..... De l'autre côté, l'immense nappe d'eau, plane et lisse, moirée d'argent, rayée de bandes glauques, ça et là pailletée d'une voile rousse... et, là-bas, tout au fond, émergeant d'un nuage de vapeurs diaphanes, les hautes cimes des Alpes suisses, déchiquetées bizarrement, s'estompent en relief sur l'opale clair du ciel.

Ce fut dans cet admirable site que se déroulèrent les premières péripéties du drame sanglant qui fit disparaître du monde la grande famille des Rocheraye, dont le nom illustre tant de pages de l'histoire de France, et les vieillards ont gardé la mémoire des événements affreux qui jetèrent l'épouvante et le trouble dans cette contrée heureuse où l'homme est bon, franc et probe, parce qu'il vit plus près de Dieu, et plus loin de nos corruptions civilisées.

Le jour de la foire d'octobre, en 1836, les rues étroites d'Evian, — petite ville resserrée entre le lac et une colline, — regorgeaient d'une foule bruyante, qui montait et descendait, en un double courant, ces voies tortueuses, bordées par d'antiques logis.

Au-devant de l'église, dont l'abside s'avance dans le lac, pareille à la carène d'un vaisseau amiral, de nombreuses boutiques foraines attiraient les chalandes, et même au pied des anciens remparts, que naguère les trois châteaux de Gribaldi, de Fontbonne et de Blonay reliaient à la cité, il y avait, abrités par des auvents de

toile, de superbes étalages : vieilles defroques, sabots suspendus en festons, monceaux d'étoffes bariolées, ustensiles d'étain luisants, saïences et poteries, musées en plein vent d'images enluminées, où le Juif-Errant couvoyait tous les saints du paradis.

On s'interpellait gaiement : dans les cabarets le vin blanc et l'eau-de-vie de cerises coulaient à flots. On criait beaucoup, on ne se battait point, encore que les têtes fussent échauffées, et que les bonnes gens de là-bas ne regardent guère à un coup de bâton, donné ou rendu, sans rancune.

Mais ce n'était pas au centre de la ville, entre ces maisons à pignons pointus, à fenêtres en ogive, que se tenait la vraie foire, car si les montagnards y venaient acheter quelques aunes de drap, et leurs femmes, un lambeau de percale, ils n'y séjournaient qu'un moment, et s'en retournaient vite au-delà du donjon à demi-ruiné, au pré planté de platanes, sur le rivage du Léman.

Et là ils ne s'amusaient point à regarder les bateliers radoubant leurs embarcations sur la grève, ou les canots retenus à des pieux par une amarre pourrie se balancer sur la vague écumeuse qui mouillait les cailloux.

Ils couraient aux baraques, ornées d'oriflammes et de toiles peintes, où l'on montrait les sauvages des îles Marquises, dévorant de la chair crue, — où des saltimbanques faisaient des tours fantastiques et dansaient sur la corde, au son d'une guitare fêlée. La balloria, — comme ils disent, — les divertissait d'autant plus qu'ils jouissaient gratis de la parade, laissant aux bourgeois le privilège onéreux de pénétrer, moyennant deux sous, à l'intérieur de ces théâtres mirifiques.

C'était une agitation incessante, un mouvement continu. Le bèlement des brebis, le sord beuglement des bœufs, jetaient leurs notes rauques dans la cacophonie des fanfares de la trompette, des cris aigus du flageolet, du cliquetis des cymbales.

Un chanteur ambulant raclait du violon, et vociférait à pleine voix des plaintes patoises. Plus loin, des *magnins* tapaient à coups de marteau sur leurs chaudrons. Des bouviers valaisans sifflant une *coraule*, poussaient devant eux leurs troupeaux de vaches blanches, marquetées de roux.

Puis des escouades de garçonnets, la guimbarde entre les lèvres, et des bandes de fillettes guettant les rubans et les affiquets étalés à leurs convoitises, passaient ; et les commères, colportant les nouvelles, marchandaient

de ci de là, achetaient peu, mais devisaient beaucoup.

Parmi les promeneurs qui parcouraient le pré de foire, on remarquait un personnage que ce spectacle paraissait intéresser quelque peu. Il

se livrait à des études pittoresques, sans doute, car il ne cessait ni d'écouter, ni de regarder autour de lui, sans être préoccupé de la curiosité respectueuse que sa présence excitait.

Agé d'environ quarante ans, d'une

stature élevée, cet homme affectait une roideur militaire. Son visage, aux traits accentués, ne manquait pas de noblesse, mais rappelait fâssez le type hébraïque, par la courbure aquiline de son nez, par ses lèvres



Le comte Lancelot de Peyl considérait Barigoul avec une attention soutenue. (Page 55, 2ème colonne.)

charnues, par ses yeux gris, très mobiles, au regard fuyant. Ses cheveux étaient d'un blond fauve, à reflets cuivrés, ainsi que sa moustache relevée en pointe. Sa physionomie offrait une expression de mélancolie amère,

de sombre fierté et d'astuce, qui inspirait la répulsion et presque l'effroi.

Vêtu avec une élégante simplicité, jouant avec une cravache à pommeau d'agate, il allait et venait, rendant

avec une grâce un peu hantaine les saluts qu'on lui adressait de toutes parts.

Il se dirigeait vers une tente entourée d'une affluence considérable de campagnards.

Pompée Barigoul, parisien de Paris, fils du célèbre Marius Barigoul, une des gloires de Marseille, ne se connaissait point d'égal parmi les bienfaiteurs de l'humanité qui couraient le monde, à la recherche de malades à guérir. Il n'avait pas le moindre diplôme en poche, mais aucun de ses rivaux n'arrachait les dents avec plus de dextérité, et son élixir incomparable, l'*Alkermès de Sibérie*, panacée universelle, supprimait toutes les infirmités humaines, prolongeait la vie, décuplait les facultés de l'intelligence.

Jeune encore, il se déguisait en vieillard : un diadème de pierreries fausse étincelait sur les cheveux blancs de sa perruque elourdie ; sur sa tunique de satin rouge, chamarrée de cannetilles, de paillettes et de passementeries, retombait un triple rang de perles qu'une reine eût enviées. Ses mains crochues sortaient d'un flot de dentelles. Son baudrier et son glaive de consul romain étaient constellés de rubis et de saphyrs qu'il avait payés au moins dix louis chez un costumier du boulevard du Crime. Juché sur une estrade, entre un nègre habillé de jaune, chargé de verjolottes, qui battait la grosse caisse à coup redoublés, et un pitre vêtu de la souquenille, de la collerette à tuyaux et du chapeau pointu des médecins de Molière, le charlatan débitait son boniment ordinaire avec le pur accent du faubourg Saint-Marcel, égayé de quelques assonances provençales :

— Oui, mesdames et messieurs, enant-il en dessinant des gestes emphatiques, oui, mon élixir célestial, mon *Alkermès de Sibérie*, est la neuvième merveille du monde !... Il fallut cent treize ans de recherches à l'illustre auteur de mes jours pour en découvrir la formule, au fin fond des grands deserts de la Chine. L'empereur de ce pays, fils du ciel, neveu de la lune et cousin germain du soleil, voulait acheter la recette au prix de mille fois le poids d'un homme en pièces d'or !... Mais c'est au soulagement de l'humanité souffrante, que ce génie prodigieux, le tout puissant Marius Barigoul — auquel toutes les villes de l'univers dressent un jour des statues, — a consacré le précieux résultat de ses veilles... C'est au peuple, — au peuple seul ! — qu'il a fait ce cadeau sans pareil. L'*Alkermès de Sibérie* guérit toutes les maladies qui proviennent de la décomposition du sang. — J'ai les certificats de deux rois, de trois archiducs, de cent princes, évêques, marquis, généraux, — et de monsieur le maire de Jouet-sur-Gartempe (Indre), — que je pourrais exhiber à l'honorable société !

Il déroula une pancarte où l'on

voyait la figure grossièrement enluminée d'un jeune garçon contrefait, ayant la tête complètement retournée, la nuque au-dessus de la poitrine, le visage entre les épaules :

— Mesdames et messieurs, savez-vous ce que c'est que les cons-tordus ? poursuivit Pompée Barigoul, avec sa faconde méridionale. Dans une vallée de Savoie, à quelques lieues d'ici, au village de Brens, il existe une famille, affligée de cette déplorable infirmité d'avoir la figure sans devant derrière : ce sont les cons-tordus. Ils descendent de Jean Burgnard qui au temps des guerres de religion, — bien des années avant que l'ogre de Corse devint le grand Napoléon (ici l'orateur fit la révérence) — mit une corde au coup d'une image de la sainte Vierge, et la traîna sur les rochers de la montagne, en criant : " Viens après moi, moricaude ! " Or la mère de Dieu fit un miracle pour punir cet impie, et comme il avait la tête tournée pour cracher sur la statue, jamais il ne put la retourner, et tous ses hoirs, comme lui, eurent le visage placé à rebours.

Le marseillais s'interrompit un moment, en vertu de quoi le nègre crut devoir exécuter une ritournelle sur l'enorme tambour, tandis que le médecin de Mollière agitait une clochette à la volée.

Pompée Barigoul, enflant la voix, le regard inspiré, les bras levés au ciel, reprit ensuite d'un ton solennel :

— Eh bien ! mes respectables amis, car je n'ai autour de moi que des amis, — j'ai obtenu la grâce de cette famille infortunée !... Je pris sur mes genoux le plus jeune des enfants de Burgnard (Epiménide), âgé de sept ans... je frictionnai son cou avec mon élixir célestial... En moins d'une minute le miracle s'opéra... Et maintenant, chaque jour, tous les Burgnard, vieux et jeunes, hommes et femmes : Epiménide, Pothin, Théodosie, Gauburge, Philomène, Maxime, Paucrace et Colombin, usent un flacon de ce divin élixir, auxquels ils devront certainement leur guérison...

Allez la musique !

La foule écoutait avec un pieux recueillement ces discours étranges. On eût dit que ce rompée jouait un rôle : il mentait sans conviction, car sa vulgarité n'était qu'apparente, et son emphase ridicule déguisait mal une ironie amère.

Le comte Lancelot de Peyl, — ainsi nommait-on le personnage qui faisait au charlatan l'honneur de l'écouter, confondu parmi les paysans, et qui mordait parfois avec rage l'agate d'argent sortie de sa cravache, — considérait Barigoul avec une attention soutenue.

— Non !... murmura-t-il en fronçant les sourcils, ce n'est pas là celui qu'il me faut. Cet homme est las de sa vie errante, assurément, et n'est pas de ces gens à scrupules... Mais ce serait un complice dangereux.

Toutes les mains se tendaient vers l'estrade.

Pompée, le nègre et le pitre distribuaient de tous côtés des multitudes de fioles, en cristal épais, pleine d'un liquide verdâtre, bouchées à l'éméri, ornées d'une profusion d'étiquettes dorées :

— A vingt sous le flacon !... à vingt sous !

C'était à qui en aurait un ; en un moment la cassette qui servait de pharmacie à Barigoul fut vide.

Il ne restait qu'un flacon, il le mit aux enchères, et s'écria, non sans hésitation :

— Le dernier, mesdames et messieurs !... le dernier !... A un écu !

— Vingt frans ! dit M. de Peyl en souriant.

— Quarante ! intercala une voix moqueuse.

Le gentilhomme regarda celui qui venait de parler, et le salua :

— Vous misez sur moi, seigneur Alvarez ? lui dit-il d'un ton léger...

— Comme vous voyez mon cher comte !

— Eh bien ! je veux d'un seul coup remporter la victoire : Cinq louis !

— Adjugé ! riposta Barigoul, en chanté de l'aubaine.

Il tendit le flacon à M. de Peyl, qui lui jeta sa bourse, et qui s'éloigna aussitôt avec don Pio Alvarez, riche palermitain qui appartenait à la petite colonie des baigneurs d'Amphion, où il avait passé la saison avec sa jeune femme et leur fils.

— Vous avez payé fort cher cet méchante drogue, dit Alvarez à M. de Peyl, qui examinait curieusement l'élixir. Avez-vous envie de faire des expériences avec cela ?

— Non, répondit le comte, j'ai simplement voulu récompenser la faconde de cet empirique : il m'intéresse, comme toutes les natures perverses...

— Toujours sceptique ?

— Hé ! trouvez mieux pour avoir l'âme tranquille !... Ce qui m'ennuie, c'est que me voici obligé de rentrer chez moi, j'ai donné ma bourse...

— N'ai-je pas la mienne ? prenez donc, mon cher comte.

Alvarez offrit à M. de Peyl une bourse de soie rouge dont les coulants étaient d'argent niellé, et les glands de perles fines.

Le comte la prit et la glissa dans sa poche en disant :

— Fort jolie ! Demain, je vous rendrai contenant et contenu, seigneur

Alvarez. Comptez-vous quitter ce pays bientôt ?

— Je partirez la semaine prochaine. Mon petit Philippe est trop délicat pour supporter la brise âpre des Alpes à la fin de l'automne, et d'ailleurs je suis rappelé en Sicile. Et vous, monsieur ?

— Moi, je passerai l'hiver à Paris. Je ne boude pas la nouvelle dynastie, comme monsieur mon frère, qui m'en veut un peu de m'être rallié, et que sa fidélité à la branche aînée condamne à l'exil.

Don Pio Alvarez fronça légèrement les sourcils, et d'une voix où perçait un ressentiment manifeste, sous un accent de raillerie :

— Le duc de Rocheraye, dit-il, est un homme des autres âges : on ne saurait le juger avec justice, en ce temps où l'intérêt personnel prime tout... Je voudrais savoir pourquoi le duc, votre frère, me témoigne en toute circonstance une froideur qui est presque de l'hostilité... En quoi mérité-je de semblables procédés, de la part d'un gentilhomme dont je suis l'égal pour la naissance, car enfin mes aînés sont ducs de Guymaraens, en Espagne.

— C'est là précisément, répartit M. de Peyl, ce qui paraît irriter contre vous le duc, mon frère. Vous n'ignorez pas que ce titre ducal érigé par Philippe II en faveur des Alvarez, leur fut enlevé par Philippe V, qui le concéda à mon trisaïeul. Jusqu'à la Révolution nos deux familles ont soutenu un procès, avec une égale passion. La querelle dure depuis deux siècles et demi, et Louis n'a répudié de l'héritage paternelle ni les amitiés ni les haines.

— Qu'il prenne garde ! reprit le sicilien, dans les yeux noirs duquel brilla un rapide éclair. Je ne supporterai pas davantage ses dédains !

En causant ainsi, ils étaient arrivés à l'extrémité du pré de foire, tout au bord du lac.

Il y avait là moins de monde : quelques paysans se pressaient autour d'un campement, formé de trois tentes de toile grise, entourées d'une corde tendu sur des piquets, en guise de balustrade. Un foyer, bâti en pierres plates s'élevait sur le sable, entre deux chariots de forme bizarre. Un peu plus loin un vieux cheval et deux ânes étaient attachés devant une crèche improvisée.

Le comte s'arrêta.

— Vous restez ici ? lui demanda Alvarez.

— J'ai fantaisie de me faire dire la bonne aventure par cette femme, reprit M. de Peyl, qui sourit, en montrant du doigt une repoussante créa-

ture accroupie dans l'herbe devant une des tentes.

Il ajouta, d'un ton sérieux :

— Monsieur Alvarez, mon frère est d'une extrême violence de caractère. Soyez prudent !

— Merci, répondit le sicilien avec une dignité hautaine.

Sur ces mots, ils se séparèrent assez froidement.

Ces étranges vagabonds que l'on rencontre partout en Europe, que l'on appelle *zingari* en Italie, *tziganes* en Hongrie, *gitanos* en Espagne, *bohémiens* en France, et qui se donnent à eux-mêmes le nom de *Rômes* et de *Romanichels*, sont une race nomade qui se perpétue à travers les siècles depuis l'antiquité la plus reculée.

Son type spécial ne s'est point modifié : elle a conservé ses mœurs, ses coutumes particulières. Elle vit en dehors des lois de tous les pays qu'elle traverse, et ne reconnaît d'autres autorités que celle de ses chefs. Elle ne pratique aucun culte, ne professe aucune religion, mais elle est soumise à l'influence de certaines superstitions. Les sciences occultes sont en honneur parmi les tziganes, qui ont pénétré les secrets des initiations et des rites de l'Orient, et qui se livrent aux sombres expériences de la magie.

Ces êtres mystérieux voyagent sans cesse, exerçant les plus humbles professions, misérables en apparence, presque inoffensifs : ils sont tolérés partout et partout on les redoute. On les connaît peu : leur vie intime est cachée à tous les yeux. Ils parlent une langue étrange, qui n'est pas écrite : ils échappent ainsi à l'observation.

Le comte de Peyl franchit résolument la barrière et s'approcha de la bohémienne qu'il avait désignée à M. Alvarez : une femme âgée, aux cheveux blancs enroulés sous une sorte de turban crasseux, vêtue d'une gandourah de laine rayée et de baillons sordides.

Elle ne se dérangea nullement, à la vue de cet étranger, qui laissant tomber une pièce d'argent dans le tablier de l'affreuse compagne, lui demanda, en se servant de la langue arabe :

— Comment vous nommez-vous ?

Elle leva sur lui un regard morne, et lui répondit d'une voix gutturale :

— Faedineh !

— Puis-je parler à votre chef ?

— Je ne suis que la servante ; ma maîtresse est la reine Nighmèh Sèmma. Homme, la reine l'attend. Viens à la nuit tombée !

(A suivre.)

CHARLES BULT.

BIOGRAPHIE.

[Pour l'Album des Familles.]

LES GRANDS NOMS

DE NOTRE

HISTOIRE.

(Suite.)

II.

JACQUES-CARTIER

(1494-1544.)

JACQUES-CARTIER est né à Saint-Malo, le 31 décembre 1494. On ne connaît rien de son enfance et de sa jeunesse, si ce n'est qu'il fit son apprentissage sur mer et qu'il était devenu, au moment où s'ouvre ce récit, un navigateur habile et très expérimenté.

En 1534, François Ier, roi de France, lui confia le commandement d'une expédition chargée d'aller explorer l'hémisphère occidental et de rechercher en même temps un passage pour arriver, par l'ouest, aux Indes et au Japon.

Jacques-Cartier partit de Saint-Malo le 20 avril 1534, avec deux vaisseaux d'environ soixante tonneaux chacun, montés par cent vingt hommes d'équipage. Vingt jours après, le 10 mai, il reconnaissait le cap de Bonavista, sur la pointe ouest de Terre-Neuve. Mais, ayant trouvé une grande quantité de glaces près de la côte, il descendit un peu plus au sud et entra dans une petite baie qu'il nomma Sainte-Catherine et qui porte aujourd'hui le nom de Catalina. Après avoir été retenu assez longtemps en cet endroit, il mit à la voile pour aller explorer le détroit de Belle-Ile, entre Terreneuve et la côte du Labrador. Il toucha la côte à plusieurs endroits et revint vers le sud où il reconnut, en passant, les îles Bryon et de la Madeleine, puis, continuant sa route vers l'ouest, il entra, le 3 juillet, dans une grande baie qu'il nomma *Baie-des-Chaleurs* à cause de la température élevée qui se faisait sentir en cet endroit. Quelques

jours après, il pénétra dans la baie de Gaspé, qu'il prit pour la bouche d'une grande rivière. A l'embouchure de cette baie, il fit planter une grande croix portant l'inscription : VIVE LE ROI DE FRANCE, pour indiquer qu'il prenait possession de ce territoire au nom de la religion et du roi de France. Pendant son séjour en cet endroit, Cartier échangea des présents avec les Sauvages et prit avec lui deux des fils du chef de l'endroit, *Taiguragny* et *Domagaya*, pour les emmener en France. Il remonta ensuite le fleuve jusqu'à la Poite-de-Mons, puis remit à la voile pour Saint-Malo, où il arriva le 5 septembre.

Le rapport que fit Cartier sur les pays qu'il avait visités satisfait le roi qui le nomma "Capitaine et Pilote royal" et lui confia, l'année suivante, le commandement d'une nouvelle expédition avec une flottille de trois vaisseaux bien équipés : la *Grande Hermine*, 120 tonneaux, la *Petite Hermine*, 60 tonneaux, et l'*Emerillon*, 40 tonneaux. Le 19 mai 1535, Cartier mit à la voile, mais à peine était-il en pleine mer qu'une tempête dispersa les trois vaisseaux qui ne se réunirent qu'le 26 juillet, au Blanc-Sablon, où avait été marqué le rendez-vous.

De là, la flottille se remit en route pour remonter le fleuve entre l'île d'*Anticosti*, que Cartier nomma l'*Assomption*, et la côte Nord. Après avoir exploré cette côte, Cartier arriva, le 1er septembre, à l'embouchure d'une rivière que *Taiguragny* et *Domagaya* lui dirent être l'entrée du royaume de *Saguenay*. Le 6, la flottille vint jeter l'ancre près de l'*Île-aux-Coudres*, et, le 7, elle mouilla à la pointe sud-ouest de l'île d'*Orléans* que Cartier nomma *Île-de-Bocchus*, sans doute à cause de la grande quantité de raisins sauvages qu'on y trouvait. Quelques jours après, il vint ancrer ses vaisseaux à l'embouchure de la petite rivière *Sainte-Croix* (aujourd'hui *Saint Charles*), au pied du promontoire sur le versant duquel était bâti le village de *Stadaconé* (Quebec). Après avoir échangé des présents et des protestations d'amitié avec *Donnacona*, le chef de la bourgade, il laissa la *Grande-Hermine* et la *Petite-Hermine* dans l'embouchure de la rivière *Saint-Charles* et partit avec l'*Emerillon* pour explorer le haut du fleuve qui se nommait alors, suivant les Sauvages, fleuve d'*Hochelaga*, et qui reçut plus tard le nom de *Saint Laurent*. A quinze lieues environ plus haut que *Stadaconé*, Cartier fut obligé de s'arrêter au pied d'un fort courant, à un endroit nommé *Achétaï* (1). Là encore,

un grand nombre de Sauvages vinrent visiter les Français.

Parvenu au lac *Saint-Pierre*, Cartier fut obligé de s'arrêter de nouveau à cause du peu de profondeur des eaux. Il laissa là l'*Emerillon* et continua à remonter le fleuve avec deux barques. Le 2 octobre, il arrivait au pied du courant d'*Hochelaga* que ses barques ne purent remonter. Les habitants de cet endroit, au nombre de plus de mille, vinrent au-devant de Cartier et lui offrirent une grande quantité de poisson et de maïs. Il mit lui-même pied à terre et distribua quelques présents. Le lendemain, de grand matin, il se rendit, par terre, à la bourgade d'*Hochelaga*, qui se trouvait bâtie au pied d'une montagne qu'il nomma *Mont-Royal* (aujourd'hui *Montréal*). Les Sauvages le reçurent avec de grands témoignages d'amitié.

Cartier, ayant pris des renseignements sur le cours du fleuve, reconnut qu'il lui serait impossible de franchir de grands rapides qui se trouvaient plus haut; il revint donc sur ses pas et retrouva l'*Emerillon* à l'endroit où il l'avait laissé. Le 7 octobre, il vint mouiller par le travers d'une rivière qu'il nomma *Fouez* et qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-Maurice*. Après l'avoir fait explorer sur un certain espace par ses barques, il reprit sa route vers *Stadaconé* où il arriva le 11 octobre.

Pendant l'absence de Cartier, on avait élevé devant les vaisseaux un retranchement de pieux armés de pièces de canon, afin de pouvoir se défendre en cas d'attaque de la part des Sauvages. Durant l'hiver, les Français, qui n'étaient pas habitués à un climat aussi rigoureux, eurent beaucoup à souffrir du froid. Le scorbut, ou une maladie qui lui ressemblait, se déclara parmi eux et emporta bientôt vingt-cinq hommes, tandis que, sur ceux qui restaient, il n'y en avait peut-être pas dix qui ne fussent réduits à un grand état de faiblesse. C'est alors qu'un Sauvage indiqua à Cartier un remède qui, en peu de temps, rendit la santé à tous ceux qui l'employèrent. Ce remède était fait avec l'écorce et les feuilles d'un arbre appelé *Anedda* par les Sauvages et qui était probablement l'épinette blanche.

Au commencement du printemps, Cartier fit ses préparatifs de départ; vu la réduction de ses équipages, il fut obligé d'abandonner un de ses vaisseaux. Il planta sur le rivage une grande croix portant l'inscription : *Franciscus primus, Dei gratiâ Francorum rex, regnat* (1), et prit solennelle-

ment possession du pays au nom du roi de France.

Avant de s'embarquer, il s'empara de *Donnacona* et d'une dizaine des principaux Sauvages de la bourgade et les mit à bord de ses vaisseaux, afin d'amener en France des témoins de ses découvertes. Cette action de Cartier est difficile à excuser.

Le 6 mai 1536, il mit à la voile et arriva à Saint-Malo le 16 juillet suivant. A son arrivée, il trouva la France en guerre avec l'Espagne, de sorte qu'il s'écoula plus de quatre années avant qu'il lui fût possible de retourner au Canada.

En 1540, le roi nomma François de La Rocque, sieur de Roberval, lieutenant de la Nouvelle-France, avec mission d'aller continuer les découvertes commencées quelques années auparavant. Cartier fut nommé capitaine général et maître pilote de tous les vaisseaux qui pourraient faire partie de l'expédition. Il fit voile de Saint-Malo le 23 mai 1541, avec cinq vaisseaux bien fournis de provisions pour deux années, pendant que M. de Roberval restait en arrière pour attendre l'artillerie et les munitions de guerre qui n'étaient pas encore arrivées. Par suite des vents contraires, la petite flotte n'arriva à *Stadaconé* que le 23 août. Cartier, ayant cru découvrir un manque de franchise chez le nouveau chef de la bourgade, chercha un autre endroit pour s'y établir; il remonta donc le fleuve jusqu'au *Cap-Rouge*, où il trouva une petite rivière qui semblait offrir tous les avantages qu'il désirait. Il y mit en sûreté trois de ses navires, sous la protection d'une batterie et d'un fort qu'il établit sur le rivage; puis, il renvoya les deux autres en France avec mission d'annoncer au roi ce qui avait été fait et de l'informer que de Roberval n'était pas encore arrivé. Le fort de *Cap-Rouge* reçut le nom de *Charlebourg Royal*.

Cartier monta ensuite avec deux barques jusqu'à *Hochelaga*, et, après avoir reconnu qu'il lui était impossible de franchir les rapides qui se trouvent au-dessus de cet endroit, il se fit conduire par terre aussi loin que possible, afin d'explorer le pays et de voir s'il n'y avait pas moyen d'arriver par cette voie au royaume de *Saguenay*, où l'or, suivant les Sauvages, se trouvait en abondance. N'ayant pas réussi dans son dessein, il revint au *Cap-Rouge* pour se préparer à hiverner et poursuivre les défrichements qui avaient été commencés.

Pendant l'hiver, la petite colonie fut souvent en butte aux attaques des Sauvages, et dût redoubler de précautions pour se garantir contre un

(1) Aujourd'hui le "Richelieu" près de Lotbinière.

(1) François premier, roi des Français par la grâce de Dieu, est sur le trône.

envahissement. Aussi, le printemps suivant, dès que les eaux du fleuve furent libres, Cartier, n'ayant aucune nouvelle de Roberval, résolut de se rembarquer pour la France. Au commencement de juin 1542, il arriva à Terre-neuve où il rencontra de Roberval qui venait de France avec trois grands navires et deux cents colons, tant hommes que femmes. Ce dernier voulut lui faire rebrousser chemin, mais Cartier leva secrètement l'ancre pendant la nuit et se remit en route pour Saint-Malo où il arriva sans encombre. De Roberval vint s'établir à l'endroit même que Cartier avait quitté et y fit construire les bâtiments nécessaires pour loger sa colonie.

En 1544, Cartier revint au Canada, chargé par François Ier de ramener de Roberval et les restes de sa colonie, attendu qu'il était impossible au roi d'envoyer les secours qu'on lui demandait. Ce quatrième voyage dura huit mois.

L'insuccès de Roberval fut peut-être un bonheur pour le Canada, car les émigrants qu'il avait emmenés avec lui renfermaient des éléments peu propres à fonder une bonne colonie.

Après cette époque, Cartier vécut paisiblement tantôt à Saint-Malo, tantôt au village de Lamoignon.

La date de sa mort n'est pas connue.

NAPOLEON LEGENDRE.

RECREATIONS.

Une nouvelle explication du fil électrique.

— Pourquoi appelle-t-on cela le fil électrique ?

— Nigaud ! Tu vois bien cette longue aiguille à tricoter ?

— Oui.

— Eh bien, c'est le fil, et tous ces poteaux jaunes sont les tringles ; ce qui fait le fil et les tringles.

..

Un peintre fait un tableau qui représente un clair de lune. Un de ses amis de la province vient le voir. L'artiste lui montre son œuvre :

— C'est très bien, dit-il, mais je ne vois pas la lune ..

— Mon excellent bon, réplique le peintre, si je faisais un clerc de notaire, il faudrait donc que l'on vît le notaire ?

Stupéfaction de l'autre.

..

On a dansé hier soir chez M. de B. A la fin d'une contredanse, une jeune fille demande à son cavalier :

— Quel est, monsieur, la figure la plus agréable du quadrille ?

— Mademoiselle, je pourrais vous répondre par un compliment. Ce serait sincère, mais j'ai mauvais goût. J'aime mieux vous dire la figure que je trouve désagréable entre toutes.

— Eh bien ?

— C'est celle de la maman qui me surveille pendant que je danse avec sa charmante fille.



+ S. N. Blanchet
Archev. d'Oregon City.

OREGON - CITY.

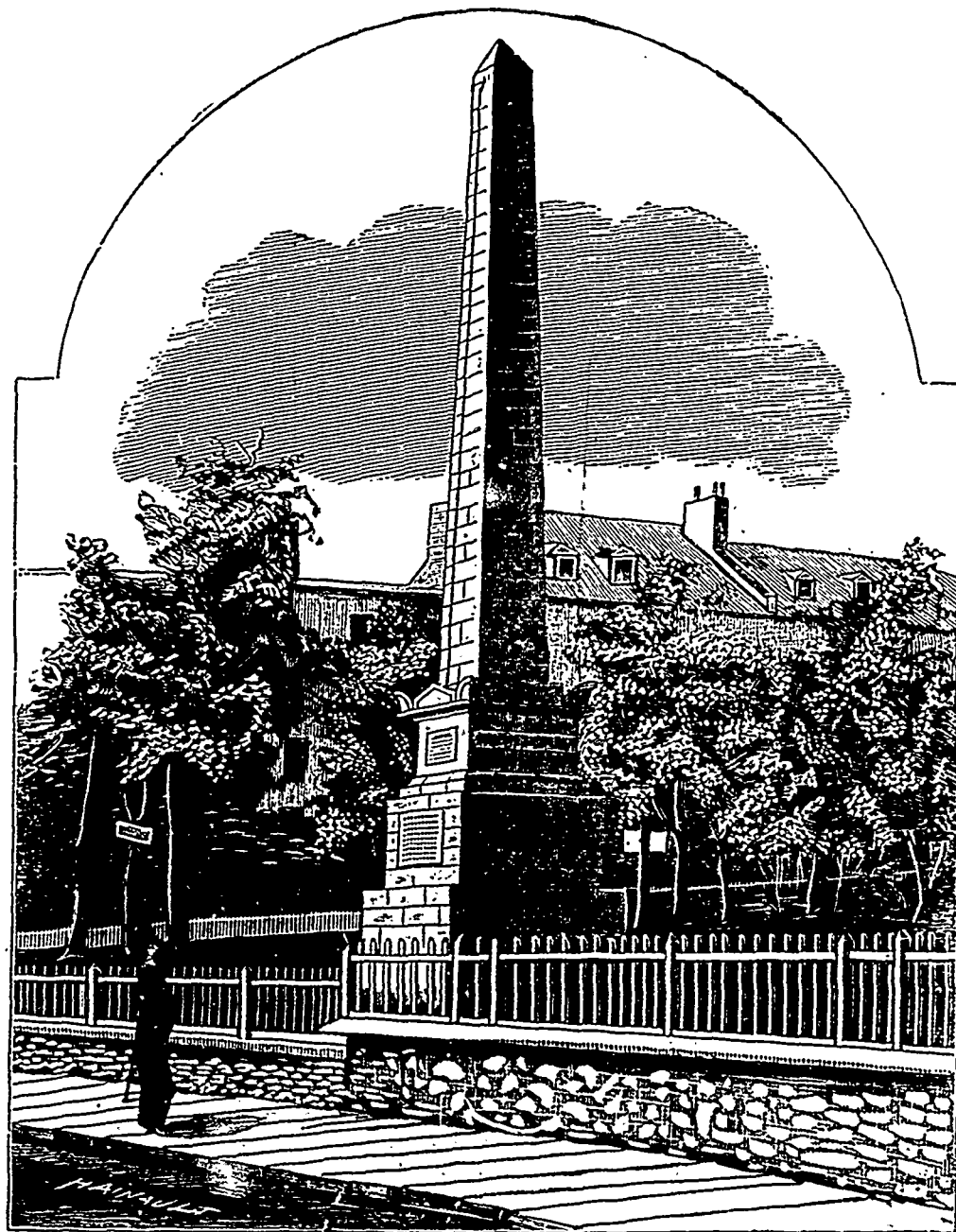
(ETATS-UNIS.)

Un *Sentinel* de Portland racontait dernièrement les fêtes qui ont accompagné le quatre-vingt-cinquième anniversaire de la naissance de Mgr. Blanchet, archevêque d'Oregon-City. C'était le 3 septembre dernier. "L'état de santé de Sa grandeur est si florissant, ajoute le journal américain, que, selon toute probabilité, Mgr. l'archevêque atteindra sa centième année avant d'aller dans le ciel recevoir l'éternelle récompense."

Mgr. François-Norbert Blanchet, né à Saint-Pierre du Sud, comté de Montmagny, (Canada), le 3 septembre 1795, partit en juillet 1838, pour l'Oregon. Il arriva après un trajet de 1,800 lieues. Il était accompagné de M. Demers, mort depuis évêque de Vancouver.

Il évangélisa d'abord les sauvages Cowhit, puis ils s'en allèrent sur les bords de la rivière Wallamet, où son

ministère, seconde par les heureuses dispositions des indigènes, recueillit d'abondantes bénédictions. S. S. Grégoire XVI le nomma, au commencement de l'année 1844, vicaire apostolique du vicariat nouvellement érigé de l'Oregon, et il fut sacré évêque de *Drase in partibus*, le 25 juillet 1845. Le Saint Siège ayant choisi, en 1846, la ville d'Oregon City, comme chef-lieu d'une province ecclésiastique, Mgr. Blanchet en fut préconisé archevêque. Il n'a cessé depuis de se dévouer au bien des âmes dans ce vaste territoire qui s'étend depuis le rivage de l'Océan Pacifique jusqu'à la rivière des Serpents, à 500 kilomètres dans l'intérieur des terres, et qui mesure 400 kilomètres du nord au sud. Vingt-cinq prêtres partagent les travaux du vénérable prélat et donnent, sous sa direction éclairée, leurs soins aux 20,000 catholiques dispersés dans cet immense diocèse. On sait que Mgr. Seghers, ancien évêque de Vancouver, a été nommé, le 15 juillet 1878, coadjuteur de Mgr. Blanchet.



ARCHEOLOGIE.

[Pour l'Album des Familles]

MONUMENT

DE

WOLFE ET MONTCALM.

WORD DALHOUSIE, bien qu'absorbé par les soucis de la politique, voulut rendre un solennel hommage aux gloires militaires du pays, en élevant

un monument à la mémoire des deux illustres rivaux WOLFE et MONTCALM !

Avec une noble impartialité, il réunit ces deux noms qui n'avaient jamais été séparés dans la mémoire des habitants du pays, depuis soixante et huit ans qu'ils étaient morts sur le même champ de bataille ! La pose solennelle de la première pierre de ce monument eut lieu le 15 novembre 1827, au milieu d'un concours considérable d'habitants de toutes les origines.

Tout entier en pierre de taille, ce monument, étant terminé, mesura 65 pieds d'élévation, et se compose d'un obélisque qui repose sur un cén-

taphe. Le style est sévère, noble et imposant, suivant que le démontre la gravure ci-dessus. Les plans sont du capitaine Young, du 79^e régiment écossais.

Les deux faces latérales de la colonne portent simplement ces deux noms, en très gros caractères.

WOLFE. — MONTCALM

Sur la face principale du cénotaphe, on lit :

MORTEM VIRTUS COMMUNEM
FAMAM HISTORIA,
MONUMENTUM POSTERITAS
DEDIT.

Sur le *Dé* qui sert de base au Monument se trouve l'inscription latine suivante :

HUIJUSCE

Monumenti in memoriam vicorum illustrium,

WOLFE et MONTCALM,

Fundamentum P. C. Georgius Comes de Dalhousie

In Septentrionalis America portibus

Ad Britannos pertinentibus

Summam Rerum administrans ;

Opus per multos annos prætermisum

(Quid duci egregis convenientius ?)

Auctoritate promovens, exemplo stimulans

Munificentia fovens

Die Novembris XV^a A. D. MDCCCXXVII,

Georgio IV Britanniarum Rege (1)

Ce monument n'est pas, il est vrai, élevé sur le champ même des batailles, mais dans l'enceinte des murailles, dans le jardin du Fort, sur le bord à pic de la colline où est assise la ville de Québec.

Rendue par là plus vivante, la mémoire des deux Héros invite à contempler en même temps les lieux témoins des travaux et des efforts qui avaient précédé cette lutte décisive, le site est d'ailleurs plein de grandeur.

S. D.

(1) Nous traduisons comme suit les Inscriptions latines qui se trouvent sur ce monument, composées par M. J. Charlton Fisher, L. L. D. :

WOLFE.—MONTCALM.

Le Courage les ayant réunis dans une mort commune, l'Histoire leur donnera une égale gloire, et la Postérité un même tombeau !

CE MONUMENT,

à la mémoire des illustres Wolfe et Montcalm, fut élevé par George comte de Dalhousie, Gouverneur-Général des possessions Britanniques dans l'Amérique Septentrionale. Il appuya de son autorité, stimula par son exemple, et favorisa par sa munificence (Quoi de plus digne d'un illustre Gouverneur ?) cette entreprise longtemps différée. XV Novembre MDCCCXXVII, sous le règne de George IV. Roi d'Angleterre.

LA CHARITÉ.

Je suis la charité, l'amie
Qui se réveille avant le jour,
Quand la nature est endormie,
Et que Dieu m'a dit : "A ton tour !"

J'accours, car la saison est dure,
J'accours, car l'indigent a froid !
J'accours, car la tiède verdure
Ne fait plus d'ombre sur le toit !

Je prie et j'aime, je n'ordonne.
Chère à tout homme, quel qu'il soit,
Je laisse la joie à qui donne,
Et je l'apporte à qui reçoit.

VICTOR HUGO.

BIBLIOGRAPHIE.

Bulletin de la Société de Géographie de Québec.—1880.

Nous avons reçu, le mois dernier, la première livraison du Bulletin de la Société de Géographie de Québec, renfermant près de cent pages de matières très intéressantes, surtout dans la troisième partie du volume.

En premier lieu se trouvent l'acte d'incorporation de la dite Société ; sa constitution et ses règlements ; la liste des patrons honoraires, celle des membres fondateurs, ainsi que la liste des officiers pour l'année écoulée.

La deuxième partie renferme les procès-verbaux et délibérations des assemblées.

La troisième partie renferme les matières qui suivent :

1o. Correspondance.

2o. Adresse présentée à S. H. le lieutenant-gouverneur de Québec, et la réponse de Son Honneur.

3o. *The Work of Geographical Societies.* — Discours par le président.

4o. *De Terre-neuve aux Montagnes Rocheuses.* — Conférence de M. B. Sulte, d'Ottawa.

5o. *Recent Explorations around Hudson's Bay.* — Conférence du professeur R. Bell, M. D., F. G. S., avec carte.

6o. *Les Isles Saint-Pierre et Miquelon.* — Conférence donnée par El. Excellentissimo Senor El Conde de Premio-Real, consul-général d'Espagne, avec carte.

Manuel des Expressions vicieuses, par M. J. F. GINGRAS, d'Ottawa

Une troisième édition de ce manuel, publié en 1867 pour la première fois, vient de paraître. Quoique n'ayant pas reçu un exemplaire de cet ouvrage, nous pouvons cependant dire que cet opuscule ne saurait manquer d'être très utile pour aider à la réforme du langage dans le pays.

Notes sur le Canada, par M. PAUL DE CAZES.

Il paraît qu'une nouvelle édition de ce précieux petit livre, dû à la plume de M. de Cazes, vient de paraître.

L'auteur y traite savamment les sujets suivants : Population, produits, commerce, navigation, instruction publique, émigration, chemins de fer, milice, etc., etc. Le tout se termine par un Résumé de notre histoire qui mérite d'être lu et relu.

CRITIQUE.

[Pour L'Album des Familles.]

LA RACE FRANÇAISE

DANS

L'AMÉRIQUE du NORD.

La Revue du Monde Catholique, de Paris, livraison d'octobre dernier, publie sous le titre ci-dessus un article intéressant, signé MOTHON.

"Aujourd'hui notre race, dans l'Amérique du Nord, — écrit l'auteur, — n'a conservé sa langue et sa nationalité que sur deux points : à l'extrême nord et à l'extrême sud ; au Canada, sur les rives du Saint-Laurent, et en Louisiane, sur celles du Mississippi. Peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour le lecteur d'avoir sur ces populations quelques renseignements détaillés."

L'article contient une vingtaine de pages dont une dizaine consacrées à la Louisiane et aux Français du sud. Le lecteur canadien lira ces pages avec un grand intérêt, mais il y découvrira facilement un homme qui écrit à un point de vue qui recherche et étudie la France et les Français, mais pas la race française en général.

— Quels inconvénients à cela ? — Il y en a beaucoup. Voyez par exemple ce que l'auteur dit de la population du Détroit :

"Si le vieux Gaston, — écrit-il, — sortait aujourd'hui de sa tombe et retournait à Détroit, il n'y trouverait probablement plus un seul de ses descendants, et pour entendre un mot de sa langue maternelle, il lui faudrait passer la frontière et s'en aller à Sandwich, dans quelque une des maisons bâties par les Canadiens..."

Permettez, M. Mothon, une remarque sur votre manière de faire l'histoire de la Race française dans l'Amérique du Nord : si votre vieux Gaston sortait de sa tombe avec les idées françaises du jour, il courrait des chances de ne pas entendre parler sa langue au Détroit (comme certain M. Mothon, de ma connaissance, a failli ne pas entendre un traitre de mot français, à Chicago, parcequ'il

était descendu au *French hotel*, mais s'il était tant soit peu Canadien, il se rendrait le dimanche à l'une des deux églises canadiennes du Détroit, et là il pourrait rencontrer quelques milliers de Canadiens-français et certainement qu'il entendrait parler sa langue maternelle... et il n'aurait pas la peine d'aller se compromettre avec ces Canadiens de Sandwich qui ont l'air assez misérable dans votre légende.

Encore une observation sur l'article de M. Mothon qui, évidemment, n'a écrit que pour les lecteurs de la France. Pourquoi, en parlant de la fête nationale des Irlandais, la Saint-Patrice, écrire dans une revue catholique :

"Si les airs de patriotisme ont été nombreux le matin tout le long de la route, les flocons de whisky, vidés le soir autour de la table, le sont encore davantage..."

Pourquoi mettre dans la bouche d'un Irlandais, ramassé par deux *policeman* (sic) le soir de la fête, des paroles comme celles-ci : "Faut-il que j'aime saint Patrick, pour m'être mis dans cet état!"

Oh ! respectons les Irlandais, ils sont trop généreux pour qu'on ne les aime pas lorsqu'on les connaît ; ils ont trop souffert à cause de leur fidélité à l'Eglise, pour qu'on fasse cause commune avec leurs ennemis en les raillant aussi cruellement.

J'ai vécu bien des années avec les Irlandais, et je n'ai ni vu ni entendu au jour de la Saint-Patrice rien de semblable à ce que raconte l'écrivain de la *Revue*. Ce sont là des plaisanteries débitées par les journaux protestants qui ne respectent pas plus saint Patrice que les Irlandais eux-mêmes, et que nos braves et fidèles coréligionnaires n'aiment pas à trouver dans nos écrits.

Nous attendrions avec hâte la suite du travail de M. Mothon. Sans doute qu'il aura de belles pages à consacrer aux Acadiens de la Louisiane. Comme le faisait observer un journal anglais de la Nouvelle-Orléans, ce sont eux surtout qui ont conservé la foi religieuse et la langue de la France dans la Louisiane. Il est juste de dire qu'ils sont également les représentants les plus distingués de la race française : il suffira de citer pour le moment les noms du gouverneur Mouton, des généraux Beauregard, Le Blanc, etc.

UN OBSERVATEUR.

CHRONIQUE.

[Pour L'Album des Familles.]

ROME.

La congrégation des Rites s'est réunie pour commencer le procès *ne pereant probationes* dans la cause de la Vénérable Madeleine Sophie Barat, fondatrice de la communauté des Sœurs du Sacré Cœur.

Dans le consistoire, tenu le 13 décembre au Vatican, le Pape a adressé une allocution aux cardinaux où il rappelle toute sa sollicitude pour les églises d'Orient. C'est pour leur en donner une nouvelle preuve qu'il vient d'élever au cardinalat, Mgr. Hassoun, patriarche des Arméniens.

Ce prélat distingué est né en Constantinople, le 16 juin 1809. Après avoir étudié au séminaire du Vatican et passé plusieurs années au collège de la Propagande, il fut envoyé à Constantinople en qualité de Vicaire-Général. En 1867, il fut élu patriarche de Cilicie et des Arméniens. Il travailla avec beaucoup de zèle pour l'extension de l'Eglise à Constantinople et fonda un grand nombre d'institutions de charité et d'éducation. Il eût à lutter contre les schismatiques, fut même exilé de Constantinople. Mais le schisme étant disparu, Mgr. Hassoun revint à Constantinople à la grande joie des catholiques, et le Sultan même le combla d'honneurs.

Le cardinal Hassoun va résider à Rome.

Mgr. Jacobini vient d'être nommé Secrétaire d'Etat. Il a déjà donné des preuves d'un grand savoir comme diplomate, particulièrement à la cour d'Autriche où il s'était fait un ami personnel de l'empereur.

Le pape a accordé le *pallium* pour l'archevêché de Chicago, nouvellement érigé.

Une lettre encyclique de Léon XIII adressée aux évêques de l'univers catholique, datée du 3 décembre, recommande à la sollicitude des pasteurs de l'Eglise, l'œuvre de la *Propagation de la Foi*, des *écoles d'Orient* et de la *Sainte Enfance*.

FRANCE.

LE PROCÈS DE MGR. COTTON.—Le dernier incident de la campagne anticléricale du gouvernement français, c'est le procès intenté à Mgr. Cotton, évêque de Valence et son acquittement par les tribunaux.

Le sous-secrétaire d'Etat, M. Fallière, représentant M. Constant, ministre des cultes, écrivit plusieurs lettres à Mgr. l'évêque de Valence pour l'engager à renvoyer les Pères Jésuites qui sont professeurs dans un séminaire et le menaçait de retrancher le subside du gouvernement payé au séminaire, si l'on ne se rendait pas à sa demande. Monseigneur répondit :

"Ayez la bonté de nous épargner à l'avenir la menace déjà trois fois répétée, de supprimer l'octroi que vous faites au séminaire. J'ai le droit de la considérer comme une insulte. J'ai déjà eu l'honneur de vous le dire et je vous le répète : nous ne sommes pas à vendre. Quand même vous nous offririez toutes les épargnes du Président de la République et de ses ministres, vous ne pourriez nous faire commettre une bassesse ou une lâcheté. Nous savons que vous jetez des regards de convoitise sur les bourses du grand séminaire et le budget des cultes, il ne vous manque qu'un prétexte pour nous en dépouiller. La haine de Dieu, et l'amour de l'argent sont les traits caractéristiques des hommes qui nous gouvernent. Ne vous reniez pas vous-même ; gardez votre argent, mettez-le dans vos poches et payez en vos créatures. Vous pouvez nous réduire à une extrême nécessité, mais représentez la force brutale, mais sachez que vous ne pourrez jamais nous priver du droit de protester contre l'injustice, ni de l'honneur, ni de la vraie liberté."

Ce fier langage déplut fort à M. Constans, il poursuivit l'évêque devant la Première Chambre de la Cour d'Appel de Paris pour insultes à l'administration. Mais le tribunal considérant le caractère privé de ces lettres et jugeant sans doute qu'un honnête homme a droit de penser de M. Constans et de ses collègues ce que Mgr. Cotton leur a écrit, a acquitté l'évêque de Valence, méritant par là les remerciements des catholiques et les insultes des radicaux.

LE MANIFESTE BONAPARTISTE.—Le programme des députés bonapartistes, favorables à un nouvel *Appel au Peuple*, a été publié en France en même temps que le nouveau journal du parti, appelé le *Napoléon*.

Le manifeste prétend que les députés élus le 8 février 1871 étaient autorisés à faire la paix avec l'Allemagne, mais non pas à formuler une nouvelle constitution. La république est en possession du pouvoir, mais il lui manque le secours du vote populaire, lequel seul peut la rendre légitime. "Nous nous soumettons à la république, dit le programme, mais nous lui opposons la souveraineté du peuple." Rien par conséquent ne peut invalider les droits du Prince héritier si ce n'est un nouvel appel au peuple qui lui serait défavorable.

Le manifeste fait connaître les vues de cette section du parti bonapartiste : Paix au dehors, et protection de la religion, de la justice et de l'armée au dedans ; liberté de conscience, réservant à l'État les droits qui lui sont reconnus par le Concordat, indépendance des tribunaux, abolition du monopole universitaire, extension des pouvoirs des conseils généraux et municipaux... et la reconnaissance du prince Napoléon-Jérôme comme représentant de la dynastie.

M. Paul de Cassagnac et les bonapartistes les plus catholiques ont refusé de signer ce manifeste.

LE BUT DE LA RÉVOLUTION EN FRANCE.

—L'Eglise, en convertissant les hordes barbares qui habitaient autrefois les Gaules, en a fait des peuples civilisés. L'histoire du monde ne nous présente pas de pages plus nobles que celles qui nous racontent l'établissement de l'Eglise catholique en France. Pour savoir jusqu'à quelle élévation peut atteindre l'âme humaine, il faut lire les actes de ces saints martyrs qui ont versé leur sang pour la cause du Christ et de la vertu. Saint Pothin, évêque de Lyon, est interrogé par ses juges païens qui lui demandent ce qu'est le Dieu des chrétiens. Il leur répond avec calme, en face des tortures : "Vous le connaissez, si vous en êtes dignes." Sainte Blandine, pauvre fille esclave, tombée entre les mains des païens, est soumise aux plus affreux tourments, et elle persiste à confirmer la foi du Christ, disant avec une simplicité héroïque : "Je suis chrétienne et il ne se fait pas de mal parmi nous."

Le sang de ces saints martyrs fut la semence féconde du catholicisme en France. Et l'on peut dire, sans injustice pour les autres pays, que nulle part l'Eglise n'a opéré d'œuvres plus merveilleuses que dans l'ancien royaume des Francs. La civilisation de ces hordes diverses qui peuplaient les Gaules s'est faite graduellement. Il a fallu des siècles et des siècles pour organiser cette admirable so-

ciété chrétienne : des églises consacrées au Dieu de l'univers s'élevèrent sur les ruines des anciens temples abandonnés, des monastères ornerent les solitudes autrefois sauvages, et le désert même fleurit comme la rose.

Pendant un millier d'années, l'Eglise catholique en France a donné au monde le spectacle des plus grandes choses que la vertu humaine, assistée du secours divin, peut produire sur la terre : soutien des pauvres et des abandonnés, nourrice de la liberté, protectrice des arts et des sciences, la France catholique a fait généreusement les œuvres de Dieu sur la terre, *gesta Dei per Francos*.

Et pourtant aucune horde ne semblait moins propre à la civilisation que les tribus nomades des Francs — "Fourbes et hypocrites, brutales et féroces, se faisant un jeu de violer leurs serments." — Et quant à leur religion, "elle renfermait les éléments les plus révoltants du paganisme y compris les sacrifices humains." Ces races barbares devaient pourtant un jour marcher à la tête de la civilisation chrétienne, mais c'était sous des chefs chrétiens et le premier qui réunit sous son sceptre et forma les Ostrogoths et des Bourguignons, le royaume des Francs, le premier qui fut le maître de la Gaule, ce fut un prince chrétien. Il avait avant cela remporté une victoire plus grande, une victoire sur lui-même. A la voix d'un saint, le fier Sicambre avait courbé la tête sous le joug du Christ, et il avait brûlé ce qu'auparavant il avait adoré, et adoré ce qu'auparavant il avait brûlé. Depuis lors, sa capitale, Paris, devint le centre autour duquel le royaume catholique de la France s'accrut et se compléta dans le cours des siècles.

Le royaume de France a disparu et le christianisme de la France semble aussi en danger de disparaître. Le grand but de ceux qui gouvernent aujourd'hui la nation qui a été longtemps la première entre les nations chrétiennes, est de défaire ce qu'a fait l'Eglise dans ces siècles reculés, et de replonger la France dans un barbarisme pire que celui où la religion l'a prise pour l'élever au premier rang parmi les peuples civilisés.

La révolution est athée. Les événements qui se succèdent aujourd'hui si rapidement sont là pour le prouver. Le but que poursuit le radicalisme qui domine aujourd'hui en France, c'est de déchristianiser ce malheureux pays. On s'est défait des ordres religieux parce qu'on les reconnaît pour les avant-gardes de la foi catholique. Un philosophe du dernier siècle disait en parlant des Pères Jésuites : "Ce sont les grands grenadiers du

fanatisme et de l'intolérance" — par ces mots de *fanatisme* et *intolérance*, il désigne la foi chrétienne, et le zèle chrétien. "Les autres, ajoutait-il, ne sont que des Cosaques et des Pandours qui ne tiendront pas contre nos troupes réglées." Les représentants de la révolution d'aujourd'hui sont du même avis. Ils laissent "les autres", c'est-à-dire le clergé paroissial, parce qu'ils espèrent en avoir beau jeu lorsque l'heure arrivera.

Maintenant ils sont à l'œuvre pour suivre un autre but. Après s'être débarrassés des Ordres religieux qui avaient en main la haute éducation primaire et chrétienne, M. Paul Bert, se faisant l'organe du parti de la révolution disait, "ce que nous voulons, c'est l'éducation compulsive et sans religion. Il n'y a pas d'autre moyen d'asseoir la république sur des bases solides." C'est le dernier mot de la croisade anti-chrétienne du parti radical et nous pouvons voir que leurs efforts seront couronnés de succès. Voilà où en est la France. Mais n'est-ce pas curieux d'entendre les auteurs de ces persécutions parler de liberté, se parer en apôtres de la liberté. — La première et la plus essentielle de toutes les libertés, et celle que Milton appelle avec vérité *the first part of civil freedom*, c'est la liberté de servir Dieu et de sauver son âme. Un père qui croit qu'il y a un Dieu à servir et une âme à sauver est tenu par les devoirs les plus sacrés de faire élever ses enfants dans la connaissance de ces faits primaires. Et c'est justement ce que le radicalisme français défend en décrétant que l'éducation sera *irreligieuse*, c'est-à-dire anti-religieuse.

La première leçon que l'Eglise donne à l'enfant est celle-ci : *Tu aimeras Dieu*, et le radicalisme pose comme son premier précepte la haine de Dieu : *Notre ennemi c'est Dieu*. C'est là tout l'esprit du Jacobinisme.

Les véritables fondateurs de la civilisation française ont dépensé leurs vies pour amener à la connaissance du vrai Dieu les premiers ancêtres du peuple français. Pour effacer cette même connaissance, les doctrinaires impies travaillent avec un fanatisme d'énergumènes. Ils trompent le peuple, en s'engraisant de ses dépouilles ; ils lui promettent la liberté et ils sont les esclaves de la pire corruption — "*Libertatem promittentes cum ipsi sint servi corruptionis*."

C'est la religion qui a fait les anciennes hordes des Francs, la nation moderne qui porte leur nom. Bannissez le christianisme d'un pays où il a régné, effacez-le de l'esprit du peuple, détruisez ses traditions, en-

levez le frein salulaire qu'il impose, et inévitablement vous ramèneriez ce pays à un barbarisme pire que celui où la religion l'a pris — car ce barbarisme n'a pas même les vertus rudimentaires qui sont l'apanage des nations à leur enfance. Ceci n'est malheureusement pas une hypothèse. Il n'y a pas encore un siècle la France arrivait au but que poursuit le radicalisme du jour. Elle faisait profession publique d'athéisme. La religion chrétienne était proscrite. Ce qui est rapporté des Francs s'applique encore mieux aux hommes de 1793 : "Brutes et féroces, se faisant un jeu du serment." On ne peut pas nier qu'après avoir aboli le culte du Dieu vrai et vivant, les Jacobins ne lui aient substitué un culte qui empruntait au paganisme ses éléments les plus révoltants, y compris les hécatombes humaines, je fais allusion aux impurs hommages offerts à la déesse Raison, avec Robespierre pour pontife.

M. Bert, et ses collègues de la république française, veulent pour soutien des nouvelles institutions qui régissent la France des *hommes sans Dieu*. On connaît le témoignage de Napoléon sur l'homme sans Dieu. Il dit : "Il me faut faire des élèves qui sachent être des hommes. On n'est pas homme sans Dieu. L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre en 1793. Cet homme là, on ne le gouverne pas ; on le mitraille."

ÉTATS-UNIS.

Une décision des tribunaux américains.—Une décision des tribunaux américains, rendue vers la mi-octobre, mérite d'être publiée pour l'édification des tribunaux canadiens.

Cette décision en faveur de Mgr. McQuaid, évêque de Rochester, établit cette proposition importante, savoir que lorsqu'une personne en autorité, comme un évêque, fait défense à ceux qui sont sous son contrôle, soit par écrit, soit autrement, d'acheter ou de lire un journal, qu'il juge dangereux et immoral, alors cet évêque ou autre personne en autorité, fait simplement son devoir et la cour le soutiendra.

Mgr. McQuaid avait défendu à ses ouailles la lecture d'un journal allemand appelé le *Sontagsblatt* par une lettre qu'il fit lire dans toutes les églises allemandes de Rochester. L'éditeur poursuivait l'évêque réclamant des dommages de \$10.000. L'évêque parut devant le tribunal et le juge Macomber, protestant, déclara que l'évêque avait fait simplement son devoir et il renvoya la plainte de l'éditeur.

CARA LIMPIA.

INFORMATIONS SPECIALES.

L'Album des Familles

ET

LA LECTURE.

Il n'y a pas d'influence plus salulaire que la lecture et par conséquent l'éducation sur l'homme et la femme. L'éducation les ennoblit, les rend polis, agréables, économes, sages, gentils, les éloigne des lieux de débauche, des cabarets, les fait fuir les mauvaises compagnies ; l'ignorance, au contraire, les porte au mal, aux commérages, aux cancans, aux faux rapports, aux auberges et souvent à une mort ignominieuse.

ELLES sont les judicieuses réflexions que nous trouvons dans le *Travailleur* de Worcester, mêlées à bien d'autres considérations importantes que comporte l'article intitulé : LA LECTURE.

A une époque où tout le monde semble se disputer l'envie de lire, il est utile de prémanir le lecteur bien disposé contre les dangers qu'offre certaine lecture. Trop souvent on se laisse entraîner par les beautés du style, les brillantes couleurs, l'imagination, où l'auteur de ces pages enflammées semble se complaire en présentant sous divers aspects ses héroïnes trop souvent suspectes. Aux généreuses paroles, aux sentiments pleins d'ardeur, on applaudit sans regarder autour de soi, et bientôt l'activité infatigable de l'esprit va même jusqu'à deviner ce qu'on ne lui dit pas.....

Cette joie folle, ce délire, ne craignons pas de l'avouer, existent, s'accroissent de plus en plus, et c'est un malheur social de notre époque.

Mais chassons les marchands du temple, se sont dit les rédacteurs de *L'Album des Familles*, et pénétrons dans le sanctuaire de la famille, afin de parler à l'âme et au cœur des parents, c'est-à-dire nos lecteurs.

Nous savons que les abonnés d'une publication de propagande, comme *L'Album des Familles*, sont des zélateurs plus directement animés de l'esprit de l'œuvre, véritables missionnaires de l'idée.

Ainsi la famille de *L'Album* est donc nombreuse, choisie, dévouée, fidèle ! Et nous espérons que son ambition sera d'assurer davantage le succès de cette publication en groupant autour d'elle de nouveaux adeptes. C'est une œuvre commune pour tous : la tâche de nos amis sera donc d'orga-

niser une propagande véritablement utile, en faisant lire et apprécier *L'Album des Familles* ; et de notre part nous ne resterons pas froid spectateur ou timide dans le combat des mauvaises lectures, et nous saurons descendre dans l'arène, orné de plumes neuves, pour le soutien des questions sociales ou religieuses, aujourd'hui attaquées ou dénigrées. CARA LIMPIA, parmi nos collaborateurs, est à l'œuvre.

Aux adhésions déjà si nombreuses mentionnées dans la dernière livraison de *L'Album des Familles*, sont venu se joindre spontanément celles des vénérables correspondants qui suivent, et quelques-uns des journaux catholiques soucieux de voir réussir cette publication littéraire et religieuse tout à la fois.

I.

L'Abeille, intéressante publication publiée au Séminaire de Québec, écrit ce qui suit :

"*L'Album des Familles* a revêtu avec la nouvelle année une toilette charmante. Son titre est richement enluminé et ses pages sont ornées de plusieurs gravures. C'est un attrait de plus, bien capable d'accroître encore le succès d'une publication qui mérite à tant de titres l'encouragement d'une grande circulation."

M. l'abbé Jasmin, curé de Chateauguay, dit :

"Je souhaite de tout cœur tout le succès possible à votre œuvre, que je considère comme très utile et destinée à rendre de grands services."

Le *Provincial*, de Québec, ajoute :

"Cette intéressante revue, tant sous le rapport de la rédaction que du côté typographique, se place au premier rang des publications de ce genre en Amérique."

"Nos sincères félicitations à l'administration, et souhaits de prospérité."

Le *Franco-Canadien*, de Saint-Jean, s'exprime comme suit :

"Le but de cette publication littéraire a toujours été le même qu'aujourd'hui, c'est-à-dire combattre les mauvaises doctrines par la bonne lecture, les mauvais romans par les bons romans destinés à implanter et à faire germer dans les cœurs les vrais sentiments de la religion et de la morale chrétienne."

"L'abonnement à *L'Album des Familles* est de \$2, payable d'avance, si l'on veut avoir droit à la magnifique PRIME du *Chemin de la Croix*."

"Nous espérons que chaque famille sera heureuse de se procurer cette publication, et surtout ce *Chemin*

de la Croix, devant lequel l'âme se retrempe si bien en méditant sur les stations que l'Homme-Dieu a parcourues avant de consommer le grand sacrifice du Calvaire."

M. l'abbé F. C. Gagnon, du Séminaire de Québec, exprime le vœu qui suit :

"L'œuvre que vous continuez avec tant de courage est excellente, et ne saurait manquer d'être couronnée bientôt du plus beau succès."

Le *Messenger*, de Lewiston, États-Unis, mentionne comme suit les changements que nous avons apportés dans la publication de l'*Album* :

"Nous offrons nos félicitations aux propriétaires et rédacteurs de cette intéressante publication, pour les améliorations qu'ils lui ont fait subir."

"L'*Album* paraît illustrée et contient, comme par le passé, de bonnes et belles littératures. Les parents qui ont quelques soucis de l'avenir de leurs enfants devraient s'abonner à cette publication, afin d'éloigner de leurs foyers des journaux littéraires d'un caractère peu rassurant pour la jeunesse."

La *Voix du Peuple*, de Saint Jean, dit :

"Cette publication a agrandi son format de manière à donner trois colonnes de lecture au lieu de deux qu'elle contenait auparavant. Elle est aussi enrichie de plusieurs jolies illustrations. Et cela sans augmentation du prix de l'abonnement. Nos félicitations et nos remerciements."

Le *Nouvelliste*, de Québec, écrit ce qui suit :

"Le premier numéro de 1881 de l'*Album des Familles* nous arrive revêtu d'une nouvelle toilette. Il y a d'intercalé dans le texte sept excellentes gravures."

M. l'abbé F. Baillargé, vicaire à Laprairie, nous écrit :

"Votre esprit d'entreprise, monsieur, et votre persévérance en dépit des difficultés, sont dignes des plus grands éloges."

M. C. Lachaine, de Ste. Adèle, s'exprime comme suit au sujet de l'*Album des Familles* :

".....A ce propos vous me permettez, sans doute, de vous souhaiter toute la prospérité possible pour votre publication qui est appelée à faire tant de bien à nos familles canadiennes; puisse le ciel vous donner assez d'encouragement, de patience et de charité pour vous permettre de continuer la publication d'un journal aussi précieux pour la foi comme pour les mœurs de vos coréligionnaires et de vos compatriotes. Puissent mes vœux être exaucés !"

ESPRIT DE CONTRADICTION

A PROPOS

DE

L'INSTRUCTION.

Pierre Latulippe et Simon Francœur, son ami, causaient ensemble, tandis que sa femme écoutait sans rien dire, tout en travaillant à garnir de rubans colorés, de plumes et de plumages, un chapeau des plus mignons et des plus à la mode, cette coiffure artistique, dont un pan devait retomber sur l'oreille, et l'autre se relever fier et provocateur, était destiné à Corinne, la jeune fille de la maison, la jeune Corinne qui commençait à faire la grande.

— Pierre, dit Simon, toi tu ne sais pas lire, tu as maintenant des enfants plus fortunés. Tu les as retirés de l'école, c'est bien : ils sont assez vieux pour faire autre chose, et je ne doute pas qu'ils n'aient beaucoup appris. Mais il finiront par oublier bientôt ce qu'avec tant de peine ils ont appris de leur maître, si tu n'y prends garde. Achète-leur des livres moraux et instructifs, et abonne-toi à un bon journal, comme l'*Album des Familles*, par exemple.

— Mon ami, répond Pierre, les livres coûtent cher, et il paraît que quand on les a lu une fois, c'est fini. Pour ce qui est du journal, ma foi..... on peut vivre sans cela... l'argent est rare.

— Ecoute, Pierre, l'argent n'est pas commun, il faut en convenir; mais combien ne dépense-t-on pas pour des riens, des fanfreluches qui ne servent qu'à inspirer de la vanité à nos enfants, Pierre, fais comme moi, économise de ce côté-là, et au moyen d'épargnes procure à ton fils, à ta jeune fille, des livres et un bon journal comme celui que je te désigne.

— Et ensuite.....

— Et ensuite ils liront, deviendront plus sérieux, plus réfléchis. s'instruiront chaque jour, au lieu de rester ignorants.

— Ma foi, tu as raison. Femme, je voudrais m'abonner à un journal; ça ne coûte pas bien cher; qu'en dis-tu?...

La femme, une des commères du lieu, ne tenait pas beaucoup au journal. La petite conversation qui venait d'avoir lieu l'avait rendue presque furieuse. D'un regard elle décontenança son pauvre mari :

— Je vois que tu deviens fou ! dit-elle, qu'avons-nous besoin de livres et de journal ? On n'y lit que des men-

songes ou des bêtises. A peine pouvons-nous habiller nos enfants d'une manière convenable, et notre petite Catherine va avoir un chapeau encore trop tristement garni. Avant de recevoir l'*Album* il faut que Corinne soit la fille la mieux vêtue de toute la paroisse, entends-tu.

Pierre ne dit plus rien et pencha la tête. Quant à l'ami, il s'en alla et ne revint plus.

Morale.

Très bien, Mme. Latulippe, —ajoutons-nous pour terminer, —l'essentiel pour vous est de garnir de dentelle la tête de votre fille. Vous avez parfaitement raison, puisque vous ne pouvez lui céder ni esprit ni cervelle.

Toi, bon Pierre, qui n'écoutes pas ta femme quand tu veux te griser et faire de faux marchés continue à te laisser mener par le bout du nez lorsqu'elle te détournera de quelque bonne action.

Tous deux, en agissant de la sorte vous aurez des enfants dignes de vous.

UN CAMPAGNARD.

BOUQUET D'ESPRIT.

Si je vous punis, mademoiselle, disait une gouvernante acariâtre à sa petite élève, ne croyez pas que ce soit pour mon plaisir.

— Pour le plaisir de qui alors ? répondit l'enfant.

..

Un propos qui ne manque pas de saveur, recueilli dans une petite ville que nous ne voulons pas nommer.

Une ouvrière avait acheté deux oies et les emportait triomphalement chez elle.

Elle croise, en route, une camarade qui, ne pouvant se payer le même luxe, s'écrie d'un air moqueur :

— Fait-elle sa fière ! parce qu'elle emporte deux conseillers municipaux !

Absolument textuel.

..

La baronne de C... vient d'avoir la douleur de perdre son mari; les yeux baignés de larmes, elle écoute à peine les paroles de consolation que lui prodigue M. de P...

— Tout est fini pour moi, s'écrie-t-elle avec désespoir : ma résolution est prise, je renonce à tout jamais aux vanités de ce monde pour m'enfermer dans un couvent.

— Dans un couvent ? Y pensez-vous, madame ? Riche et belle comme vous l'êtes ; à trente ans !

— Vingt-neuf, reprend vivement la baronne.

Devant un kiosque du boulevard, un passant s'arrête, prend un journal d'un sou et, au moment de payer, s'aperçoit qu'il a oublié son porte-monnaie.

— Prenez toujours, dit la marchande, vous me payerez demain en repassant.

Le monsieur, d'un ton plaisant.

— Et si je mourais d'ici demain ?

La marchande :

— Au petit bonheur !... Ce ne serait pas une grande perte, après tout.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.
L'ALBUM, dont la circulation est fort grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL et Cie., No. 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des Annonces pour cette Revue Mensuelle Illustrée, à **NEW-YORK.**

Aux Annonceurs d'Ontario.
L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BUTCHER, No. 29, Rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des Annonces pour cette REVUE Littéraire Illustrée, à **Toronto.**

L'ALBUM, se trouve dans la salle de Lecture (Reading Rooms) de M. M. HENRY F. GELLIG & Cie., 449 Strand, Londres, en **Angleterre.**

J. CHAPLEAU & FILS
IMPRIMEURS ET RELIEURS
31 & 33 RUE COTTE
Montreal.

Nous attirons l'attention des lecteurs de l'Album des Familles sur les avantages qu'offre notre établissement :

Bas Prix,
Caractères neufs et de Première classe,
Papiers de premier choix,
Promptitude et exactitude,
SPÉCIALITÉS : LIVRES ET PAMPHLETS.
Plus de vingt-cinq années d'expérience recommandent notre maison au patronage du public.

Les ordres par écrit sont exécutés avec attention et livrés au temps convenu.

Toute soumission demandée sera promptement faite.

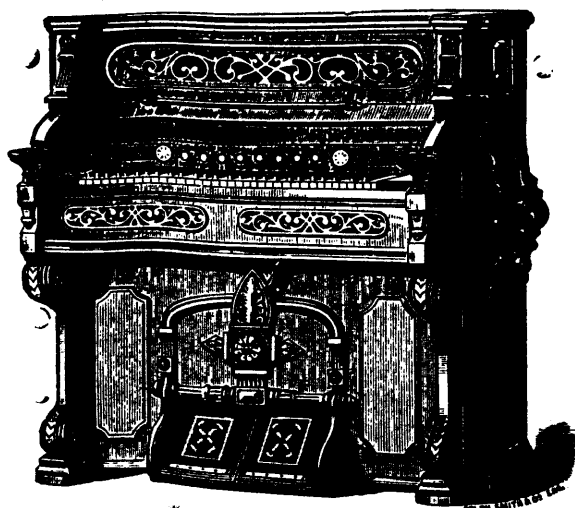
EN VENTE
LA PREMIÈRE ANNÉE

DE

L'Album des Familles

Prix : \$2.00.

DOMINION ORGAN CO.
Bowmanville, Ont.



Philadelphie, 1876.
Sydney, Australie, 1877.
Paris, France, 1878.
Toronto, 1879.

Les Orgues de la Puissance ont remporté le premier prix partout où elles ont été exhibées.

Instruments pour Salons et Eglises.

Les personnes qui ont l'intention d'acheter, ainsi que les artistes et les amateurs, sont spécialement invités à examiner ces instruments.

Garanties pour 5 ans. Prix réduits.

PRIX DE 50 A \$1,200.

OFFRES AVANTAGEUSES POUR QUELQUE TEMPS SEULEMENT.

Pour introduire ces instruments dans le District des Trois-Rivières, nous les vendrons moyennant une partie comptant et la balance payable \$10 par mois.

HATEZ-VOUS D'EN PROFITER.

Ecrivez pour Catalogues.

L. E. N. PRATTE,

Agent Général pour la Province de Québec.

Entrepôt Général pour la Province, No. 280, Rue Notre Dame, chez A. J. BOUCHER, Montréal.

Succursale : No. 3, Rue du Platon, Trois-Rivières.

